

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

GILBERT Pierre, *Les aventures de Nedjouty avec le prince d'Egypte*, Bruxelles, Durendal, 1946 (Collection Roitelet, 38).

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, avec l'accord des ayant droits de Pierre Gilbert. Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

COLLECTION ROITELET

SÉRIE 1937.

1. *Blacky chien*, par CAMILLE MELLOY. — 2. *Le Scarabée d'or*, par EDGAR POE. — 3. *Cinq petits mystères*, par HENRI DAVIGNON. — 4. *Les belles aventures d'Ulysse*, par A. HUBLET S. J. — 5. *Le grand Poucet*, par ARMAND THIBAUT.
-

SÉRIE 1938.

6. *Les quatre fils Aymon*, par EDOUARD NED. — 7. *Grison, histoire d'un chien*, par J. OZER. — 8. *Les prisonniers du Caucase*, par X. DE MAISTRE. — 9. *Quatre contes*, par BLANCHE ROUSSEAU. — 10. *Pirelli, l'oiseau d'or*, par JACQUES DASTIÈRES.
-

SÉRIE 1939.

11. *La légende de Godefroid de Bouillon*, par J. OZER. — 12. *Récits de l'Iliade*, par A. HUBLET S. J. — 13. *Le dernier des Mohicans*, par F. COOPER. — 14. *Val Fresnoy*, par GÉRARD COTTON. — 15. *La révolte chez le petit peuple*, par le P. SONET S. J.
-

SÉRIE 1940.

16. *Raconte-moi l'histoire*, par CH. DU BUS DE WARNAFFE. — 17. *Noël en Flandre*, par FRANCE ADINE. — 18. *On verra bien*, par CAMILLE MELLOY. — 19. *Le roman du renard*, ad. par F. MASOIN. — 20. *Grolet des champs*, par PAULIN RENAULT.

SÉRIE 1941.

21. *Girolet grandit*, par PAULIN RENAULT. — 22. *Quand les plantes parlaient*, par GEORGE SAND. — 23. *François et ses copains*, par FRANS VERSCHORREN, trad. R. KERVYN DE MARCKE TEN DRIESSCHE. — 24. *La jeune Sibérienne*, par XAVIER DE MAISTRE.

SÉRIE 1942.

25. *Saint Hubert l'Ardennais*, par MICHEL GEORIS. — 26. *La Chanson de Roland*, adaptée par GÉRARD COTTON. — 27. *Stanley, le Briseur de roches*, par CHRISTIAN MONHEIM. — 28. *Une Poignée de figues*, par MARCEL LOBET.

SÉRIE 1943.

29. *L'apprenti alchimiste*, par ANGELINA SCHEGGIA. — 30. *Les héros du Kalevala*, par FERNAND TONNARD. — 31. *Prince et autres contes finlandais*, par CAMILLE MELLOU. — 32. *Les vacances de Riqui*, par CHANTAL DEFRANCE.

SÉRIE 1944.

33. *Callimaque, soldat des Thermopyles*, par GÉRARD COTTON. — 34. *M. l'Abbé Fleur*, par EDOUARD NED. — 35. *Pierre Fardé, ou l'explorateur sans bagages*, par Jo GÉRARD. — 36. *Clairette*, par TERESITA JOY. — 37. *L'ours et la Princesse*, par le vicomte CHARLES DU BUS DE WARNAFFE.

SÉRIE 1945-1946.

38. *Les aventures de Nedjouty avec le prince d'Égypte*, par PIERRE GILBERT. — 39. *Le loup de Gubbio*, par ALBERT LERGON. — 40. *Le nain de la vallée*, par GILLE DELPASTURE. — 41. *C'est-il bien ? C'est-il mal ?* par la PRINCESSE DE LIGNE. — 32. *Le roman féérique de Huon de Bordeaux*, par FERNAND TONNARD.

Les aventures de Nedjouty
avec le Prince d'Égypte

Il a été tiré de cet ouvrage, outre l'édition ordinaire, quarante exemplaires sur Featherweight, numérotés 1 à 40.

ROITELET N° 38

Cet ouvrage est le premier de la série 1945-46.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

PIERRE GILBERT



**LES AVENTURES DE NEDJOUTY
AVEC LE PRINCE D'EGYPTE**

Préface de Jean CAPART

ILLUSTRÉ PAR L'AUTEUR



ROITELET

Ed. DURENDAL
Rue des Atrébates, 83
BRUXELLES IV

Ed. P. LETHIELLEUX
Rue Cassette, 10
PARIS VI

1946

A mes enfants

PREFACE.

L'aventure se déroule sous le règne du pharaon Thoutmès III, au début du quinzième siècle avant notre ère. Ne vous imaginez pas qu'il y sera beaucoup question de momies, d'enterrements, et de toutes ces choses qu'on associe, trop généralement, à la civilisation égyptienne. Que dirait-on si, dans quelques milliers d'années, on décrivait la vie de Paris en fonction du Panthéon et du Père Lachaise ? Il s'agit ici de la vraie vie égyptienne, à l'une des périodes les plus brillantes de l'histoire; nous y rencontrerons des hommes en chair et en os, appartenant à des classes diverses de la société et mêlés à des actions mouvementées, car il s'agit vraiment d'un roman d'aventures.

Mais comment, dira-t-on, est-il possible de rappeler à la vie ces êtres humains disparus depuis des milliers d'années; par quel souffle miraculeux cette vieille Egypte voit-elle ses morts se dégager de leurs bandelettes pour répéter, presque sous nos yeux, comme en un film de cinématographie, les gestes de leur existence terrestre ? Il a fallu d'abord la découverte géniale de ce grand français qui s'appelait Jean-François Champollion et qui, en 1822, retrouva le secret de l'écriture hiéroglyphique. Il a fallu ensuite le travail, pendant plus d'un siècle, des égyptologues qui ont remis au jour les témoins de l'antique civilisation des bords du Nil : nécropoles, ruines des temples et des villes, et qui ayant recueilli les milliers d'inscriptions de tout genre les ont traduites. Les mobiliers funéraires déposés dans les tombes, situées au désert dont le climat les a préservées, ont restitué, avec une rare abondance de détails, les divers objets d'usage quotidien. Y-a-t-il une autre civilisation ancienne qui nous ait légué de tels témoins de sa vie quotidienne ?

Un égyptologue familier avec les textes et les objets, avec les scènes sculptées et peintes sur les monuments peut, sans trop de témérité, arrêter son choix sur une époque particulièrement riche en documents écrits; il peut en se servant de ces textes imaginer un scénario qui sera, bien sûr, de son invention mais qui s'appuiera, pourrait-on dire, sur tant de réalités qu'il

aura une merveilleuse vraisemblance. Si le lecteur interpellait l'auteur en lui demandant : « Mais est-ce bien vrai ce que vous nous racontez là ? », il aurait le droit de répondre : « Prouvez-moi que ce n'est pas vrai ? » Après avoir lu avec grand plaisir les Aventures de Nedjouty, je ne me risquerais guère à en démonter la trame ou à y chercher quelque invraisemblance, tant en gros qu'en détail.

Nous sommes à l'époque brillante où Thoutmès III, le Napoléon de l'ancienne Egypte, lance en Asie ses campagnes victorieuses qui le conduisent jusqu'aux gués de l'Euphrate. L'Egypte, à peine sortie d'une période d'invasions étrangères, a repris dans le monde oriental la position de nation dominante qu'elle maintiendra pendant au moins deux siècles. Elle vient, il est vrai, de subir une crise dynastique pendant laquelle le jeune Thoutmès a dû se soumettre à l'omnipotence de sa belle-mère et tante la reine Hatshepsout, au règne glorieux. Thoutmès III est enfin devenu le maître et son âme ardente, tournée vers les conquêtes qui consolideront son empire, croit encore devoir lutter à l'intérieur contre la faction fidèle à la grande reine qui vient de disparaître. Celle-ci avait eu ses féaux, chefs militaires, administrateurs, explorateurs mêmes, soutien de cette régence qui s'était transformée en royauté. De telles conditions, où rien ne doit être ajouté par l'imagination de l'auteur, ne lui donnent-elles pas une base idéale pour imaginer un conflit où l'enfant d'un proscrit réussira, par pitié filiale, et admiration pour le maître glorieux, à détendre l'âme de celui-ci, à l'amener à la clémence unie à la justice, et à ramener au foyer familial le père exilé ?

J'ai dit que l'époque était riche en témoignages écrits. Nous savons que le roi, comme Louis XIV, se faisait accompagner dans ses expéditions guerrières par des historiographes qui, au jour le jour, relataient les événements. Les récits, transcrits sur des rouleaux de cuir, étaient déposés dans le temple d'Amon de Karnak. Aucun n'est malheureusement parvenu jusqu'à nous, mais des extraits de la première campagne, des sommaires des autres, ont été gravés sur les murs entourant le sanctuaire. Les généraux de Thoutmès ont narré leurs exploits et les récompenses qu'ils leur ont values, sur les murs de leurs tombes. Ce n'est peut-être que l'écho des campagnes, mais avec l'avantage, pour nous, d'en refléter des épisodes variés. Des stèles triomphales érigées dans les temples, jusqu'au fond du Soudan, ont chanté la gloire du roi et relaté des mirabilia de ses expéditions. Quelle bonne fortune pour les égyptologues lorsqu'ils retrouvent, sur une stèle du temple de Gebel Barkal au Soudan, la relation de la chasse aux éléphants en Asie qu'ils

ne connaissent que par la tombe du général Amenemheb. Lorsqu'on lira cet épisode de la chasse, au cours des aventures de Nedjouty, on n'oubliera pas que la relation de l'incident a presque l'exactitude du « communiqué du Grand-Quartier » de l'époque.

Ce détail, expressément souligné, montre la méthode qui a été suivie. On peut donc avoir pleine et entière confiance : la vie égyptienne, aussi variée que colorée, qui anime toutes ces pages, est bien pour nous une résurrection. Un jour, Gaston Maspero, le grand égyptologue français, parlait du temps où les Egyptiens « n'étaient encore momies qu'en espérance ». Ce n'est pas assez dire, car c'est encore laisser entendre que l'esprit des Egyptiens pouvait être dominé par ces pensées de la mort et de la vie d'outre-tombe. Mettons-nous bien, une bonne fois, dans l'esprit, que les vieux habitants de la vallée du Nil étaient, comme nous, des êtres dont toutes les aspirations tendaient vers la vie, la vie la plus intense, la plus riche ; je veux dire cette vie qui palpite à toutes les pages des Aventures de Nedjouty.

Jean CAPART.

I. — FILS DE PROSCRIT.

Mon cher seigneur, le roi Amenhotep Aakheperourâ (1) (en Vie, Prospérité, Santé !) près d'atteindre sa majorité, me demande d'écrire mes souvenirs sur les événements qui m'ont amené à connaître son père, le roi Thoutmès Menkheperâ (2), de glorieuse mémoire. Il y a une vingtaine d'années de cela. J'avais dix ans, en l'an 32 de ce grand règne, lorsque commença l'aventure, le jour où, à l'école, le gros Ousekh me traita de « fils de nègre ».

J'ai toujours été rapide. A peine ce mot me fut-il parvenu, au milieu de la dictée que je corrigeais sur mon tesson, que je vis mon roseau chargé d'encre noire frapper en plein visage l'insulteur. « Tiens, me dis-je, il faut croire que je le lui ai lancé ; bien visé ! » Mon second mouvement fut de me demander pourquoi Ousekh, cette épaisse tortue, m'avait appelé ainsi. Je me sentis pâlir, je n'avais jamais connu mon père ; était-il possible que ma mère, si distinguée, eût épousé un Nubien ? Là-dessus j'éclatai de rire ; il suffisait de me regarder pour constater que j'avais le teint plus clair que tous mes condisciples. Pendant ce temps, mon maître s'était levé, sa terrible baguette à la main, et en donnait impartialement à tâter à tous ceux de nos camarades qui avaient pris parti pour l'un ou pour l'autre.

« Pourquoi le traites-tu de fils de nègre », dit à mon adversaire barbouillé mon camarade Rensy, « alors que tu es trois fois plus noir que lui ? »

— C'est à cause de l'encre que je suis noir, hoqueta l'autre.

— Tu es moins noir avec de l'encre qu'avant ! Et regarde Nedjouty, son nez droit, ses lèvres...

— C'est mon père qui m'a dit, Nedjouty fait le fier parce qu'il sait tout mieux que les autres, mais appelle-le fils de nègre, et il partira la tête basse.

— La tête basse ! criai-je, regarde si je baisse la tête. C'est à toi à baisser la tête pour ta sottise jalouse.

— Et ce n'est pas vrai que Nedjouty fait le fier, criaient les autres, me réconfortant un peu.

Car cette jalousie m'affligeait. Il est vrai que, vivant très seul,

(1) Connue de nos historiens sous le nom d'Aménophis II, milieu du 15^{me} siècle avant Jésus-Christ.

(2) Thoutmès III, première moitié du 15^{me} siècle avant Jésus-Christ.

sans frère ni sœur, et tenu de près par ma mère, poussé aussi par un goût vif, j'étudiais avec feu et recevais souvent des compliments du maître. Mais comme il ne m'en battait pas moins, pour le principe, et que je puis témoigner devant tous les dieux que je ne « faisais pas le fier », il m'était assez amer de me voir en butte à l'aigreur et à l'envie.

Aussi est-ce le cœur gros que je rentrais chez moi. Traversant le jardin sans prendre garde au vol des moineaux criards, qui se poursuivaient sous le berceau de vigne, je montai retrouver ma mère sur la terrasse.

Elle était assise sous un pavillon dont la toile bariolée battait au vent léger du Nord. Elle avait levé les yeux de dessus son ouvrage en entendant mon pas. C'était toujours ainsi ; son regard était déjà sur moi quand je rentrais. Cette fois elle lut quelque chose d'insolite dans mon expression ; elle se leva à demi, farouche comme si elle devinait un ennemi. La rage me saisit, qu'elle eût à craindre, elle !

— Qu'y a-t-il, mère ? Je suis assez grand pour savoir. Un imbécile m'a traité de fils de nègre à l'école. Qu'est-ce que cela signifie ? Mon père...

— Ton père est le plus noble des Egyptiens. Je crois, je veux croire qu'il vit. Mais il est proscrit. Il a dû s'exiler l'année de ta naissance. Il ne t'a jamais vu. J'ai perdu sa trace.

Nedjouty, tu le retrouveras ! »

Mon père, un proscrit !

Ma vie n'était plus à moi. Finis, les rêves à l'aventure ! Mais je me reprochai de penser à moi ; je dis : « Je le retrouverai ».

Cependant, si je le retrouvais, je ne pourrais le ramener en Egypte, puisqu'il était banni. Faudrait-il nous expatrier ? Cette idée me fit presque renoncer à le chercher ; je ne le connaissais pas...

Sur ces entrefaites, notre vieil intendant vint annoncer le souper. Ma mère me désigna et lui dit : « Il sait ». Le brave homme me prit la main et la porta à son front : « Ah ! quel malheur, ma dame, quel malheur est le nôtre ! »

— Non, dit ma mère, Nedjouty nous sauvera.

— Que oui, ma dame, que oui, il nous sauvera ! dit le vieux fidèle, honteux d'avoir paru douter de mes capacités à rétablir l'ordre sur la terre entière.

Nous descendîmes souper. Ma mère me glissa : « Demain, je te dirai tout ; n'en parlons plus ce soir, devant les domestiques ».

Elle avait calculé juste. J'étais à bout, il ne fallait pas exiger plus de mon âge. Au souper, elle fut calme, attentive, parfaite. Quel que soit mon père, et quoi qu'il ait fait, me disais-je, ma mère est parfaite.

Je me fortifiai de cette pensée lorsque j'allai me coucher. J'avais cru que je ne trouverais pas le sommeil, mais le lendemain il fallut m'éveiller...

II. — LES ARBRES A ENCENS.

Il faisait encore sombre. La servante préférée de ma mère et quatre de nos noirs nous attendaient dans la salle à la lueur des lampes. Après un bref déjeuner, nous montâmes en char. La servante conduisait. Les nègres couraient à nos côtés. Nous arrivâmes avant le lever du soleil à la Tbèbes du Sud (1), où l'on construisait un joli temple au dieu Amon. Les colonnes en faisceaux de papyrus commençaient à se dégager de l'ombre. Nous descendîmes du char ; des blocs de granit rose encombraient le quai ; nous les franchîmes. Une barque nous attendait. Nous allions donc traverser le Nil ? Il était extrêmement large cette année-là. Il y avait longtemps que l'inondation n'avait été aussi haute ; le courant était dangereux ; plus encore par ses caprices imprévus que par sa violence. Cet embarquement à l'aube était impressionnant. Des vagues livides claquaient sous la barque. Parfois les rameurs avaient l'air inquiet, comme s'ils ne se sentaient plus maîtres de la direction.

Mais la falaise de l'Est se couronnait de flammes. Le fleuve devenait rouge comme du vin. Une première chaleur, encore douce, nous envahissait avec la lumière. Des feux nageants animaient les vagues de reflets splendides. L'air vibrait. Des oiseaux fusaient. Un rapace s'élevait, presque aussi sûr que le soleil, enfin jailli de la montagne. Je n'avais jamais vu le lever du jour du milieu du Nil. J'en étais transporté, oubliant tout le reste. Oubliant ! Avais-je encore le droit d'oublier ?

Nous arrivions. Mais la barque ne pouvait aborder sur ces terres basses. Après avoir scruté l'étendue de l'eau, de peur des crocodiles, nos noirs y descendirent et nous portèrent sur la rive dans un léger palanquin dont ils s'étaient munis. Je n'y restai pas ; je m'avançai d'un air dégagé, me mordant les lèvres pour ne pas poser de question, et frappant le sol de ma belle canne à pommeau d'or pour me donner contenance.

Nous arrivâmes enfin à un petit temple de briques assez délabré, à l'entrée d'un cirque de montagnes désertes. Ma mère

(1) L'actuel village de Louqsor.

mit pied à terre ; les noirs nous attendirent à l'ombre des murs. Au bout d'une allée bordée de sphinx brisés, un portail s'ouvrait sur un étrange verger, d'arbres qui m'étaient inconnus. Leur ombre commençait à être la bienvenue ; un parfum riche et pénétrant y grandissait avec la chaleur du jour.

Ma mère me prit la main.

— Ce sont les arbres à encens que ton père a rapportés de Pount.

« Il avait dirigé plusieurs expéditions dans les régions les plus lointaines du Haut Nil ; de là son surnom de Néhésy, « le nègre » sous lequel on a pensé t'insulter, mais qui alors ne prêtait pas à rire, je t'assure. La reine Maâtkarâ le choisit, honneur insigne, pour diriger son expédition aux côteaux de la myrrhe, au mystérieux pays du Pount, la Terre Divine, qui est comme le jardin des dieux. On en avait entendu parler ; des caravanes en venaient, apportant de l'encens et de la myrrhe, des plumes et des œufs d'autruche, de l'ivoire et de l'ébène, des peaux de panthères marquées de fleurs noires. Mais aucun Egyptien n'avait vu le pays d'où provenaient ces merveilles. Peut-être les dieux voulaient-ils se le réserver et nos malheurs sont-ils venus de la réussite de l'expédition ?

» Ton père partit de Thèbes avec une flotte capable de tenir la mer. Il descendit vers le Nord, suivit le bras du Nil que l'on a dérivé vers la Mer Rouge et, de là, se fiant à la connaissance de ces parages, puis à ce qu'il en avait entendu dire, il se lança vers le Sud. Il erra longtemps ; les équipages murmuraient ; ses compagnons voulaient rentrer. Il persévéra.

» Et un beau jour, il vit les côteaux de l'encens, que les dieux ont établis pour le divertissement de leur cœur. Tu vas voir ce qu'il vit ».

Nous avions franchi le verger, dépassé deux bassins remplis de fleurs d'eau, où il y avait presque autant d'oiseaux que de fleurs. Devant nous, de part et d'autre d'une allée montante, menant au sanctuaire encastré dans l'énorme falaise rousse, flambée de soleil, s'étageaient, au fond de trois terrasses, de longs portiques aux piliers blancs. « Le sublime ! » (1), me dit ma mère.

Nous étions arrivés à la terrasse du milieu. Prenant à gauche, ma mère me fit passer entre deux piliers, et je me trouvai devant les tableaux inoubliables.

« Tu vois ? » Le voilà, le pays de Pount, au bord de la mer. Regarde comme les indigènes sont bien dessinés, avec leur petite barbe en pointe ; et là, c'est leur reine, si énorme (ils trouvent

(1) Le temple de Deir-el-Baharl.

cela très beau là-bas) qu'elle ne peut pas marcher ; il lui faut cet âne pour la porter.

» Et voilà leurs maisons, des huttes rondes ; il y a une échelle pour monter au grenier. Et voilà les animaux du pays, et les arbres à encens. Regarde, on les dé plante et on les transporte sur les bateaux. Ce sont ceux que tu as vus ici en passant ; ils ont repris vigueur dans le jardin du dieu à Thèbes — et celui qui les a plantés, qui a fait connaître à l'Égypte ces aspects inconnus de la grande terre, si variée en richesses, est proscrit maintenant, réduit à se cacher, sous des vêtements étrangers, chez les Bédouins d'Asie, ces mangeurs de sable. Regarde ; ici et là étaient les images de ton père ; elles sont effacées, martelées. Mais il ne resterait plus un portrait peint ou sculpté de lui que le plus beau de tous vivrait dans mon cœur. Et, je peux te l'assurer, c'était celui qu'il préférerait ».

— Qu'a-t-il fait pour être ainsi châtié, après de si grands services ?

— C'est parce qu'il avait servi qu'il a été châtié ! Il avait été l'un des plus fermes soutiens du trône, mais en faveur de la reine Hatshepsout Maâtkarâ. On ne parle plus d'elle qu'en secret, maintenant. Mais, tu sais, cette reine était un grand souverain ; l'énergie et l'intelligence flambaient dans ses grands yeux insoutenables ; seulement elle était femme ; elle préférerait les grandes explorations et la mise en valeur du Haut Nil aux campagnes guerrières de l'Asie. Beaucoup d'Égyptiens, dont les grands-parents ont connu la domination des Asiatiques (1) chez nous, s'en indignaient. Mais la reine n'y prenait pas garde ; elle ne laissait régner que de nom son neveu, notre roi Thoutmès Menkheperâ, bien qu'il eût épousé sa fille ; il n'a jamais pu lui pardonner de l'avoir tenu ainsi en tutelle. Dès la fermeture de sa tombe, il fit détruire ses images. Toutes les statues qui s'élevaient ici ont été précipitées dans la carrière, maintenant comblée, au pied des terrasses ; il n'en reste que des débris. »

Du sable émergeaient çà et là un morceau de grès ou de granit rose, une base, une épaule de sphinx, un merveilleux visage, balafé en vain, toujours calme et royalement amène.

« Ton père a eu le même sort que la fille des dieux. Il aurait pu l'éviter comme Thoutiy, qui avait partagé avec lui la fortune de ce temps. Le jeune roi, reconnaissant leurs services, leur proposa de se les attacher, à une condition : qu'ils brisent de leurs propres mains une effigie de leur bienfaitrice. Thoutiy n'hésita pas ; d'un coup de maillet, il écrasa le visage de celle qui l'avait fait grand. Ton père jeta son maillet et s'agenouilla de-

(1) Les Hyksos.

vant la statue qu'il devait détruire. Le roi le fit arrêter sur le champ. Mais les officiers qui le gardaient ne voulurent pas se charger d'un crime. Ils le laissèrent s'évader. Il eut le temps de passer chez nous. Je voulais fuir avec lui ; il ne le permit pas. J'attendais ta naissance ; il me représenta que, seul, il parviendrait à fuir ; qu'ensemble, nous serions reconnus et repris. Je me résignai. Il y a de cela dix ans ».

Le bonheur de pouvoir révéler mon père, la tristesse d'autant plus grande de son absence, l'émotion profonde que cherchait à contenir ma mère, agenouillée devant la figure effacée de la muraille, me bouleversaient.

— Tu ne pleures pas, tu seras digne de lui, me dit ma mère pour me soutenir dans mon effort ; elle se releva, me prit par la main, me fit me retourner. A nos pieds, la vue s'étendait sur le verger de l'encens, sur la nappe du Nil, et sur les palmeraies de l'autre rive au-dessus desquelles s'élevaient, cantonnés de leurs obélisques et de leurs étendards, les pylônes du grand temple d'Amon, le « Trône des Deux Pays » (1).

« Prions, dit ma mère, prions le grand dieu de Thèbes, Amon, de nous rendre ton père ; prions aussi la déesse Isis et le dieu Horus. Car elle, veuve, lui, orphelin, ont attendu, espéré, souffert comme nous, jusqu'à la résurrection et à la justification de leur époux et père, Osiris. Puissent-ils nous accorder de revoir notre proscrit dans ce monde ! Tu le feras rétablir dans ses droits, mon fils. C'est pour cela que je t'ai appelé du surnom d'Horus, « Nedjouty », le justificateur ».

— Nedjouty, pensai-je, c'est le vengeur, celui qui a renversé, écrasé le meurtrier de son père.

« Faut-il le venger, mère ? »

— Non. « Nedjouty », c'est moins le vengeur que celui qui a fait rétablir par les dieux les droits de son père persécuté. Le roi Thoutmès, depuis dix ans qu'il règne seul, a étendu le pouvoir de l'Égypte sur les montagnes de Syrie ; jusqu'aux cimes de la neige, il fait régner l'ordre et la concorde dans l'empire ; grâce à lui, la veuve et l'orphelin peuvent sortir sans crainte ; grâce à lui, justice leur est rendue. Se venger, même légitimement, sur un tel roi, serait un crime envers le pays et les dieux. Notre vengeance doit être de lui ouvrir les yeux, de forcer son grand cœur à reconnaître sa faute, à rappeler, à réhabiliter ton père. Le fils de Néhésy peut, doit servir Thoutmès Menkheperâ, il doit lui être assez utile pour obtenir de lui la justification du proscrit. C'est pourquoi je veille à ce que tu sois instruit et fort. Tu t'élèveras aux côtés du roi, tu combattras,

(1) Le temple de Karnak.

tu seras le lion sur lequel il repose son bras. Si tu pérís, ce sera en remplissant doublement ton devoir, envers nous, et envers la terre d'Égypte ; et moi, je saurais que nous nous reverrions dans l'Occident, au royaume d'Osiris. Mais les dieux sont justes ; ils nous mettent à l'épreuve ; ils ne veulent pas nous désespérer en ce monde ; ils te protégeront, et tu vaincras avec Maat, l'ame du Soleil, la vérité-justice ».

Ma mere avait tiré de son sein un pendentif d'or émaillé, représentant la déesse Maat un genou en terre, la plume sur la tête ; elle me le passa au cou. Je pris la figurine dans mes deux mains, qui ne tremblèrent plus, et je la portai à la hauteur de mon front. Rien ne fut dit, et tout fut entendu.

III. — LE MUR DU PRINCE.

Pour être à même de remplir ma mission, j'avais encore beaucoup à apprendre. « Tu me demandes, me dit ma mere, pourquoi je garde l'espoir du retour de ton père ? voici : j'ai reçu, il y a six ans, une lettre de lui, une ; et depuis, de temps en temps, un message indirect, pas assez pour contenter la moindre curiosité ; assez pour m'assurer qu'il vit ».

Dès que nous fûmes rentrés, elle alla prendre sur un guéridon de notre salle un coffret de bois précieux, défit le nœud secret qui assujettissait le fermoir, leva le couvercle avec un respect religieux et me tendit un rouleau de papyrus. Avant de le lire, je le tins un moment contre moi ; j'allais connaître un trait de mon père, son écriture, son tour de pensée, j'allais trouver là des éléments qui m'aideraient dans ma recherche.

Je lus :

« Néhésy salue Isit, sa femme, il espère qu'elle est en bonne santé, que leur enfant, leur parenté, leurs serviteurs, leurs chevaux sont en bonne santé. Pour lui, il est en bonne santé. Il dit :

» Quand je t'eus quitté, je pris l'habit et les manières d'un marchand, de ceux qui trafiquent avec l'Orient. Je gagnai la Basse Égypte. Je me reposai à Memphis où il eût fallu de longues recherches pour me retrouver ; la ville est si grande et si peuplée que chacun y est comme un roseau dans un fourré de roseaux. Mais j'entendis une proclamation du héraut, annonçant que ma tête était mise à prix. Tôt ou tard, il eût fallu m'exiler ; autant valait partir avant d'être repéré. Je me dirigeai vers Tanis, et la traversai sans m'y arrêter, car la ville, encore pleine

du souvenir des envahisseurs asiatiques (1) est peu habitée, et on y regarde les étrangers avec méfiance. A partir de là, il fallut me cacher, dormir le jour dans les buissons et marcher la nuit ; je rencontrai peu d'autres voyageurs ; la plupart n'étaient pas plus rassurés que moi ; l'un d'eux s'enfuit à mon approche. Je traversai plusieurs bras d'eau sur des barques abandonnées, quand j'en trouvais et, une fois, après m'être recommandé à Horus qui protège des crocodiles, à la nage. Enfin j'atteignis le « mur du prince », construit depuis les temps anciens pour tenir en respect les Bédouins. Je trouvai le rempart de briques assez délabré pour en permettre l'escalade. Mais la garde y veillait, relevée nuit et jour. Je restai là aux aguets. Je remarquai qu'à la fin de la nuit le factionnaire s'arrêtait longuement à chaque bout de sa promenade de long en large. Je grimpai comme un chat et, la tête à la hauteur du chemin de ronde, je vis la sentinelle appuyée sur son arc, avec l'air accablé de quelqu'un dont l'attention est lasse. Je me hissai sur le chemin de ronde et le franchis en rampant. Ce fut alors le moment le plus difficile. Il fallait redescendre un peu au hasard. Heureusement le vent du désert avait rongé la face Est plus que l'autre, et je trouvai assez de crevasses pour m'agripper des pieds et des mains. J'étais encore suspendu à mi-hauteur du rempart lorsque l'homme de guet repassa. Je regardai vers le bas. J'aurais pu sauter, mais j'aurais fait du bruit, et je risquais de m'estropier, c'est-à-dire de me perdre. J'invoquai mon cœur : « mon cœur, ne fais pas le fol, tiens-toi tranquille, c'est le moment d'être un maître ». J'ouvris la bouche pour respirer sans bruit. Enfin je crus pouvoir bouger. Je descendis encore de quelques assises. Puis je me laissai couler le long de la paroi. J'atterris sans mal, mais une brique s'était détachée et le bruit ramena le guetteur. Je crus être découvert. J'entendis le pas d'un autre homme, un officier qui faisait sa ronde, probablement. Je restai glacé quand je l'entendis parler : « Il y a eu du bruit, là ».

» Prêt à tout, je me tins coi. J'étais tapi dans un creux plein d'ombre. La voix du guetteur répondait : « Oui, il y a eu du bruit... un rat sans doute. Il y en a beaucoup ».

« Un rat ! » dit l'autre, avec un étranglement d'effroi qui me fit presque rire au fond de mon trou, « éloignons-nous ; c'est aujourd'hui un jour néfaste où voir un rat porte sûrement malheur ! »

» Ils s'éloignèrent et, avec mille précautions, je me trainai sur le talus et me fauilai entre les herbes. Je parvins à gagner le revers de dunes qui me mirent hors de vue. Là je respirai ; et

(1) Les Hyksos avaient fait de Tanis leur capitale en Egypte.

pourtant la tristesse m'envahit ; j'avais quitté la Terre Noire, je n'étais plus en Egypte. J'étais sur un sol étranger, inconnu, dont je n'avais pas appris à prier les dieux.

» Au cours de mes explorations, j'avais déjà connu un sentiment semblable. Mais je n'étais pas proscrit.

» Il n'y avait cependant pas à rêver. Je me remis en marche. Je traversais les terres salées ; les croûtes blanches, fatigantes pour les pieds, me brûlaient les yeux, j'avançais lentement ; j'avais beau ménager mon outre, je me vis sans eau. J'étais arrivé dans une contrée de pauvres herbages, où j'espérais en trouver. Mais toutes les mares y étaient encore saumâtres. Pour continuer à marcher, je pensais à toi. Mais vint le moment où, la tête battante, endolorie, l'angoisse à la bouche, je pliai sur mes jambes. J'étais seul avec la soif. Elle me terrassa ; je me dis : « c'est le goût de la mort ».

» Mais je n'avais pas eu tort de me confier dans mon cœur. Il me releva, et un peu plus loin, j'entendis un bruit confus, vivant, la voix des troupeaux ! Un Bédouin les menait. Il me vit, vint à moi, me soutint. Il remplit de l'eau de son outre une écuelle. Je me jetai dessus. Il me retint d'y plonger tout mon visage ; il ne fallait pas en perdre une goutte. Lorsque j'eus apaisé la première angoisse, il me conduisit sous sa tente et, pendant que je dormais, il me fit bouillir du lait, dont je me rassasiai à mon réveil. J'étais sauvé.

» Je passai la saison avec lui dans ces parages. Puis nous remontâmes ensemble vers le pays d'Edom. En chemin, une petite troupe de coureurs de sable nous attaqua. Mais là où un homme seul est désemparé, deux hommes s'épaulent. J'avais de bonnes armes que le berger m'avait prêtées. Nos flèches avaient déjà fait leur effet lorsque les agresseurs suivants nous rejoignirent. Alors ma dague égyptienne, qui ne m'avait pas quitté, me rendit grand service. Les pillards n'insistèrent pas.

» Cet événement me valut d'être fort bien reçu dans la tribu de mon compagnon. J'instruisis ces Bédouins dans quantité d'arts utiles, où ils sont très inférieurs à nous. Et je leur fis remporter la victoire sur des tribus voisines. Mais depuis que le pharaon impose sa domination à la Palestine, je me suis fait mal voir. Comme je ne veux pas combattre contre les nôtres, on me fait comprendre que je suis de trop. Je pars pour le Nord. J'espère y trouver du service. Je tâcherai de t'envoyer des nouvelles. Cette lettre-ci te parviendra par un homme sûr. Puisse-t-il te trouver en bonne santé ! Je prie les dieux qu'ils nous réunissent un jour ; un jour ! »

Je rendis la lettre à ma mère.

J'éclatais : « Comment attendre si longtemps avant de le re-

trouver, de pouvoir le faire revenir ? Je n'ai que dix ans ! Dans combien de temps pourrai-je me faire remarquer du roi ; à supposer que j'y parviens ? En attendant, mon père est là-bas, il combat et il est malheureux ! »

— Nous ferons ce que nous pourrons, répondit gravement ma mère ; aux dieux justes de nous aider ! Le temps n'est rien pour eux. J'espère en eux et en toi.

Hélas, je n'avais pas autant de foi en moi-même.

— Je regrette, poursuivit-elle, que notre secret ait été percé à jour par un de tes camarades. Lorsque ton père fut proscrit, ses biens confisqués, je quittai notre palais pour me réfugier ici, dans ce petit domaine, chez une bonne tante dont tu te souviens. Je pense, et qui nous le légua. Le reste de ma famille ayant blâmé mon mari, j'ai cessé de lui appartenir. Je croyais qu'ici, où nous étions inconnus, on nous laisserait tranquilles ; je prévoyais ton agitation, quand tu saurais...

Il faut t'armer de patience, mon petit. Je m'y résigne bien, moi. Précipiter les choses serait tout perdre ».

J'étouffais de rage : « n'avoir que dix ans et une telle mission à remplir ! Il serait trop tard ! »

Ma mère comprit et, comme toujours, eut la pensée et le mot qu'il fallait : « Va ramer, puisqu'il y a congé ces jours-ci, cela te distraira et te fortifiera pour tes tâches futures — mais n'essaie pas de traverser le Nil. Tu as vu ce matin comme les eaux sont fortes ; le courant est terrible ».

« Je le traverserai ! me dis-je, et je prouverai par là que je suis au-dessus de mon âge ». Mais je me gardai bien d'exprimer ma résolution. Il y a des choses dont on ne parle qu'après les avoir faites.

IV. — AU MILIEU DU NIL ET DE LA MER ROUGE.

Je me vois encore, petit et seul, dans mon canot de papyrus, au milieu du Nil débordé. A perte de vue, le mouvement des eaux limoneuses, imprévu, puissant, m'entoure et m'entraîne. Le miroitement des vagues, sous le ciel blanc de chaleur, me fait tourner la tête.

Je pourrais virer de bord, revenir chez moi. Mais renoncer à mon premier essai d'homme me coûte trop. Je tourne le dos à la maison et je me lance ; furieusement, j'active le rythme ; le courant est si fort que, pour ne pas dériver, je bats l'eau sans

arrêt. Je me fatigue sans avancer beaucoup. Me sera-t-il possible de soutenir cette cadence ? Je halète.

Allons, il vaut mieux revenir. Il faut savoir céder à la nécessité. Je recommencerais. Je n'ai que dix ans. — Mais cette fois il est trop tard. Le Nil m'emporte. Je ne puis pas plus revenir que poursuivre.

Je poursuis.

Impossible ! je n'en peux plus. Vais-je dériver ainsi jusqu'à la mer, ou plutôt jusqu'au premier remous assez brusque pour renverser ma coquille et me livrer au fleuve, peut-être au crocodile ? Quelle folie j'ai faite ! Je vais périr sans avoir servi. Mourir ainsi sera une défaite, bien pis, une trahison... Non ! je ne trahirai pas.

Je me ressaisis ; je prends garde à respirer en mesure, et a fond ; je suis de nouveau maître de mes rames. Je donne l'impulsion la plus forte que je peux, et je laisse filer ma barque ; tant pis si elle dévie ; je n'arriverai pas au point que je m'étais fixé, mais j'arriverai. Le crocodile ne m'aura pas comme ça !

Il se fait tard. Je ne me suis lancé dans la grande aventure qu'au déclin de l'après-midi, pour éviter la trop forte chaleur. Cependant, la sueur m'inonde. J'en ai les lèvres salées.

Calculant ma respiration et la portée de mon coup de rame, ne pensant plus à rien d'autre, je vais de l'avant, je dévie, je recommence, je gagne peu à peu, j'échappe enfin au courant le plus violent. Après cela, ce sont les bancs de sable qu'il faut deviner et éviter. Je crois en voir un ; il remue ! non, pas de ça ! je rempoigne mes rames, ce n'est plus que par elles que je tiens à la vie ; et je chante, comme les marins, à voix rude (la peur me rend tout rauque), la conjuration du crocodile.

Je ne sens plus la fatigue. Mon canot file, trop vite même, car il cogne, vacille, repart et enfin s'échoue sur la rive basse. Je regarde autour de moi ; plus rien de suspect. Je saute à terre, rapide, pour ne pas perdre un instant dans ces mauvais parages ; mais je prends le temps de m'agenouiller, de baiser le sol, de remercier le dieu Nil, qui m'a épargné. En un éclair, je pense : cette terre noire, que j'ai baisée, que je foule, c'est la terre que mon père regrette depuis dix ans.

Le soir tombe. Dans peu d'instant, il fera sombre. Je suis à bout de forces. Peu importe ! il faut marcher, ne pas rester à portée du crocodile. Je tire mon canot ; je détache les rames, me les pose sur une épaule, la légère embarcation sur l'autre et... je pique du nez, je perds connaissance ; le crocodile me mangera tout de même. Eh ! bien, qu'il en soit comme il doit être.

Mon corps a la nausée, mais mon âme flotte dans une buée heureuse. Suis-je au royaume d'Osiris ? Une voix douce me pé-

nêtre ; ce n'est pourtant pas la voix de ma mère ; c'est une voix d'enfant. Des paroles deviennent distinctes, et la pression d'une petite main autour de mon poignet : « Il vit, grand-père, son cœur bat dans son bras ; je crois qu'il se réveille ».

Je me redresse peu à peu sur le coude ; au milieu du ciel étoilé qui tourne, je vois près de mon visage celui d'une petite fille d'environ huit ans ; deux grands yeux noirs pleins de pitié, un petit nez mince et droit, des lèvres en arc, un contour de joues à suivre de la main, le teint égal et pur : la sœur qu'il m'eût fallu. Et elle se conduit comme une sœur ; elle me soutient la tête. Je distingue maintenant, un peu plus loin, un grand vieillard qui porte avec aisance une lourde harpe sur sa robuste épaule. Il regarde le ciel. Non, ses yeux sont fermés ; il est aveugle.

— Viens chez nous, mon petit, me dit-il.

— Demain, au premier passage de barque, on fera prévenir les tiens, ajoute la petite.

Retraverser le Nil, dans l'état où je suis, est hors de question. Il n'y a qu'à accepter et à remercier, mais que ma mère sera inquiète ! Je vacille en me relevant, me charge comme je peux de mon canot et de mes rames, et je suis mes hôtes. O humiliation ! Je ne peux pas m'empêcher de sangloter et de claquer des dents. Moi qui voulais me montrer un homme, je geins devant une fille...

La petite me met de temps en temps la main sur le bras, pour m'encourager. Le harpiste, qu'elle guide de l'autre main, me dit d'un ton jovial :

— Comment te trouves-tu si tard sur la berge, à parler au crocodile, mon prince ?

Eberlué par ce titre de prince, je regarde le vieillard, puis moi-même ; j'ai bien l'air d'un prince, enduit de boue sur de la sueur ! J'interroge des yeux la petite ; elle sourit un instant sans rien dire.

— J'ai traversé le Nil à grand peine, j'ai été mis en retard.

— Tu as traversé le Nil ! c'est merveilleux. J'ai entendu des bateliers dire qu'il est terrible cette année ; et ce mugissement suffit à m'en convaincre. Tu es un vaillant, mon prince ; n'est-ce pas, princesse ?

C'est pour le coup que j'ouvre de grands yeux. J'en oublie mes malaises. L'enfant, comme le musicien, sont vêtus de toile fort propre, mais grossière... Est-elle une princesse qui se cache ? Elle en a l'air.

Mais un nouveau vertige me rappelle à la réalité ; et ces odieux sanglots me reprennent ; quand je les réprime, j'étrangle.

— Ne désespère pas, mon héros, reprend le vieillard. Tu n'es

pas dans une situation aussi affreuse que celle où je me trouvais dans l'île du Serpent.

Une faible curiosité s'éveille en moi ; le vieillard sensible, je ne sais comment, à mon attention, s'empresse de la développer.

— Je n'ai pas toujours été ce que je suis. J'étais un marin habile. Je prenais part aux expéditions sur la Mer Rouge...

— N'a-t-il pas connu mon père ? me dis-je.

...sur la Mer Rouge, aux mines du souverain. Cette fois-là, je dirigeais une nef de cent-vingt coudées de long et de quarante de large ; il s'y trouvait cent-vingt matelots des meilleurs d'Égypte. Ils scrutaient le ciel et la terre et leur cœur valait mieux que le cœur des lions. Ils prédisaient une tempête chaque fois qu'il en venait une et un ouragan lorsqu'il n'était pas encore.

Une tempête éclata pendant que nous étions en mer, avant que nous n'eussions touché terre. Nous fuîmes sous le vent, mais il causa un tourbillon avec une vague de huit coudées. Je m'accrochai à une pièce de bois.

Alors le navire périt, et de ceux qui le montaient pas un ne survécut. Et je fus jeté sur une île par une vague de la mer, et je passai trois jours seuls ; mon cœur était mon compagnon. Je dormis à l'abri d'un buisson et me tapis dans l'ombre. Alors je me mis en quête de ce que je pourrais manger. Je trouvai des figues et du raisin, bien d'autres fruits ; il y avait là et poisson et volaille ; il n'y avait rien qui ne s'y trouvât. Je me rassasiai et j'en eus de reste, car c'était trop pour mes mains. M'étant fabriqué un bûche-feu, j'allumai un feu et fis un holocauste aux dieux.

Alors j'entendis le bruit du tonnerre et je pensai que c'était une vague de la mer ; les arbres craquèrent, la terre trembla. Lorsque j'écartai mes mains, que j'avais mis devant ma face, je trouvai que c'était un serpent qui venait. Il avait trente coudées de long, et sa bouche avait plus de deux coudées ; son corps était incrusté d'or, ses sourcils étaient de lapis-lazuli véritable et il glissait vers moi.

Il ouvrit sa gueule vers moi, tandis que je me jetais à plat ventre devant lui, et il me dit : « Qui t'a amené ici, petit ? qui t'a amené ? Si tu tardes à me dire qui t'a amené dans cette île, je te ferai voir que tu ne seras plus que cendres et deviendras ce qui ne se voit plus.

— Tu me parles, et je n'entends pas. Je suis devant toi, mais loin est mon esprit.

Alors il me prit dans sa gueule et me porta dans son repaire ; et il me déposa sans m'avoir fait de mal ; j'étais entier, il ne me manquait rien ! Il ouvrit sa gueule vers moi, tandis que je me jetais à plat ventre devant lui, et il me dit : « Qui t'a amené

ici, petit ? Qui t'a amené dans cette île de la mer, que les eaux entourent de toutes parts ? »

Et je lui répondis, les bras courbés devant lui : « J'étais allé aux mines du souverain en mission pour le roi ; j'ai fait naufrage... »

Alors il me dit : « Ne crains rien, ne crains rien, petit. Ne laisse pas ton visage s'attrister maintenant que tu es chez moi. Vois, Dieu t'a préservé pour te mener vivant à cette île de l'âme dans laquelle il n'y a rien qui ne se trouve et qui est pleine de toutes bonnes choses. Vois, tu passeras, de mois en mois, quatre mois dans cette île. Alors un bateau viendra de la capitale avec des marins que tu connais ; tu retourneras avec eux et tu mourras dans ta ville.

» Combien heureux celui qui raconte ce qu'il a souffert, une fois passé le malheur ! Si tu es vaillant, courbe ton cœur. Alors tu embrasseras tes enfants et ta femme et verras ta maison — c'est là le meilleur de tout. Tu arriveras à la capitale et demeureras au milieu de tes frères ».

Je m'étendis à plat ventre et touchai le sol devant lui, et je lui dis : « Je parlerai de toi au souverain et je lui ferai connaître ta grandeur. Je t'enverrai l'encens des temples, je te ferai des sacrifices comme on le ferait pour un dieu qu'aiment les dieux, dans un pays lointain que les hommes ne connaissent pas. Là-dessus, il se mit à rire, et il me dit : « Mais je suis le roi de Pount, et la myrrhe, c'est mon propre bien. Et l'encens que tu as dit que tu me donnerais, c'est le produit même de cette île. Mais il arrivera, lorsque tu l'auras quittée, que tu ne pourras plus jamais la revoir, car elle deviendra de l'eau ».

Alors le bateau vint comme il l'avait prédit ; je grimpai à un grand arbre, et je me signalai par mes cris à ceux qui étaient dedans. J'allai le raconter au génie, mais je trouvai qu'il le savait déjà : « sain et sauf, sain et sauf chez toi, petit, vas retrouver tes enfants et donne-moi un beau renom dans la cité. C'est tout ce que je demande ».

Il me donna une cargaison de myrrhe, d'encens, de parfums, de fards, de défenses d'éléphant, de lévriers, de singes et toutes sortes de trésors, et je les chargeai sur le bateau.

Or, lorsque je me fus mis à plat ventre pour lui rendre grâces, il me dit : « Tu vas regagner la capitale en deux mois, tu tiendras tes enfants dans tes bras, tu vas vivre et mourir chez toi ».

Je descendis au rivage où était amarrée la nef. Je hélai l'équipage et tous ensemble, nous rendîmes grâces au seigneur de cette île.

Alors, nous remontâmes vers le Nord, et voilà, mon prince,

comment je suis rentré chez moi. Tu vois que je reviens de plus loin que toi ».

l'ai réussi, les dieux en soient loués, à ne pas interrompre le vieillard ; j'en mourais d'envie, Quoi, lui aussi est allé dans les parages de Pount ? Il a dû connaître mon père ! Toute ma fatigue un instant conjurée, je lui dis :

— Oh ! bon vieillard, n'as-tu pas rencontré Néhésy au cours de tes voyages ?

— Je crois bien que je l'ai connu ! c'était un chef ! Je serais allé avec lui jusqu'au bout du monde, jusqu'aux quatre piliers du ciel ! Tu l'as connu, toi ? Mais non, c'est impossible !

— Je suis son fils.

— Tu es le fils de Néhésy ! Que ne puis-je te voir ! Tu es bien tombé chez moi, mon petit. As-tu de ses nouvelles ?

La voix est devenue grave, émue ; je lui raconte ce que je sais. Il me témoigne sa joie et me confirme dans l'espoir de retrouver mon père vivant.

« Il avait autant de vies à lui seul que dix scribes ensemble ».

Ce coup de griffe aux scribes me choque un peu, mais me reconforte.

— Nous voici revenus à notre palais, Hétyt, dit-il à sa petite fille. Nous pardonnerons à ce lourdaud de noir qui a cassé ce matin le beau vase bleu. Nous lui épargnerons ses coups de bâton en l'honneur de notre hôte. Ah ! le voilà qui vient à notre rencontre et se jette à nos pieds. Oui, mon pauvre, tu es pardonné, en faveur de ce prince. Remercie-le, c'est lui qui a obtenu ta grâce.

Aucun remerciement ne me parvient, et pour cause... La petite fille a de nouveau son imperceptible sourire, mi-amusé, mi-douloureux.

— Oui, mes amis, venez tous, mes serviteurs fidèles, vous mettre à la disposition de mon hôte, ce navigateur incomparable, qui a vaincu le Nil déchaîné, et dix crocodiles acharnés à le poursuivre ; il les a tués tous les dix, car il n'en restait plus un quand j'eus l'honneur de le trouver sur la berge, seul et triomphant ».

Je manque éclater de rire. Quelle impolitesse c'eût été !

— Viens, mon fils, remets aux mains de ces esclaves ta barque et tes rames illustres ».

Nous sommes arrivés devant une petite maison blanche, entre quelques arbres. Je dépose mon canot et mes rames sous un appentis que m'indique Hétyt, (« la louée, celle à qui l'on rend grâces »). Le musicien poursuit : « Je te reconforterai de ce vin que me donna le génie de l'île ; assieds-toi sur ce trône ».

Nous sommes entrés dans une chambre peu et pauvrement

meublée ; le trône est un escabeau fendillé, sur lequel je n'en suis pas moins heureux de me laisser tomber, lorsque je vois le vieillard assis dans un fauteuil un peu plus confortable, dont il a trouvé seul le chemin.

Hésyt, jugeant d'un coup d'œil que tout est bien, disparaît et revient avec une amphore ; le vin est réel ! La petite fille nous en remplit à chacun une coupe de terre cuite. C'est bon ; ça brûle, mais j'en ai besoin.

« Bon vieillard, mon ami vénéré, m'entends-je lui dire d'une voix raffermie, tu as été pour moi comme le génie de ton île. Tu m'as sauvé, recueilli ; tu as été encore meilleur, parce que tu ne m'as pas fait peur, toi, tu ne m'a pas pris dans ta gueule... »

Qu'est-ce que je dis !

Leur rire coupe court à ma confusion et entraîne le mien. En vain voudrais-je reprendre mon compliment. Mes idées s'embrouillent. Je m'assoupis. Mais la faim et l'inquiétude me réveillent. Hésyt me dit :

« Un ami de nos voisins devait encore regagner la rive droite. Nous l'avons chargé de prévenir ta mère ».

Je veux lui baiser la main ; mais je m'arrête au moment de la lui prendre dans la mienne ; je suis trop sale ! Elle s'aperçoit de mon mouvement :

« Si tu désires te laver, il y a là un petit chenal où l'eau reste assez fraîche sous de grands arbres ; et les crocodiles ne remontent pas jusque là. Tu en as assez tué aujourd'hui », ajoute-t-elle avec malice, « puis reviens souper et tu dormiras ton content ».

V. — SUR LA BERGÉ DU PETIT CHENAL.

Je me réveille tard le lendemain, dans une petite chambre aux murs tapissés d'instruments de musique et d'herbes odorantes. Ma mère, assise auprès de la natte où j'ai dormi, m'embrasse et me gronde en même temps : « Méchant gamin, quand réfléchiras-tu avant d'agir ? »

« Je t'ai apporté des vêtements propres. Sois gentil avec tes hôtes. Tu n'as pas eu tort de te confier à eux. Mais promets-moi de ne plus dire à des inconnus que tu es le fils de Néhésy ».

Je promets : « Je ne rentre pas avec toi, mère ? »

— Tu es trop fatigué. Tu m'as fait peur... comment n'as-tu

pas pensé... Fais bien ce que te dira le harpiste, et peut-être l'aventure tournera-t-elle à bien ».

Ma mère me laisse sur ces paroles un peu énigmatiques.

Je sors, je plonge dans le petit chenal, fais quelques brasses, ceins le pagne frais que m'a laissé ma mère ; je constate avec dépit qu'il est de toile bise et rude. Mais peut-être est-ce pour n'avoir pas l'air mieux habillé que mes hôtes. J'entre dispos dans la salle d'hier.

— Voilà notre capitaine, levez-vous tous et saluez, s'écrie l'aveugle.

— Bonjour Nedjouty, dit Hésyt, seule à répondre à cet appel circulaire.

— Bonjour, mon bon père, bonjour Hésyt.

On me fait asséoir ; ce faisant, je ne puis retenir un grognement, tant je suis courbaturé.

— Nous arrangerons ça, mon gaillard ; mange et bois.

Il y a là toutes sortes de fruits ; je prends des dattes, blondes comme une coulée d'or, et du raisin presque aussi doré. Hésyt me verse, d'un vase à bec, une infusion tonique et fraîche :

— Que tu es bien nommée, Hésyt !

— Maintenant, dit l'aveugle, pendant que cette jeune princesse donne des ordres à la maisonnée, allons sous les arbres parler d'affaires sérieuses.

Malgré la grande chaleur, il fait encore bon sous les branches des sycomores et des hauts acacias, sur la rive herbeuse du chenal.

— Tu as pu constater qu'étant aveugle je jouis de certains dédommagements ; je vois des choses que les autres ne voient pas.

En effet !

« Or, il me paraît sûr que demain sera un jour faste pour toi. Un dieu m'inspire de te donner ce conseil : à la fin du premier tiers du jour, traverse le Nil, accoste à l'embarcadère du temple d'Amon, au « Trône des Deux Pays » et va demander au dieu de Thèbes ce qu'il te faut faire. Je crois qu'il te répondra.

» Mais promets-moi de ne révéler à personne le nom de ton père ; tu te diras orphelin, fils d'un soldat de la marine royale ».

Je promets une fois de plus, un peu surpris de cette insistance.

Mon hôte me fait étendre sur l'herbage et, inlassablement, il me masse, avec un onguent dont il a le secret. Je me sens tout assoupli. Quelques exercices qu'il me montre à faire achèvent la cure. Après quoi, j'ai grand faim. Nous rentrons pour le dîner ; il paraît que ma mère y a pourvu ; il y a des pigeons et des gâteaux. C'est une vraie fête. Au dessert, sur ma prière, le mu-

sicien prend sa harpe et prélude ; d'une voix nouvelle, une voix d'argent, faite pour célébrer les dieux, il entonne un magnifique éloge du roi Thoutmès, à qui le dieu Amon promet la victoire aux quatre horizons ; je suis mal à l'aise ; je m'étonne que mon hôte ait choisi ce thème devant moi, dont le père a été persécuté par le roi. Mais le vieillard le fait à dessein, certainement ; il se tourne vers moi ; ses yeux fermés semblent chercher les miens comme pour me persuader.

Brusquement, il reprend sa voix de hâbleur :

— La sieste maintenant ! après quoi, congé. Hétyt pourra montrer à notre prince les curiosités du palais, tous les précieux souvenirs du roi des génies.

Après la sieste, Hétyt ne répond que par un demi-sourire à mon regard, malgré tout interrogateur. Mais je ne regrette pas les trésors imaginaires. Elle est là, habillée cette fois d'une jolie robe de fine toile blanche, croisée d'un filet bleu.

— C'est ta mère qui me l'a donnée, dit-elle.

Nous allons nous asseoir sous les sycomores, dans l'ombre immobile. J'enlève de mon cou mon pendentif d'or : « Veux-tu me le garder, Hétyt ? Je n'aurais pas l'air, avec ce bijou, d'un enfant abandonné ».

— Je te le garderai, Nedjouty. Si tu tardes à le reprendre, je le rendrai à ta mère. Mais ne peux-tu le dissimuler à ta ceinture ? Il vaudrait mieux que tu l'aies sur toi, pour te porter bonheur ».

— Prends-le, cela me portera bonheur plus que si je l'avais moi-même.

— Ce n'est pas un bijou pour moi.

— Je trouve que si.

— Je te le garderai ; comme ceci le pendentif est caché sous ma robe. Mais je ne veux pas que tu restes sans protection. Prends mon « oudjat ».

Et elle me met au cou son « œil d'Horus » en faïence bleue.

Le soir, après le souper, je m'enhardis à poser des questions que la familiarité du vieillard me semble autoriser :

— Est-ce vrai, ce que te disait le génie de l'île, que l'on est heureux de se souvenir de ses maux quand ils sont passés ?

— D'abord cela paraît faux, presque impie ; et il y a des malheurs qui déchireront toujours ; mais bien souvent c'est vrai, mon petit. Vous aurez plaisir un jour, ton père et toi, à reparler de ce temps-ci, où vous vous espériez l'un et l'autre ».

Peut-être...

— Et le bonheur passé, est-il amer de s'en souvenir dans le malheur ?

— C'est amer pour les âmes amères, pour les autres, non.

Que serais-je si je n'avais pas le souvenir du soleil sur la mer verte et bleue, et l'image des miens ? Ils sont morts, mais ne suis-je pas mieux que si je ne les avais jamais eus ? Et je les retrouve dans cette petite.

La main de quelque dieu s'est abattue sur moi ; j'aurai péché aux yeux de la Cime d'Occident ; ou plutôt elle a eu pitié ; elle m'a retiré la vue avec ceux que je ne pouvais plus voir en ce monde. Aussi me suis-je voué à son service. Je ne quitte plus la rive de l'Ouest, la rive des tombeaux. Je chante aux fêtes des temples et des chapelles funéraires, au pied de la montagne redoutable où dorment ceux qui m'attendaient au retour de mes voyages. Ils m'attendent, ils m'attendent, il reste le grand retour. Et je ne souhaite pas qu'il soit proche. Car je ne veux pas renoncer à l'accueil de cette voix-ci, dit-il, en prenant la main de la petite, elle a besoin de moi, j'ai besoin d'elle ».

Brusquement, il change de ton : « Allons, princesse, rendons grâces aux dieux. Va me chercher de cet encens que me donna le roi des génies dans l'île disparue ».

La petite fille ne bouge pas. Je lui montre des grains d'encens dans une petite boîte en os, que ma mère m'avait remise ce matin et que j'avais passée à ma ceinture. Hétyt se lève joyeusement, sort et revient de la cuisine avec des braises dans une coupe. J'y mets l'encens qui grésille ; la fumée et le parfum montent. Le vieillard esquisse un geste de surprise qu'il réprime aussitôt.

— Je revois les côteaux de l'encens, les cases sous les palmiers, au bord de l'eau. Tu retrouveras ton père, Nédjouty, Dieu le permet.

— Pourquoi dis-tu Dieu au lieu de tel ou tel dieu ?

— Parce que les dieux ne sont que des formes de Dieu.

Je ne comprends guère, mais je me dis qu'il viendra un temps où il me sera précieux de me rappeler cette parole. J'ai peur qu'il ne rompe le silence sacré par de nouvelles hableries. Mais il se tait. Et je comprends, à part moi, que c'est par ces folies qu'il m'a distrait de ma fatigue ; sans doute les lui faut-il aussi pour tromper sa tristesse ; je lui dis :

— Que je regretterai ton palais ! Il n'y en a nulle part de semblable.

Folie, sagesse...

VI. — THOUTMES MENKHEPERRA.

C'est le grand jour. Mes hôtes m'accompagnent jusqu'à mon point d'embarquement. Nous remontons le Nil pour que je puisse piquer en oblique vers le Nord, jusqu'au « Trône des Deux Pays ». Je m'arrête au bord d'une petite anse ; je redis adieu ; je les remercie encore.

— Ne te retourne plus, lorsque tu seras lancé, me souffle Hésyty.

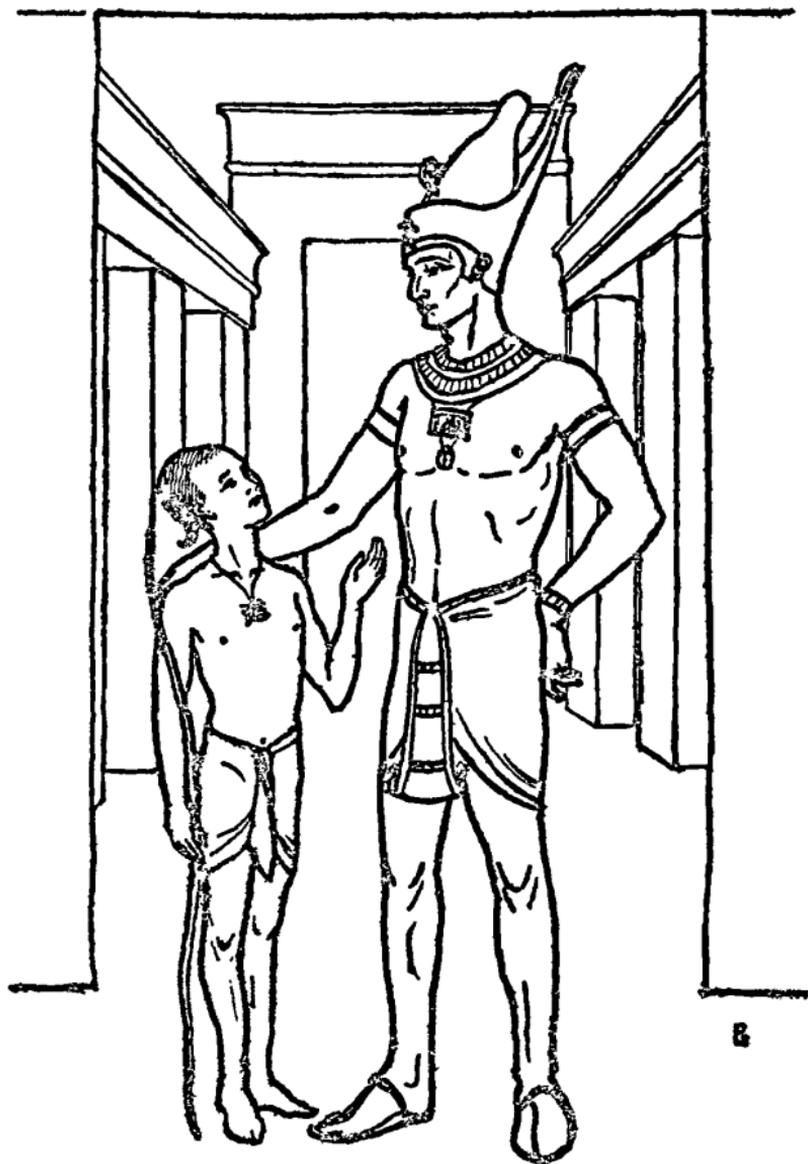
Je me lance.

Le matin rit sur l'eau, qui danse autour de mon canot. Cette fois, je conforme d'emblée mon coup de rame à ma respiration. Je me concentre sur cette méthode : j'attaque au vif du courant, je me laisse filer jusqu'au bout de l'impulsion ; au moment où le canot commencerait à trop dériver, je le remets dans le sens voulu, d'une nouvelle plongée nette qui fend de front les rapides.

Tout irait bien si de temps en temps ne passaient d'autres embarcations, qui renverseraient ma coquille. Je les guette de loin et, tantôt accélérant, tantôt ralentissant, je parviens à les éviter sans dévier de ma route. Mais l'une d'elles est suivie d'une autre que je n'ai pas vue ; je vais être coupé ; je me laisse filer devant elle, je rame dans le sens du fleuve, pour profiter du courant et gagner un peu. Je sens la grosse barque derrière moi, j'entends des voix qui m'injurient, mais, plus léger, je maintiens, j'augmente la distance et, par coups violents répétés sans ménagement, cette fois, je m'écarte, ballotté par le bateau qui me dépasse à gauche. Je profite de ses remous, qui me rejettent sur le côté, pour reprendre ma direction et mon mouvement méthodique. Je parviens hors du courant le plus dangereux, que j'ai appris à reconnaître avant-hier. L'embarcadère du temple n'est plus loin ; je vise, je fonce, je tourne sur la rame gauche immobile, et, d'un beau mouvement de cygne, qui me comble d'aise, mon canot accoste au point que j'ai choisi. Je saute à terre, je tire mon brave esquif sur la première marche, et me tourne vers le temple.

Grands dieux !

Il y a là toute une foule, des soldats. On fait cercle autour de quelques somptueux personnages ; au milieu d'eux, devant moi, me sondant de ses yeux dominateurs, brûlants d'énergie et de génie, cet homme, d'assez petite taille, mais droit comme la flamme, et resplendissant comme elle sous ses parures d'or, est-ce Amon, le maître divin de Thèbes ? Presque, c'est celui qui l'incarne en ce monde. A son front se dresse l'uraeus. J'entends la voix du roi.



Il sera des nôtres... p. 35.

— Bien ramé, petit ! Qui es-tu ?

J'ai promis de ne pas dire le nom de mon père. Mais peut-on mentir à ces yeux-là ? Ma tête tremble.

Mon émotion, mon trouble, mes yeux qui se remplissent de larmes sous le regard puissant de Thoutmès, lui parlent probablement en ma faveur ; il n'insiste pas. Il se tourne vers un officier :

— N'est-ce pas lui le compagnon qu'il faut à nos jeunes gens, Thoutiy ?

C'est donc là Thoutiy, le renégat ? Je le dévisage sans respect, cet homme majestueux, un peu lourd, à la mine dédaigneuse. Il me rend bien mon hostilité.

— Il aura des manières déplorables, c'est un va-nu-pieds, ô roi.

Il désigne mon oudjat de faïence bleue, mon pagne de toile bise. Je comprends pourquoi ma mère m'en a donné un de cette sorte. Savait-elle donc, le vieux harpiste avait-il appris, que le roi devait venir ici aujourd'hui ?

Thoutiy me regarde comme un chien. Mais son mépris glisse sur ma froideur. Ma colère contre lui a cela de bon qu'elle me donne la force de soutenir sans plus broncher la présence du souverain. Je détaille cette physionomie redoutable, ce masque large, accentué, au grand nez, à la grande bouche sinieuse, aux grands yeux expressifs. C'est beau, cette force, quand un sourire l'éclaire ; et le roi sourit, avec une fine malice à l'endroit de Thoutiy.

— J'aime en tout cas sa manière de ramer.

« Quel est ton nom, petit ? »

— On m'appelle Djédy.

— Relève-toi, Djédy, et suis-nous.

Le roi me confie à un officier de haute taille, qui me considèrerait avec cette bonté simple qu'ont seuls les hommes très forts. Il me prend par la main, il me parle, mais je suis trop agité pour saisir ses paroles. Je lui serre un peu la main pour lui montrer que je ne suis pas ingrat. Il m'explique, je crois, que le roi cherchait depuis longtemps un garçon de mon âge, vaillant et adroit, pour entraîner le prince héritier, que la compagnie du fils de Thoutiy, plus âgé d'un an, décourage un peu.

Nous traversons, à la suite du pharaon, les jardins et les cours, les hauts portails encadrés d'obélisques. Nous nous arrêtons dans la salle à colonnes ; plusieurs travées sont abattues ; d'étranges maçonneries cachent la base des obélisques de la reine Maâtkarâ ; ces remaniements rappellent les discordes de la famille royale...

Des sculpteurs achèvent un relief ; ils se prosternent devant le pharaon ; celui-ci me montre une inscription inachevée :

— Sais-tu lire ?

Je lis : « Je suis venu, je t'ai donné de vaincre... »

— Qui dit cela ?

— Le dieu.

— A qui ?

— A qui d'autre que sa Majesté ?

Le roi lance un coup d'œil à Thoutiy, qui enrage.

Mais l'attention, heureusement, s'éloigne de moi. Les prêtres viennent au-devant du fils des dieux, l'encadrent et l'escortent jusqu'au sanctuaire. Pendant qu'on l'attend, je cherche à mettre de l'ordre dans mes idées. Une très grande joie m'inonde : j'ai donc percé jusqu'au roi ?

Les conversations que j'entends me mettent au courant des préoccupations de la cour. Thoutmès va-t-il ou ne va-t-il pas reprendre la campagne en Asie, l'an prochain ? Cette année-ci, la dixième de son règne effectif (car jusque là il était resté, je ne le sais que trop, sous la tutelle de la reine Maâtkarâ), il a, pour la première fois, passé l'été en Egypte. Mais ce calme ne lui est pas naturel. Sans doute, face à face avec son père Amon, dans le sanctuaire, a-t-il décidé avec lui de grandes entreprises. Quand il reparait, chacun cherche à tirer des pronostics de son expression ; mais il n'y a rien à tirer de ce masque impénétrable, ferme sur une pensée ardente. Il ne semble voir personne. Cependant, avant de monter en char, le roi interpelle un archer qui, un genou en terre, lui remet son arc. Thoutmès le fait jouer, m'appelle, me le remet.

— Sauras-tu le tendre ?

J'y mets toutes mes forces et j'y parviens à peu près.

— Tu vois ce régime de dattes. Tâche de l'attraper.

Je vise, mais je laisse échapper trop tôt la corde ; la flèche part mal et retombe à plat, bien en deçà du palmier ; oubliant tout sauf mon arc, je cris « une autre flèche ! » Cette fois, elle part à point, effleure le régime ambré, qui se balance, et retombe au delà, fichée droit dans le sol. La troisième flèche m'échappe de nouveau trop tôt. Je suis fatigué, énervé.

— Inutile de continuer, dit Thoutiy.

— En effet, dit le roi, l'arc dépasse ses forces. C'est déjà beau qu'il ait pu le tendre. Avec une arme à sa taille, il aurait réussi, n'est-ce pas, petit ? »

— Je l'espère, ô roi.

— Amenemheb, il sera des nôtres. Présente-le au prince dès notre retour. Ta femme pourra l'installer chez toi ?

Amenemheb s'incline.

Mon cœur bondit d'orgueil et de plaisir ; mais tout de suite, ce cœur si fier défaille ; je vais dans l'inconnu. Quand reverrai-je ma mère et ma maison ? Je ne pourrai même pas en parler.

Amenemheb est monté en char et me tend la main : « Tiens-toi là près de moi ; tu n'auras pas peur ? » Je secoue la tête, gagné par la joie d'avoir un bel attelage ; et, par-dessus la tête des soldats, qui vois-je là dans la foule, déguisée sous de pauvres vêtements, mais « grande dame » par toute son attitude ? Ma mère, heureuse et troublée ; elle pense comme moi, se réjouit et regrette ; elle met un doigt sur les lèvres, dans un geste qui est un rappel au silence et un baiser.

C'est donc elle qui a prévu, qui a voulu ? Je suis devant le chemin qu'elle m'a tracé ? Les chevaux s'élancent. Je lâche des mains le bord du char, et je me plante bien d'aplomb sur mes jambes, accordé au mouvement, dispos et enivré d'espoir, dans le grand vent de la chevauchée.

VII. — L'EMBUCHÉ.

Le prince Ouadjmès m'accueille avec une grâce qui couvre peut-être beaucoup de méfiance. Trop mince, avec de grands traits fins, il est comme une réplique exténuée de son père. A onze ans, il a quelque chose de souffrant et de réprimé qui contraste avec l'étincelante vitalité du roi. Il est accompagné du fils de Thoutiy, robuste et beau garçon de douze ans, lourdement charpenté, qui ne me considère pas avec plus d'aménité que ne l'a fait son père. Evidemment on est jaloux dans cette famille de tout ce qui empiéterait sur l'importance qu'elle a réussi à se donner. On n'y pratique guère la maxime : « Ne laisse pas un homme en arrière au passage du fleuve tandis que tu t'élargis dans la barque ».

D'abord tenu poliment à l'écart, et le cœur gros de mon isolement, je ne trouve de plaisir que dans les exercices, aviron, arc et char, que l'on nous fait pratiquer chaque jour. Le prince y est le moins habile et le moins fort de nous trois. Faut-il se tromper exprès pour ne pas le décourager ? Mahou, le fils de Thoutiy, le fait, mais si ostensiblement que le prince en rougit et se lance alors dans d'interminables parties de courses et de taquineries avec son beau chien Noub.

Un jour que je saisis la raison du retard d'Ouadjmès à la rame, je prends sur moi de lui expliquer qu'il l'enfonce trop

verticalement dans l'eau. Il me regarde un instant de ses grands yeux tristes, pour reconnaître l'intention dans laquelle je lui fais cette remarque. Il me demande de lui montrer le mouvement. Je le fais en décomposant, et en lui expliquant. Il m'imité et réussit mieux.

Dès lors, je suis agréé. C'est un grand poids de moins sur ma poitrine, malgré le dépit de Mahou, que pique au vif la bienveillance de jour en jour plus marquée d'Ouadjmès à mon égard. L'effet de cette animosité ne tarde pas à se faire sentir.

C'est au cours d'une chasse au désert, à l'orée d'un vallon au travers duquel on a tendu le filet où les traqueurs vont rabattre les animaux. De loin quelques serviteurs veillent sur nous. Thoutiy a dirigé les préparatifs ; c'est dire que je ne me vois pas assonger une place très favorable. sur la pente croulante d'une longue dune en plein soleil. Le prince est au fond du vallon, où il viendra le plus de gibier, et Mahou sur le versant d'ombre.

Je commence à être las de guetter lorsque nous entendons les cris des rabatteurs. Quelques lièvres paraissent, donnent dans l'obstacle ou l'évitent de justesse et filent sur les côtés ; nous les dédaignons parce que des gazelles les suivent, bondissent en zigzag, affolées ; elles nous présentent, de temps à autre, de profil, une meilleure cible. J'en blesse une à l'épaule et n'ai pas grand peine, lorsqu'elle fuit en boitant, à l'achever d'une seconde flèche. Je me réjouis d'avoir les cornes. C'est une belle bête. Mahou en a déjà couché deux, mais moins grandes. Ouadjmès nous étonne ; du premier coup, il en atteint une en plein poitrail ; elle bondit sur place, des quatre pieds, et retombe foudroyée. Je croyais que j'aurais eu du chagrin de tuer ces jolies bêtes. Mais c'est enivrant. On ne songe plus à ce qu'on fait quand on est lancé.

Une autruche passe devant moi ; quelles plumes splendides ! Je réussis à la toucher au flanc ; elle dévale le câteau devant Ouadjmès, qui l'abat. Ouadjmès a de la chance ; un loup débouche devant lui. Mais l'animal est dangereux ; un serviteur le tue de ses flèches avant qu'il s'approche du prince, lequel, enragé, lui crie qu'il l'a privé de son plus beau coup.

Distrait par ces reproches, je suis surpris par l'irruption d'une hyène, que les rabatteurs suivent de près. Elle court de son vilain trot saccadé et vient cogner le filet qui, à mon grand saisissement, craque et cède ; les mailles doivent avoir été rognées d'avance ! Le fauve va passer. Je songe en un éclair que tout a été calculé, voulu. Il me semble entendre ricaner les traqueurs, des hommes de Thoutiy. Je n'ai d'aide à attendre de personne. J'agirai seul ; tant que la bête est encore embarrassée dans le filet, je la frappe à la gorge, d'une flèche presque à bout por-

tant. Un hoquet la secoue ; d'un effort désespéré, elle s'arrache au filet et s'élançe vers moi. Ma seconde flèche la manque ; le fauve immonde est sur moi ; je tire ma dague ; mais ce n'est plus la peine. Avant de m'avoir touché, l'horrible bête, blessée à mort par ma première flèche, s'affaisse, vomit un flot de sang, et reste inerte. Un peu égaré, ne pouvant en croire mes yeux, je regarde autour de moi ; j'ai la joie de voir Oudjmès et ses hommes accourant, la dague à la main. La bête était trop près de moi, ils n'avaient plus osé tirer sur elle ; ils la voient morte, me félicitent chaudement.

Mahou arrive à son tour. Bien que ses traits soient beaux, je trouve à ce moment-là qu'il ressemble à l'hyène. Je lui plonge mon regard dans les yeux, pour lui prouver que j'ai compris. Il se trouble. Il a du remords ; ou est-ce seulement la crainte que je ne l'accuse devant le prince ? Comme je ne dis rien, il s'apaise ; touché, il s'approche de moi. Il serait plus heureux s'il pouvait se confier ; ce n'est pas dans sa nature ; il se borne à me lancer un regard qui en dit long et qui fait fondre ma colère. Il cherche à être aimable, vante la bête que j'ai tuée.

Au retour, le roi lui-même, heureux du succès de son fils, me témoigne son plaisir de me voir sain et sauf après cette alerte. J'en ai grande joie. Ce n'est certes pas encore une marque de faveur, mais cette bienveillance me fait espérer que je pourrai un jour lui présenter ma grande requête.

Cependant, le soir, chez Amenemheb, j'ai un moment de mélancolie. La femme de mon hôte, excellente personne, maternelle envers la terre entière comme par un débordement de son affection pour ses trois filles et ses quatre jeunes fils, me reconforte de bonnes paroles et de gâteaux au miel. Mais il me reste une ombre. Comment concevoir qu'un garçon de douze ans comme Mahou (peut-être que son père, le grand général, était derrière lui) ait pu froidement tout préparer pour faire assaillir par un fauve répugnant un camarade de dix ans, qui ne lui a jamais fait de mal ? Cela me dépasse, moi qui ai toujours été entouré d'affection et de prévenance chez ma mère. Que dirait-elle si elle savait ce qui se passe ? Par bonheur, elle l'ignore ; et les maux qui n'atteignent que moi, je peux les supporter.

VIII. — L'AIR DU PALAIS.

Auprès de la reine, mon inimitié avec les Thoutiy me vaut d'être considéré presque avec tendresse. La fille de la grande Maâtkarâ ne peut pas supporter le renégat qui a trahi la mémoire de sa mère. Mais, partagée entre sa piété filiale et l'adoration qu'elle a pour son redoutable époux, elle n'aurait guère d'influence sur celui-ci que pour l'amener à faire, par esprit de contradiction, tout ce qu'elle craint qu'il fasse, si leur jolie, vive et intelligente fille, Mérytamon, ne les unissait avec un art toujours renouvelé. Ouadjmès, plein d'admiration mais aussi de crainte devant son père, excite sa jalousie en prenant toujours, passionnément, le parti de la reine. La jeune fille, plus avisée, sait ménager l'un et l'autre de ses parents et, sans en avoir l'air, sous mille espiègleries et étourderies, sauvegarder leur entente. Je suis un jour témoin de son habileté.

Ouadjmès et moi, nous faisons nos devoirs ensemble dans une petite cour ombragée de l'appartement privé de la reine. Celle-ci, voyant entrer le roi, lui annonce qu'elle lui a préparé une surprise ; elle le mène devant un socle supportant un objet voilé, le découvre ; c'est une fine statuette assise, taillée dans cette pierre de békhen qui, par sa teinte vert sombre et son poli, rappelle le bronze sans s'altérer comme lui. A peine le roi l'a-t-il vue que, furieux, il lève le poing : « Encore elle, toujours elle ! », crie-t-il, pensant évidemment à la reine Maâtkarâ. Ouadjmès se lève, tout pâle, prêt à courir au côté de sa mère. Mais la princesse, qui se cachait derrière le socle, se lève en riant, sans faire semblant d'entendre, et se plaçant à côté de la statue, demande que l'on admire ce portrait d'elle pour qu'on n'en fasse plus d'autre et qu'elle ne soit plus obligée de poser, ce qui l'assomme. Le roi, en passant la main sur le front, se mord les lèvres ; abusé par une ressemblance très réelle, il a failli maudire sa fille dans cette image qui lui rappelait l'« Ennemie ». Il se ressaisit, cajole la jeune fille, qui le distrait en lui parlant de parures qu'elle désire.

Une autre fois, le pharaon nous interroge, son fils et moi, sur nos leçons et, assez satisfait, avise dans notre coffret un beau rouleau de papyrus. Il s'assied sur la natte à côté de nous, découpe une feuille, et trempant un de nos roseaux dans l'encre noire, y trace un cercle d'un trait hardi. Nous nous demandons ce qui va sortir de là : un plan de camp ou de fort en Syrie, où nous savons qu'il y en a de ronds ? Mais non. Le pinceau agile esquisse à l'intérieur du cercle une file de poissons qui tournent, l'œil étonné, comme dans un bassin dont ils chercheraient sans fin l'issue. Leur nage tranquille est si bien rendue

que nous en sautons d'enthousiasme. Ouadjmès appelle sa mère et sa sœur.

— Qu'est-ce que c'est, père ?

— Le dessin d'une coupe, que je veux faire exécuter en or pour Thoutiy » (1).

L'atmosphère heureuse est brisée.

— Excellent décor de plat pour Thoutiy, s'écrie la reine ; qu'il mange des poissons ou qu'il en soit mangé, il reste dans son rôle », rappelant ainsi l'origine plus que modeste de Thoutiy, issu de très pauvres gens, des mangeurs de poisson, c'est tout dire.

Le roi réplique : « J'aime mieux des mangeurs de poisson qui me servent que des mangeurs de pigeons qui me nuisent », ceci souligné d'un regard fort noir à l'adresse de sa femme. Là-dessus, Mérytamon pousse des cris offusqués : « Ne parlez pas de poisson ! je ne peux pas supporter d'en sentir même le nom. Si un signe d'écriture en représente un, je le fais toujours couper en deux, comme on le fait dans les tombeaux, pour les lettres en forme de serpents, lesquels, à tout prendre, sont beaucoup moins odieux. Père, dessine un plat de serpents pour Thoutiy ? » Le roi éclate de rire, la reine sourit, l'orage est écarté.

Malgré mon affectueux respect pour les princesses, j'espère que leur inquiétude du peu de santé d'Ouadjmès ne parviendra pas à faire échouer un projet dont on parle de plus en plus. Le roi nous emmènerait, l'été prochain, son fils, Mahou et moi, à son expédition d'Asie, non plus dans la Palestine, soumise et pacifiée, mais dans le Nord des états syriens, où précisément j'aurais le plus de chances de trouver des nouvelles de mon père et, qui sait... ?

Pour nous instruire des choses de ces régions, nous allons souvent à la maison syrienne, dépendance du palais où sont élevés des princes d'Asie qui ont prêté serment de fidélité au pharaon, et que celui-ci désire à la fois surveiller de près et attirer à notre civilisation en les élevant à l'égyptienne.

Mahou professe un grand mépris pour les Orientaux, et lui, le petit-fils d'un mangeur de poisson, il ne parle qu'avec condescendance aux otages princiers de la maison syrienne : « C'est du gibier, dit-il ; les prendre n'est même plus un sport, tant ils sont lâches ».

— Oui, lui dis-je, on les prend comme du poisson à plein filet, même si le filet est troué... »

Mahou ne relève pas cette double allusion, dont j'aurais pu m'abstenir, mais, désireux peut-être de marquer une revanche,

(1) Cette coupe se trouve, réalisée en or, au Musée du Louvre.

il réplique : « Bien sûr ! savez-vous comment mon père prit la ville de Joppé ? Ce fut un de ses plus beaux succès et qui ne coûta rien à l'armée du roi.

Il assiégeait la ville : les opérations menaçaient de traîner en longueur. Il décida d'user d'un stratagème. Il fit semblant de trahir le roi, qui aurait pris ombrage de son influence sur l'armée ; il envoya un messenger secret au prince de Joppé : « si celui-ci l'accueillait avec faveur, il lui montrerait, lui donnerait la grande canne du pharaon, où réside sa magique puissance ». Le prince de Joppé eut la simplicité de le croire et se rendit à l'entrevue. Au moment où, avidement, il se penchait pour admirer la canne, mon père lui en donna un grand coup sur la tête, qui l'assomma sur place. Il avait fait saisir par ses gardes ceux du Syrien. Il enferma le corps de celui-ci dans un grand sac de cuir et il écrivit, au nom du mort, à sa veuve, qu'il lui ramenait le corps de Thoutiy avec un butin considérable, qu'elle fit ouvrir les portes au convoi.

La princesse de Joppé, qui ne demandait qu'à croire ces bonnes nouvelles, introduisit ainsi dans la ville une troupe des nôtres, déguisés en Syriens, qui conduisaient des charriots remplis de jarres ; de celles-ci sortirent alors des camarades qu'ils y avaient cachés ; ils attaquèrent tous ensemble les habitants, et les attachèrent avec des chaînes et des carcans dont ils avaient bourré d'autres jarres.

Pendant ce temps-là, la princesse de Joppé, curieuse de voir le prétendu corps de Thoutiy, faisait ouvrir le sac de cuir et reconnaissait avec horreur le corps de son mari. Devant son désarroi, nos gens n'eurent pas de peine à prévenir les mesures qu'elle aurait dû prendre et ils achevèrent de se rendre maître de la ville, dont toute la population fut emmenée en captivité.

Et maintenant, quand je fais donner des coups de bâton à mon petit valet, cela m'amuse beaucoup de lui rappeler qu'il est le fils du prince de Joppé ».

— Et tu oses te vanter d'une ruse de barbare, d'un manquement de parole, d'une perfidie abominable ? J'ai parlé, dans mon indignation, sans prendre garde à rien, sans m'apercevoir que le roi est entré ; il dit assez sèchement, tandis que nous nous courbons devant lui :

— Thoutiy s'est servi contre ces barbares des ruses qu'ils emploient entre eux ; et c'est un grand bien pour l'Égypte qu'on lui offre des conquêtes aussi profitables, sans qu'un des nôtres ait à verser son sang.

Mahou triomphe ; je suis vexé d'avoir déplu au roi, mais sans pouvoir changer de sentiment ; et Ouadjmès me lance un vif regard de sympathie.

IX. — EN SUSPENS.

Le roi veut que son fils voie la campagne décisive qui lui livrera les principautés syriennes jusqu'à l'Euphrate. Nous partirons avec lui. Un grand espoir me soulève. Aussi quel désappointement lorsque tout est remis en question.

L'ardeur même qu'a mise Ouadjmès à persuader son père de son endurance a fini par le surmener. Sans inspirer d'inquiétude, son état est sérieux. Les remèdes des médecins et les formules des exorcistes ne viennent pas à bout de sa fièvre. Pendant plusieurs jours, je ne le vois plus. Je passe mon temps chez Amenemheb à jouer avec les petits.

Un jour, je m'échappe et prenant mille précautions pour dépister quelqu'un qui m'eût suivi, je parviens chez ma mère. Nous manquons renverser son grand métier à tisser en nous embrasant. Comme elle n'est pas préparée à me voir, ma mère laisse éclater toute sa tendresse, sans se contraindre à cette modération qu'elle croit nécessaire à l'égard d'un garçon et d'un enfant unique. Hélas ! je crains de m'attarder ; ce serait trop malheureux de tout perdre pour un instant de bonheur, même de ce bonheur-là. Je n'attends pas que ma mère me le dise, et je rentre tout réconforté chez Amenemheb, où personne ne s'est aperçu de mon absence. Bien m'en a pris de ne pas l'avoir prolongée. On me demande au palais. Ouadjmès est encore au lit, mais il s'ennuie. Son chien Noub ne lui suffit plus. Je ne sais que dire pour lui distraire sans le fatiguer, mais heureusement nous sommes assez bons amis pour que ma compagnie sans plus lui fasse passer le temps.

La reine et la princesse Mérytamon brûlent tous les jours de précieuses offrandes à la flamme du foyer. Cependant la fièvre ne cède pas. Le roi, attendri et vexé, vient voir son mince héritier, le quitte brusquement, et se lance avec plus de fougue dans les préparatifs de sa grande expédition.

La fête du Nouvel An, malgré les beaux cadeaux qu'elle m'apporte, entre tous ceux dont le roi fait présent à son entourage, se passe assez tristement dans ces conditions. Bientôt commencera la campagne de cette année 33, et nous n'en serons pas ! J'ai onze ans, et il me semble que, si je ne pars pas, le temps n'avancera plus.

Alors me vient une idée : le vieux harpiste qui m'a si bien ragaiardi, après ma traversée du Nil, ne pourrait-il rien pour Ouadjmès ? J'en parle à la princesse, je lui explique les bizarreries de ce sympathique personnage. Et un jour, un brillant cortège s'arrête à la petite maison. Hésyt ouvre la porte et, sans

manifester sa surprise, d'un joli mouvement souple, elle est aux genoux de la royale visiteuse, qui la relève et salue l'aveugle :

— Mon bon père, la princesse des Deux-Pays (1) est heureuse de saluer dans son palais l'hôte du génie de Pount. Je suis charmée des merveilles qui étincellent sur ces murs, mais la plus charmante est cette petite fille, qui m'a accueillie avec grâce.

— Princesse des Deux-Pays, l'aveugle ne peut voir ta beauté illustre, mais le son délicieux de ta voix l'en pénètre. Dispose à ton gré des richesses des génies ; pour moi, je n'ai à t'offrir que ma voix et mon art.

— C'est beaucoup, bon vieillard. Le jeune Djédy, que tu as merveilleusement ranimé jadis, après l'avoir recueilli épuisé sur la berge, m'a vanté ta science...

Le vieillard me pose une main sur la tête.

— Que tu as grandi, Djédy, dit-il en souriant.

La princesse poursuit : « Comment se fait-il que je ne t'aie jamais vu, toi dont la voix nous concilie les dieux et dont les connaissances rendent la vie aux mortels ? »

— Celui qui est appelé vient ; si tu m'appelles, princesse, je viendrai.

— Oui, mon bon père, viens rendre la santé au prince mon frère, qui languit sur sa couche, au lieu de lancer des flèches sous le ciel libre.

— Me voici, je ferai ce que je pourrai ; mais, dis-moi, fille des dieux, les symptômes de son mal, pour que je prenne ici les simples qui conviennent.

Nous lui décrivons la langueur du prince, il dit quelques mots à Hétyt, qui décroche un panier et s'apprête à sortir. Je demande à pouvoir l'accompagner ; Mérytamon me l'accorde, selon son habitude, avec des paroles gracieuses :

— Va, Djédy, ton dévouement à Ouadjmès te fera trouver les plantes qui lui feront du bien.

Une fois dehors, nous courons joyeusement ; Hétyt me conduit par un chemin que je connais pas. Tout à coup, je m'arrête :

— Tu vois que je n'ai pas perdu ton oudjat », lui dis-je, en lui montrant l'amulette bleue sur ma poitrine.

Du regard, sans parole, et souriant de son bref sourire, elle me montre à son cou la chaîne mince de mon pendentif. Des deux côtés du chemin s'élève la verdure légère, et relevée de perles roses, des tamaris. A leur pied, Hétyt reconnaît des plantes à déraciner.

(1) La Haute et la Basse Egypte.

— Veux-tu me passer ta dague, Nedjouty ? Je voudrais avoir la racine.

Je fouille avec ardeur. Le panier se remplit. Nous complétons notre récolte au bord d'un champ d'orge, parmi les bluets, les marguerites et les coquelicots. Nous revenons portant entre nous deux le panier débordant ; près de la maison, nous nous arrêtons sans bruit : sous les robustes sycorores et les hauts acacias, dont un peu de vent balance les rameaux et les souples grappes de fleurs blanches, la princesse est assise, sa suite en demi-cercle derrière elle, et, devant tous, au milieu de l'esplanade, le harpiste chante. L'hymne monte dans la pénombre fraîche et se mêle aux parfums errants. Ainsi la nature s'associe aux prières.

La voix s'éteint. Nous percevons de nouveau les bruits de la campagne. La princesse se lève.

— Puisse ta prière nous être aussi salutaire qu'elle fut belle ! Voilà les enfants. Ont-ils trouvé ce qu'il faut ?

— Oui, princesse, la saison est bonne, répond Hésynt.

— Aux dieux de faire agir la vertu de ces simples ! ajoute l'aveugle, je vous suis.

Un char est prêt pour nos hôtes. Hésynt y monte à côté de son grand-père, sans témoigner d'étonnement ni d'émotion ; telle au bord des champs, telle dans un cortège princier, telle dans le palais même.

— Prince, le roi des génies m'envoie vers toi, dit le musicien à Ouadjmès. Donne-moi ton poignet. Oui.

Cette petite fille qui m'accompagne est une déesse déguisée en mortelle. Si tu as toujours été sage, tu dois voir que ses bras sont frangés d'ailes bleues. Tu ne les vois pas ? C'est que tu n'as pas toujours été sage ».

Ouadjmès sourit. Hésynt fait bouillir des herbes sur un réchaud de bronze ajouré. Une vapeur vivifiante se répand dans la chambre.

— Les dieux ne t'abandonnent pas, prince. Outre cette enfant du ciel, que tu vois sans la reconnaître, d'autres sont là, que tu ne vois peut-être pas (je les vois, moi) ; sens-tu le battement de leurs ailes qui t'éventent ?

« Maintenant, bois de cette infusion, et dors. Je vais jouer de la harpe. Si tu entends une voix chanter, ne dis rien, ce sera celle d'une déesse.

A ce moment, se présente un serviteur, un Egyptien, car la reine, contrairement aux autres femmes du roi, qui, pour le flatter, s'entourent de captifs syriens, n'admet pas d'étranger dans sa maison.

Mérytamon fait signe de parler bas.

— Le grand exorciste, annonce-t-on.

— Qu'il entre sans bruit ! dit un peu étourdiment la princesse.

Le grand exorciste, homme grave s'il en est, hume dès la porte un parfum étranger à sa pharmacopée ; il s'avance aussi menaçant qu'un char de guerre.

— Déesse, dit le musicien à Hésyt, cédonz la place à des divinités plus importantes.

Mérytamon comprend : elle se porte à la rencontre du personnage et, prenant les devants, elle chuchote avec volubilité, enveloppant d'un nuage de paroles à voix basse le visiteur déconcerté.

— Comment te remercier, maître ! J'ai toujours dit au roi que tu guérirais son fils. Et regarde, il dort, lui qui ne dormait plus depuis quinze jours...

— Il dort, princesse, mais si c'est l'effet d'autres fumigations que les miennes, c'est plus inquiétant que rassurant... »

— Nous avons exécuté toutes tes prescriptions, cher grand maître. Ma nourrice avait essayé de celles de ton confrère, mais elles n'ont rien donné, naturellement. Quelle belle chose que ta science ! les dieux t'ont favorisé. Seul le roi peut te récompenser selon tes mérites ; mais la santé de mon frère m'est trop à cœur pour que je te laisse partir sans te marquer ma gratitude ; voici une bague pour ta femme, que j'estime tant. Oui, Djédy, ouvre la porte tout doucement. A bientôt, cher grand maître ».

L'exorciste, étourdi, interloqué, confondu, charmé, s'incline, ouvre la bouche pour répondre. Mais déjà la porte se referme sur ses remerciements.

La princesse se laisse choir sur un fauteuil et s'évente d'une plume d'autruche. Un instant après, elle court vers l'aveugle : « Veux-tu demeurer au palais, bon vieillard, pour continuer tes soins au malade ? »

— Princesse, il n'y aura plus de malade, mais un monstre dévorateur que ton seul soin sera de rassasier. Si je me trompe, tu sais où me faire prendre. Je me suis voué à la Cime d'Occident, ma place est à son ombre, sur l'autre rive. Fille des dieux, il ne faut rien me donner. Les dieux tes pères récompensent par la joie, et non par des présents de cette terre.

— Aussi ne t'ai-je rien destiné, vieillard aimé des dieux, mais tu permettras que, de leur part, j'offre à ta petite-fille une parure et des effets pour le jour de ses noces ?

Je reconduis mes amis jusqu'à la porte de la maison de la reine, où des serviteurs les attendent pour les ramener chez eux.

— La prochaine fois que tu m'appelleras, me dit le vieillard, je suppose que ce sera pour soigner le dieu-soleil ? Je ne sais

trop comment je parviendrai à hausser au rang convenable la dignité de Hésyt, que j'ai déjà divinisée aujourd'hui...

— Je te garantis que tu trouveras, lui dis-je.

En peu de jours, le prince reprend ses forces : trop vite même au gré des princesses, car, un jour qu'il conduit sans faute un char de campagne, le roi, le cœur dilaté de plaisir, engage sa parole : « Je t'emmène ! »

X. — PARTANT POUR LA SYRIE.

Thèbes disparaît dans une vibration de soleil. Nous laissons derrière nous notre enfance, tout ce que nous connaissons, tout ce que nous aimons, mais un si grand désir de l'inconnu nous transporte que, la ville disparue au tournant du Nil, nous ne regardons que vers la proue.

Plus que les autres, j'ai de l'espoir et du regret ; de l'espoir pour mon père ; du regret, parce que j'ai à peine revu ma mère, qu'elle n'assistait pas à mon départ. Mais elle m'a fait une surprise ; elle m'a envoyé Hésyt, qui est devenue pour elle tout une amie, et je pars heureux de les savoir un appui l'une pour l'autre.

Notre bateau a une grande cabine tendue de toiles peintes ; il remorque un petit bateau-cuisine. Nous nous amusons de notre étroit domaine. Ce n'est plus le brave Amenemheb qui nous dirige ; il a demandé à reprendre son poste militaire pour la durée de l'expédition. Il est remplacé auprès de nous par un très noble vétéran, le comte de Thinis, Intef, assesseur du grand vizir Rekhmirâ ; il nous raconte, avec une satisfaction qui ne se lasse et ne nous lasse jamais, les dix premières campagnes du roi, lequel, nous dit-il, avec l'enthousiasme d'un connaisseur, surprend toujours l'ennemi par sa rapidité. Dès la première campagne, il a méprisé avec colère le conseil de ses généraux, qui voulaient choisir pour gagner Megiddo la route la plus longue, parce qu'elle était la plus sûre. « Le plus sûr est de frapper le premier », a-t-il répondu, « si vous préférez le chemin facile, allez par là ; je passe par le défilé du Carmel, et je verrai la bataille avant vous ». Ils le suivirent et, lui-même le premier, éclairant toute l'armée, ils foncèrent au cœur du pays ennemi, où on le croyait encore bien loin. Il est infatigable et irrésistible. Un dieu se tient à côté de lui sur son char et dirige ses traits ».

Notre exaltation nous rapproche tous ; Mahou en oublie beaucoup de sa prétention.

Le soir, nous descendons à terre, au cantonnement ; nous croyons entrer dans la vie militaire ; nous entendons les commandements, le pas des sentinelles, les cris de joie des hommes au moment du repas, leurs jeux dans la soirée.

Mais il y a un moment où même cet entrain cède à un autre enthousiasme : nous approchons de Memphis et, une à une, à notre gauche, au-dessus de la falaise libyque, apparaissent, puissantes et calmes, les pyramides. J'en ai un frisson d'orgueil et d'émotion. Ce sont nos pères qui ont conçu, exécuté, achevé là ces merveilles, comme des témoignages de leur grandeur. Que dire, lorsque, par-dessus l'immense ville elle-même, nous voyons s'épauler, se séparer, s'isoler enfin, chacune dans sa forme parfaite, où s'unit la stabilité à l'essor, les trois pyramides de Mykérinos, de Khéphren et de Khéops ! Nous ne sommes plus, Ouadjmès un prince, Mahou un garçon trop pressé de primer, moi le fils d'un proscrit ; nous sommes des Egyptiens : des larmes dans nos yeux, agrandis par l'admiration, nous nous tenons le bras, nous regardons, nous nous taisons.

Une autre émotion devait égaler celle-ci, lorsque, après avoir traversé la monotone plaine du Delta, foisonnante de cultures, nous débouchons sur la mer. Tant d'espace, de libre espace, et ce vent du large ! et sous ce ciel à peine bleu, bordé d'une vapeur cendrée, cette étendue lumineuse, ces feux limpides se jouant sur les flots en mouvements infinis ! Toute la population peut bien, debout sur la côte, acclamer le départ de son roi, je n'ai d'attention que pour ce vide, qui contient plus que n'importe quoi.

Mais la mer sans bornes, sans point de repères, finit par attrister.

Heureusement qu'elle change ; le lendemain elle est agitée. Malgré les recommandations d'Intef, nous nous levons avant de déjeuner pour la revoir. Nous pâlissons ; chacun, se croyant ignoré des autres, se faufile dans sa couchette, sous l'œil paternel et goguenard du matelot qui nous sert. Et alors quelle épreuve !

Le jour suivant, la mer est calmée, nous revivons, un peu penauds. Pour nous distraire, nous nous racontons des histoires. Mahou serait tout prêt à nous redire une fois de plus comment son père prit la ville de Joppé. Mais nous poussons les hauts cris. Le bon matelot vient à notre secours : « C'est l'occasion ou jamais, dit-il, puisque nous allons traverser la Syrie et



Elle est aux genoux de la royale visiteuse... p. 43.

le Naharina, de raconter l'histoire du prince prédestiné et de la princesse de Naharina » (1).

— Quelle histoire ?

— De quel prince ?

— Raconte, raconte !

— Il était une fois un roi qui n'avait pas de fils. Désolé, il pria tellement les dieux qu'ils finirent par lui en accorder un, mais à une condition, que révélèrent les sept déesses du ciel qui présidèrent à sa naissance : l'enfant périrait un jour par le crocodile, par le serpent ou par le chien.

Les gens qui entendirent cela le répétèrent à sa Majesté. Et sa Majesté devint très, très triste de cœur ; et sa Majesté fit bâtir une maison de pierre où l'enfant eut des serviteurs et toutes les bonnes choses du palais, et dont il ne sortit pas.

Or lorsqu'il devint grand, il aperçut un chien qui suivait un passant sur la route. Et il dit au serviteur qui se trouvait près de lui : « qu'est-ce que cela qui va derrière le passant sur la route ? » et il lui répondit : « c'est un chien ». Le jeune garçon lui dit : « fais m'en apporter un aussi ». Alors le serviteur s'en alla le répéter à sa Majesté, qui commença par refuser ; mais à la longue, devant la tristesse de son fils, il céda, et dit : « qu'on lui donne un tout petit chien pour que son cœur ne soit pas affligé ».

Baucoup de jours après cela, quand le jeune homme eut atteint toute sa taille, il envoya un message à son père : « à quoi bon me tenir enfermé ici ? Je sais que je suis sous le coup de trois destinées. Ce serait une raison de plus pour me laisser faire ce que je désire. Dieu accomplira ce qui est dans son cœur ».

Le roi, qui, entre temps, avait eu d'autres enfants, finit, après beaucoup d'insistances, par se laisser persuader. Alors on donna au prince un char muni de toute arme de guerre et, sur sa demande, le conducteur le mena vers l'Orient. « Va où il te plaît », lui avait-on dit ; et son chien était avec lui.

Une fois hors d'Égypte, il fit route vers le Nord, au gré de son désir, à travers les solitudes ; et il tua pour se nourrir les meilleures bêtes du désert. Ainsi arriva-t-il chez le chef du Naharina.

Or celui-ci n'avait pas d'autre enfant qu'une fille ; et il avait bâti pour elle une maison dont la fenêtre était à soixante-dix coudées du sol. Il fit venir tous les fils des princes de Syrie et il leur dit : « celui de vous qui atteindra la fenêtre de ma fille l'obtiendra pour femme ».

Baucoup de jours après cela, comme ils étaient à leur occu-

(1) Le Naharina est le pays entre l'Oronte et l'Euphrate.

pation quotidienne, le jeune homme vint à passer. Ils le reçurent dans leur maison, lui donnèrent à laver et lui fournirent du foin pour ses chevaux. Ils lui rendirent toutes sortes de services, le parfumèrent et le chaussèrent, et donnèrent à manger à son écuyer. Et ils lui dirent au cours de la conversation : « d'où viens-tu, excellent jeune homme ? » Il leur répondit : « je suis le fils d'un officier du pays d'Égypte. Ma mère mourut ; mon père prit une autre femme. Ma belle-mère se mit à me haïr et je m'enfuis de chez elle ». Il parlait ainsi pour se ménager toute liberté. Alors ils lui firent grand accueil. Beaucoup de jours après cela, il dit aux jeunes princes : « que faites-vous là ? » Ils répondirent : « nous sommes ici depuis des mois, nous passons notre temps à essayer d'atteindre la fenêtre de la fille du chef de Naharina ; il la donnera pour femme à celui qui réussira ». Et il leur dit : « je voudrais y aller avec vous ! si seulement je savais comment m'y prendre, j'irais grimper aussi ». Alors ils tentèrent l'escalade selon leur coutume, et le jeune homme les observait de loin, et le regard de la fille du chef de Naharina était sur lui.

Beaucoup de jours après cela, le jeune homme vint pour grimper avec les fils des princes. Et il grimpa, il atteignit la fenêtre de la fille du chef ; et elle lui fit grand accueil.

Alors on alla informer le père : « un homme a atteint la fenêtre de ta fille ».

— Le fils de quel prince ? demanda-t-il.

— Le fils d'un officier, un transfuge du pays d'Égypte. Là-dessus le chef de Naharina se fâcha extrêmement : « donnerai-je ma fille à un Égyptien fugitif ? qu'il s'en aille ! » On vint dire au jeune homme : « retourne d'où tu es venu ». Mais la jeune fille s'écria : « si vous le renvoyez, je ne mangerai ni ne boirai jusqu'à en mourir ». Alors le messenger alla le dire à son père. Et celui-ci envoya des hommes pour tuer aussitôt le jeune homme. Mais la jeune fille dit : « si vous le tuez, quand le soleil se couchera, je serai morte. Je ne lui survivrai pas d'une heure ». On alla le dire au père, qui finit par donner l'ordre de les lui amener tous les deux. Il jugea favorablement le jeune homme et lui fit grand accueil : « vois, tu seras pour moi comme un fils ». Il lui donna sa fille pour femme, et lui fit présent d'un domaine, de toutes sortes de bétail et de toutes bonnes choses.

Beaucoup de jours après cela, le jeune homme dit à sa femme : « Je suis prédestiné à trois sorts : le crocodile, le serpent ou le chien ». Elle lui dit : « Fais tuer le chien qui te suit ! » Mais il répondit : « Je ne tuerai pas le chien que j'ai élevé quand il était tout petit ». Aussi se mit-elle à veiller très attentivement sur son mari ; elle ne le laissa plus sortir seul.

Beaucoup de jours après cela, le jeune homme s'assit à un

joyeux festin dans sa maison. Quand vint la nuit, il s'étendit sur son lit et s'endormit profondément. Mais sa femme ne dormait pas ; elle remplit un bol de lait et un bol de bière. Un serpent sortit de son trou pour mordre le jeune homme ; il alla au lait, puis à la bière, s'enivra et s'endormit sur le dos. Alors la jeune femme prit une hache et le mit en pièces. Elle éveilla son mari et lui dit : « Vois, Dieu t'a donné une de tes destinées dans ta main. Il te donnera aussi les autres ». Alors elle fit une offrande au dieu Râ, l'adora et lui rendit grâce tous les jours.

Or il y avait près de leur domaine un lac où vivait le crocodile dont le sort était de tuer le jeune homme. Mais il y avait aussi dans ce lac un génie des eaux qui empêchait le crocodile de sortir. Pendant deux mois, ils passèrent des journées à lutter. Le soir, le crocodile s'endormait et le génie allait se promener pour se distraire. Le malheur voulut qu'au bout de deux mois le génie du lac fût mis en retard. Le jour se leva qu'il n'était pas encore revenu. Or le jeune homme se promenait dans son domaine avec son chien. Tout à coup celui-ci fut saisi de la rage. Son maître dut fuir devant lui. Il atteignit le lac et y plongea, pour échapper à la bête folle. Alors le crocodile le saisit et l'entraîna jusqu'à la demeure du génie des eaux ; le crocodile dit au jeune homme : « Je suis ton sort qui te poursuis depuis longtemps. Cependant je t'épargnerai si tu m'aides à tuer le génie qui va revenir ici ».

— Je ne ferai rien contre le génie qui m'a défendu, dit le jeune homme.

« Terre ! » clame la vigie.

Avec des cris, oubliant l'angoissante situation du prince prédestiné, nous nous précipitons pour mieux voir ; devant nous monte la barrière blanche, tachetée du vert profond des forêts, zébrée de torrents aux marnes rouges, de l'inoubliable Liban.

XI. — A TRAVERS LE LIBAN.

Voir chez eux ces Syriens chamarrés, mais qui ne savent pas ce que c'est que se raser, entendre leur langue au milieu de leurs maisons et de leurs temples, même dans ce petit port de Simyra, suffit à divertir mes compagnons ; ils ne se lassent pas de compter les barbes.

Moi, tout de suite, je pense : « Trouverai-je ici des nouvelles

de mon père ? » Je cours la ville avec un de nos soldats, comme si j'étais curieux de tout voir. Je ne suis pas indifférent, loin de là, aux indiscretes manifestations d'intérêt des passants pour des Egyptiens ; mais je cherche à les exploiter pour mon enquête. Sur le port, où l'odeur des coquillages broyés pour l'industrie de la pourpre gêne assez le voisinage de la mer, je lie conversation avec de gros marchands qui surveillent le chargement de leurs bateaux. Ils baragouinent l'égyptien, moi, leur langue. Ils me flattent, espérant peut-être obtenir par moi, que l'on a vu auprès du prince, quelque commande pour l'armée. Je laisse croire que j'ai de l'influence et les amène à parler des Egyptiens qui fréquentent ces parages. Ce sont souvent des transfuges ; ils en ont rencontré plusieurs. Je palpite. Un important marchand de Byblos, enfin, me dit qu'il a fait la connaissance, il y a trois ans, chez le prince de cette ville, sainte pour nous comme pour eux, d'un Egyptien de grande race qui, tout ennemi du pharaon qu'il fût pour sa part, lui avait conseillé de s'allier à lui, ce qu'il avait trouvé fort singulier.

Je n'ai pu en apprendre davantage ; mais je crois reconnaître mon père à ce trait. Il y a trois ans de cela. Comptait-il rester à Byblos ? Non, il allait vers le Nord, vers Alep, où le prince de l'endroit l'employait à diriger ses troupes contre les incursions des Hittites d'Asie Mineure.

Or, nous devons passer par Alep, je l'ai entendu dire. Depuis trois ans mon père, si c'est bien de lui qu'il s'agit, s'y trouve-t-il encore ? Comment le retrouver jamais s'il est obligé de fuir toujours la présence du roi auquel je suis attaché ?

Bah ! Il ne faut pas prévoir les difficultés de si loin ! Il y a aussi des hasards favorables.

D'ailleurs le roi ne laisse pas à sa suite le temps de rêver beaucoup. L'armée, grossie de contingents levés dans les pays soumis et alliés, s'engage à travers les montagnes. Nous suivons de dangereuses routes en corniche où les chars ne peuvent avancer qu'un à un. Ouadjmès monte dans le char d'Intef ; Mahou et moi, chacun dans le char d'un de ses subordonnés. Des chariots nous suivent, où l'on a placé des barques. « C'est pour traverser l'Euphrate... », chuchote-t-on, avec orgueil, effroi ou incrédulité.

Les vallées des torrents sont rouges, et semées d'anémones d'un rouge intense. C'est le sang d'Adonis, un dieu du pays, nous dit-on, qui rougit les fleurs au printemps. Les gens d'ici célèbrent sa mort comme nous célébrons celle d'Osiris. Et qui ne se souvient que le corps d'Osiris assassiné fut porté par le courant sur cette côte, et qu'un arbre, au contact de ces reliques, s'accrut d'un tel essor, qu'il enveloppa de son tronc énorme

son précieux dépôt et le garda jusqu'au jour où Isis, toujours à la recherche de son époux, sut le retrouver en lui ? Depuis, les arbres du pays, par un privilège divin, atteignent à une taille unique. C'est vrai, les pins s'élèvent droits jusqu'aux nues sur ces côtes immenses. C'est d'ici que proviennent les mâts de nos bateaux, et les prodigieuses hampes des étendards qui décorent les pylônes de nos temples. Nous traversons des forêts serrées, où l'ombre est chaude et embaumée, où le vent de la mer se balance avec un bruit profond qui, certains jours, devient un grondement comme celui du tonnerre. Un effroi religieux nous saisit. Nous faisons des offrandes sur les hauts lieux aux dieux de la région. Les merveilles de l'Égypte, que le roi leur présente, les décideront, je pense, à prendre notre parti.

Arrivés au sommet, nous nous retournons un instant pour voir la mer bleue, qui, d'ici, nous semble immobile et dure comme une pierre sans défaut; puis nous repartons vers le pays à conquérir; nous suivons des vallées qui descendent vers l'Oronte entre des forêts de cèdres, mers plus houleuses que l'autre, et dont les étendues vertes s'abaissent jusqu'à l'horizon en puissantes cascades.

Il y a beaucoup d'arbres que je ne connais pas. On nous montre celui dont le fruit est un cœur rouge, qu'un jeune homme, accusé à tort, et poursuivi comme Osiris par la haine de son frère, enleva magiquement de sa poitrine pour le confier au profond feuillage.

Je ne voudrais pas vivre dans ces belles forêts. Il y règne une fraîcheur inconnue en Égypte; nous n'avons pas cette voix des ruisseaux, ni la surprise, à chaque pas, d'une source perlant entre des capillaires; mais on ne voit pas devant soi ici, on ne sait pas où on est, le ciel est trop souvent découpé ou absent. Chez nous, on saisit toujours, du premier coup d'œil, le dessin de tout le pays, puisqu'il n'y a que le Nil, ses rives heureuses, et, de chaque côté, le versant du désert nu, où repose le ciel.

Nous allons vers le pays ennemi, le pays qu'il faut conquérir pour empêcher le retour des envahisseurs que nos grand-pères ont chassé d'Égypte. L'avant-garde fait savoir que quelques groupes suspects rôdent dans les parages. Notre avance se fait plus prudente, mieux éclairée, et heureusement ! car, au détour de la vallée que nous suivons, nous entendons pour la première fois les cris d'un combat, injures d'assaillants, ripostes des nôtres, gémissements, mêlés en un seul tumulte avec le choc des armes, le bruit des arbres et des eaux. Le roi est allé vers l'avant-garde, nous interdisant de le suivre. Autour de nous des troupes font cercle. Nous scrutons l'épaisseur verte des bois, l'oreille tendue.

Quelques soldats blessés viennent se faire soigner. Pour la première fois, nous voyons, de loin d'abord, parce qu'on ne nous laisse pas approcher comme nous le voudrions, des hommes crispés, courbés sous la souffrance pendant qu'à grand peine on arrache les flèches de leur chair vivante. Ouadjmès, repoussant d'un geste impérieux, ceux qui veulent nous éloigner, va près des blessés. Très pâle, serrant les dents presque autant qu'eux, il leur témoigne son intérêt, passe de l'un à l'autre, sans permettre aux médecins de s'interrompre de leurs soins pour lui parler. Il ne s'attarde pas, mais n'oublie personne ; puis il entre avec nous sous la petite tente qu'on lui a dressée à la hâte ; il se laisse tomber sur le lit de camp. Mais des appels joyeux le redressent. Amenemheb entre, suivi de trois Syriens hagards, aux mains liées, que ses valets poussent jusqu'à nous : « Prince, voilà ma prise. Sa Majesté m'envoie te les montrer, et te dire que la route de l'Oronte est ouverte ».

L'un des captifs a dû comprendre le mot égyptien de « prince » ou deviner au luxe de la tente la qualité de celui qui l'occupe ; imité par les deux autres, il se prosterne, mais trompé par la grande taille et l'air arrogant de Mahou, c'est devant lui qu'il s'agenouille ; déguisant son plaisir sous une colère affectée, le fils de Thoutiy lui donne un coup de pied qui le dirige vers Ouadjmès. Celui-ci, se tournant vers Amenemheb : « Je te félicite, et merci de la bonne nouvelle ; pouvons-nous repartir ? »

Nous repartons. Le soir, nous campons sur un plateau découvert, d'où l'on commande un horizon étendu, et, le lendemain, nous sommes en vue de la vallée de l'Oronte. Les bois, de moins en moins touffus, ont cédé la place aux vergers.

Derrière les derniers épaulements, les éclaireurs signalent une armée qui nous guette. Ce n'est plus une escarmouche, c'est une bataille qui s'annonce. On ne s'occupe plus de nous que pour nous tenir à l'écart. Nous voyons de loin le roi et Thoutiy surveiller les préparatifs du combat. Des messagers vont et viennent, porteurs d'ordres et de renseignements. Il est extraordinaire que cette foule, presque désordonnée, se sépare si vite en groupes maniables, se déploie, s'articule à l'intelligence des chefs. Alors, nous saisissant, éclate le son des trompettes d'argent. Des bataillons s'ébranlent à grands cris ; un nuage de flèches s'élève de part et d'autre, l'ennemi débusqué attaque violemment, le choc se prolonge en martèlements sourds. De l'endroit où nous sommes, nous comprenons, mieux encore peut-être que les combattants, que l'adversaire fait porter son principal effort sur le centre, pour nous couper en deux et atteindre les chefs. Se pourrait-il qu'ils réussissent ? notre ligne plie. Le roi

juge qu'il est le moment d'agir. Nous l'apercevons qui monte en char, Thoutiy aussi, et, à notre vif émoi, ils se lancent dans la mêlée. Heureusement il n'y a plus guère de flèches ; partout on en est venu aux mains. Il y a redressement au centre, que maintient le roi. Nous prions nos dieux ; la bataille est rudement disputée. Une aile semble céder, que va retenir et reformer Thoutiy.

Nous devinons le terrible corps à corps dans cet emmêlement obscur, qui étreint le cœur. On n'entend presque plus de cris ; chacun a besoin de son haleine, là-bas. Ouadjmès n'y tient plus. Il veut monter en char, aller voir. Intef sourit, l'arrête avec une respectueuse autorité : « dans peu d'années, prince ».

Nous haletons, nous aussi, tant nous palpitons. Mais l'œil amusé de nos gardes nous calme un peu. Cependant, Intef est préoccupé, l'engagement est sérieux. Cela se voit.

Tout à coup, après un moment d'inattention, quand je regarde de nouveau le combat, je ne distingue plus que quelques groupes d'hommes. Se pourrait-il que le carnage eût été tel... ? Non ! Les nôtres l'ont emporté ; ils dévalent la pente à la poursuite de l'ennemi. On nous laisse approcher, nous gagnons le poste de commandement où revient le roi, dont les chevaux secouent leurs panaches brisés. Il descend de char, s'assied sur le trône, qu'on vient de lui préparer. Sans écouter les questions d'Ouadjmès sur une légère blessure à l'épaule, qui rougit ses bracelets, il nous fait signe de nous tenir à ses côtés. Quelle joie !

Revenus de poursuivre les derniers fugitifs, qui se sont enfermés dans une bourgade en contrebas, les nôtres, Thoutiy en tête, défilent devant le roi, traînant des captifs, jetant à ses pieds la main droite coupée des ennemis tués, que des scribes inscrivent rapidement à leur nom, crié en passant. Le riche butin de cuirasses, de parures, de chars ornés, s'entasse un peu plus loin. Mahou est tout à l'enivrement d'avoir vu son père recevoir l'or de l'honneur, de magnifiques colliers à plusieurs rangs ; mon cher Amenemheb reçoit aussi un collier d'or, et deux bracelets d'argent. Nous échangeons un coup d'œil d'amitié. Mais ce sol gluant de sang, les plaintes des blessés, cet amas de mains recroquevillées, au poignet déchiqueté, les morts mutilés, salis et livides, nous écœurent. Seulement le laisser voir serait marquer une faiblesse indigne. Nous nous raidissons, tâchant d'imiter le roi impassible, dont les yeux jouissent de la victoire et voient déjà plus loin.

XII. — SUR LES TRACES DE MON PERE.

Les villes de l'Oronte tombent rapidement. La plupart font mine de résister, mais cèdent lorsque le pharaon commence à faire couper les arbres fruitiers de leurs précieux vergers. On nous empêche d'entrer tout de suite dans les villes prises. Nous nous y installons, quand tout est rentré dans l'ordre, sous la direction d'Intef ; celui-ci est chargé d'aménager pour le séjour, d'ailleurs chaque fois très bref, du roi et des siens, les palais des princes vaincus. Il s'y trouve beaucoup plus de salles voûtées que chez nous, et décorées de façon plus riche et plus amusante, mais dont nous nous lasserions. Alors qu'en Egypte les murs et les plafonds blancs ne sont ornés que de frises de fleurs ou de fruits, de vols d'oiseaux et, plus souvent encore, d'entrelacs de fantaisie, ici ce sont de véritables tableaux. Ces gens trouvent bon de se faire représenter sur leurs murs avec leurs soldats et leurs serviteurs. Parfois il y a des scènes de la campagne, des singes folâtrant dans les palmiers, qui étalent sous la voûte l'éventail de leurs feuilles.

Dans la ville de Qatna, nous avons la surprise de trouver de nombreux monuments égyptiens ; des sphinx, des statues de chez nous font le plus bel ornement du temple. Ils ont été envoyés ici il y a bien longtemps, à l'époque du grand Sésostris (1) ; alors déjà ce pays était vassal de l'Egypte, et les habitants ont respecté ces souvenirs d'une civilisation qui les avait éblouis. Un vieux prêtre de la déesse Ninégal nous les montre avec un grave orgueil. C'est dans ce temple aussi que nous voyons sept objets, sertis d'or, de ce métal d'une dureté prodigieuse et dont on commence à beaucoup parler, le fer. Certaines gens s'exaltent à l'idée de tous les perfectionnements qu'apporterait son emploi plus généralisé ; d'autres soupirent : « C'est à l'art militaire que ce progrès profiterait le plus ; la guerre serait encore plus terrible ! » Il paraît que le roi des Hittites d'Asie Mineure commence à fabriquer des armes de fer. Mais elles sont encore très rares, et je sais bien que, malgré ces armes-là, il ne pourra rien contre notre roi Thoutmès.

Au moment où le prince et Mahou s'absorbent en contemplations et réflexions devant le trésor, je prends à part le vieux prêtre, dont l'air triste et digne m'attire, et je lui demande si des Egyptiens fixés dans le pays ne viennent pas en pèlerinage vénérer les monuments de Sésostris dont il est lui-même si fier : « Si, répond-il, l'an passé, des Egyptiens au service du prince

(1) Le roi Sésostris III, de la XII^me dynastie.

de Tyr sont venus déposer des offrandes devant les sphinx ; ils étaient très émus ; mais ce n'était rien en comparaison de l'émotion que laissait moins transparente, quelques mois auparavant, un proscrit de ton pays, un homme de grande mine, habitué cependant à la vie dure, car, du temps même de sa prospérité, m'a-t-il dit, il avait déjà passé une bonne partie de sa vie en explorations dans le Haut Nil. Il était même allé à Pount ».

— C'est mon père, ai-je failli crier. Je m'en retiens à temps. Je n'ai même pas à interroger le prêtre ; il me raconte que l'Égyptien a logé chez lui, et, en quelques mots, lui a laissé entendre la tristesse de son exil errant. Depuis lors, il a eu de ses nouvelles ; des princes du Naharina, entre l'Oronte et l'Euphrate, l'ont employé à diriger leurs troupes. Cette conversation où, dans mon agitation profonde, je n'ai guère tenu que le rôle d'auditeur, me vaut la confiance du vieux prêtre qui, tout à coup, les larmes aux yeux, me prend les mains : « Mon enfant, je vois que tu compâtes au malheur ; puisses-tu ne jamais l'éprouver ! Tâche de nous venir en aide. Le pharaon est magnanime : ses alliés syriens, bien qu'il m'en coûte de le dire, sont plus durs. Ils nous ont plongés dans le désespoir. Ils ont pris des enfants dans nos familles pour les sacrifier, les brûler devant leur Baal. Ne peux-tu pas intercéder auprès du prince, auprès du roi ? Il pourrait... pense à ce que c'est. Songe à tes parents, si tu leur étais arraché pour subir un sort pareil ».

Le vieillard s'agenouille ; éperdu, je le relève, je présente sa requête au prince, qui, dès notre retour au palais, demande à voir son père, alors en conférence avec ses alliés. Le roi refuse ; Ouadjmès insiste ; admis enfin, il expose la cause des malheureux enfants ; Thoutmès l'a écouté, penché vers nous. Il relève la tête et, de son regard insoutenable, fait tressaillir les princes de Syrie.

— Je vous avais dit, prononce-t-il sans élever la voix, mais avec une netteté tranchante, que ces coutumes sont en horreur à mes dieux. Croyez-en vos supérieurs. Vos divinités, qui vous ont soumis à nous, vous en écouteront mieux. Si vous ne voulez pas être réprouvés par vos fils, que j'élève dans mon palais, abandonnez ces pratiques inhumaines. Ce qui est inhumain n'est pas égyptien. Rendez ces enfants à leurs familles. Si vous avez à punir, punissez des hommes. Sinon vous déplaitez à mon dieu Amon, et vous me déplaitez.

D'ailleurs, reprend le roi, j'ai apporté d'Égypte des offrandes que je comptais présenter aux divinités dont les fidèles me satisferont ».

Les princes se prosternent, supplient qu'on leur pardonne. —

« Quand vous aurez obéi », ajoute froidement Thoutmès. Seul avec nous, il entoure un instant son fils de son bras et, me regardant avec intérêt, dit : « Tu es un bon compagnon pour Ouadimès ».

Parlerai-je ? Dirai-je qui je suis ? Demanderai-je le rappel de mon père ? — Non, il est trop tôt. Je n'ai encore rien fait qui mérite une faveur assez forte pour l'emporter sur une rancune terrible. Il me tarde d'autant plus d'y arriver que je ne peux m'empêcher d'admirer Thoutmès avec une ferveur traversée de révolte. Ce n'est plus seulement pour mon père que je souhaite réussir, mais aussi pour pouvoir aimer le roi sans réserve et sans remords.

En attendant, nous nous plaignons de lui, qui ne nous laisse le suivre que de loin. Nous commençons à ressentir vivement la déception d'être partis pour voir la guerre et de n'y assister jamais. Depuis notre descente dans la vallée de l'Oronte, la campagne a consisté, pour nous, à changer de cantonnement. Nous en avons assez de ces marches en queue, avec les bagages, au bruit grinçant des roues à eau. Le pays est mesquin pour des fils du Nil.

Nous nous entretenons souvent de l'histoire du « prince prédestiné », dont nous n'avons pas entendu la fin. Echappa-t-il au crocodile ? Le sort était-il conjuré, ou s'accomplissait-il inexorablement ? Mahou penche vers l'accomplissement rigoureux de la destinée ; moi j'espère que le crocodile aura mangé le chien enragé à la place de son maître et que le génie des eaux aura eu raison du crocodile. « En tout cas », dit Ouadjmès, oublieux du serpent, du chien et du crocodile, « il avait de la chance, ce prince-là, de pouvoir aller où il voulait ».

Après une triomphale progression vers le Nord, l'armée quitte l'Oronte moins encaissé, pour s'engager vers l'Est, et marcher sur Alep. Cette puissante cité se défendra. Nous risquons de voir là quelque chose d'intéressant.

En effet, nous coupant la route au mont de Wan, à l'ouest de la ville, l'armée considérable de son prince nous offre la bataille. Thoutmès, modérant son monde, reste d'abord sourd aux provocations. Il cherche une meilleure position vis-à-vis d'un adversaire qui s'est assuré les hauteurs. Il dispose ses troupes assez en avant de la montagne pour que les ennemis perdent le bénéfice de leur élan, et, se souvenant, comme il nous le dit plus tard, de la bataille pour l'Oronte, il attire ostensiblement leur effort sur le centre, où il parade avec une imprudence calculée. Il cède du terrain, reporte en arrière son poste de commandement. Naïvement, nous enrageons. Mais Thoutmès ne recule que pour gagner. A plusieurs reprises, il recommence

le jeu, entouré de ses gardes, qui maintiennent sans en avoir l'air une certaine distance entre eux et les assaillants. Ceux-ci se sont répandus comme un torrent dans la plaine ; ils se croient vainqueurs. Ils vont faire irruption dans notre camp, que le roi semble prêt à leur abandonner, à notre grande indignation de stratèges de onze et douze ans. Les Syriens flairent le pillage. Ceux des leurs qui combattaient aux flancs affluent eux aussi pour prendre leur part du butin, sans se rendre compte que Thoutiy et Amenemheb, qui commandent nos ailes, s'élèvent derrière eux sur la montagne et y opèrent leur jonction. Ils l'annoncent par une fanfare, et brusquement les Syriens se voient coincés entre notre centre qui reprend l'offensive, et nos ailes repliées qui, à leur tour, dévalent la pente comme l'ouragan. C'est le désordre chez l'adversaire, les remous dans toutes les directions, le corps à corps sans espoir, la panique. Aux nôtres alors le butin du camp ennemi, les dépouilles, les armes, les captifs ! Amenemheb présente au pharaon, rien que pour sa part, treize captifs, soixante-dix ânes, et treize piques de bronze ornées d'or.

Par flatterie pour le roi, les alliés veulent offrir à Ouadjmès une part du butin, mais celui-ci refuse : « Quand je l'aurai gagnée », dit-il.

Le fier prince d'Alep, trop démuni pour soutenir un siège avec chance de succès, offre sa soumission et son alliance. Nous entrons dans Alep en grand arroi ; le pharaon, sur le même char que le prince de la ville, monte, en tête du cortège, à la hautaine citadelle qui domine tout le pays de ses glacis et de ses tours. Là, tout en haut, sur ces terrasses battues des vents, sous un ciel d'un bleu pur, le pharaon laisse errer un instant sa vue vers l'Ouest, sur les pays qu'il a conquis. Le cœur se serre au spectacle des grands vallonnements, noyés de la brume légère des beaux jours, qui nous séparent de la mer et de notre Egypte. Mais Thoutmès n'est pas homme à s'attarder au passé. Il se tourne vers l'avenir, vers l'avant, vers l'Euphrate.

Je me trouve mêlé dans la foule à quelques grands personnages du pays. Je leur demande s'ils ont déjà vu des Egyptiens. Non sans amertume, l'un d'eux s'écrie : « Si l'Egyptien qui nous a obtenu la victoire sur les Hittites avait consenti à nous aider contre le pharaon, vous ne seriez pas ici. Mais plutôt que de servir contre lui, il s'est échappé ; si je le revoie, je le tue ! »

— Oh ! non !

Cela m'a échappé...

L'Asiatique me lance un regard scrutateur et s'éloigne.

Où donc, où se réfugiera mon père, où le trouverai-je, s'il est toujours obligé de fuir, en butte à des rancunes meurtrières ?

XIII. — NOTRE BATAILLE.

Le roi du Mitanni, royaume puissant au-delà de l'Euphrate, a franchi le fleuve avec ses vassaux pour couvrir la grande ville de Karkémish où, de temps immémoriaux, les caravanes et les armées passent d'une rive à l'autre. Il est l'âme de toutes les coalitions qui se forment contre nous dans le pays, et pourtant ses ancêtres y étaient étrangers ; il règne avec l'élite de sa race, des guerriers grands et fins, les Marianou, sur des peuples rudes et trapus qui ne leur ressemblent pas. Nous abordons un monde lointain.

La bataille pour Karkémish sera la grande bataille de la campagne. Plus que jamais naturellement, nous les jeunes, on nous laisse en arrière. Un jour, de cette arrière-garde où l'on nous relègue, nous nous amusons à regarder l'armée, hérissée de brillantes enseignes, s'étirer devant nous entre de longs coteaux lorsque une clameur s'élève, éclatant soudainement comme une sonnerie de trompette ; un mot vole d'un rang à l'autre, se répète partout à la fois, remplit l'air d'une haute rumeur : je ne le comprends pas tout d'abord ; mais ma vue se porte au loin sur une solennelle traînée de lumière entre de grands versants, et je saisis le mot, le nom prodigieux : « l'Euphrate ».

L'Euphrate est là, et l'ennemi. Devant la colline qui porte la citadelle et la ville de Karkémish, se tient une armée innombrable, où notre avance nous permet de distinguer par instant une couleur plus vive, et l'éclair des armes. Cela vaut la peine de vivre, même malheureux, pour voir un tel spectacle. Et pourtant le cœur se serre. Le travail de Monthou (1) sera dur ; beaucoup de braves mordront le sol.

Comme d'habitude, on nous assigne une place sur une éminence d'où nous pourrions faire notre profit des opérations. Un vallon, ramifié vers notre gauche en plusieurs autres, nous sépare du plateau, en pente vers le fleuve, où évolue notre armée. Bien que nous le dominions quelque peu, nous ne voyons pas grand'chose ; depuis les autres batailles, la saison s'est avancée, la terre a séché ; la poussière s'élève, tout de suite épaisse. Ah ! les pauvres guerriers ! ils ont bien soif dans l'action !

Quel ennui ! assister au plus grand combat de l'expédition et n'en voir qu'un nuage ! Nous bouillons. Ouadjmès, Mahou et moi, nous sommes montés sur une butte, au bord du vallon ; mes deux compagnons s'obstinent à vouloir percer la nuée du combat ; en désespoir de cause, je regarde autour de moi ;

(1) Le dieu de la guerre pour les Egyptiens.

tout à coup, j'aperçois, cheminant entre les collines, à notre gauche, une troupe importante, qui progresse en silence. Qui est-ce ? Un allié que nous rejoins ? Il s'annoncerait par des fanfares. Je regarde encore, je distingue mieux, c'est l'ennemi ! Je sursaute, je devine ; des Mitanniens essaient un long mouvement tournant qui, les menant par le vallon à l'arrière de nos troupes, leur permettra de les assaillir à l'improviste. Dans peu de temps, ces nouveaux venus seront entre nous et notre armée, engagée de l'autre côté et aveuglée par la poussière ; ils vont la surprendre, causer pour le moins un désordre terrible et peut-être... J'ai saisi le bras d'Ouadjmès ; il suit mon regard. Il comprend. D'un geste, il montre la situation à Mahou : « Va prévenir Intef, qu'il charge d'ici avec nos gardes ! » ; puis à moi : « En char ! » Il bondit sur celui d'Intef, je saute à côté de lui, je prends les rênes, et en avant ! Derrière nous des cris cherchent à nous retenir ; nous sommes déjà loin sur la pente du vallon, où il s'agit de gagner de vitesse les Mitanniens qui ne nous voient pas encore. Nous suivons en ligne courbe la déclivité la plus aisée, parmi des buissons qui secouent durement notre léger véhicule. Nous arrivons au bas ; nous coupons l'axe du vallon. L'ennemi va nous voir ; il nous voit ; des flèches sifflent. On tire sur nous ! Nous pourrions raconter qu'on a tiré sur nous ! Nos chevaux bondissent. Maintenant, c'est le plus dur, parce qu'il faut remonter le versant opposé, où les Mitanniens vont nous poursuivre ; mais ils ont plus de poids et moins d'élan que nous ; nous passons. Nous aussi, nous respirons la poussière du combat ! Le carquois claque contre la légère paroi de notre char, où se sont fichées deux flèches de nos ennemis. La côte devient raide ; il vaut mieux la prendre de biais. Cela permet à l'ennemi de se rapprocher, qui essaie de monter droit sur la pente. Avons-nous fait une fausse manœuvre ? Non, leur attelage lancé de front se fatigue plus que le nôtre ; nous regagnons ; nous les semons. Nous avons dépassé le bombement du coteau qui nous cachait les arrières de notre armée. Nous crions. Les sentinelles nous regardent. Nous hurlons : « Alerte ! l'ennemi à nos trousses ! » La nouvelle vole comme le feu dans un champ de foin. Heureusement que nous tombons sur des Egyptiens et non sur des alliés syriens, moins stylés ! En un moment, tandis que des messagers courent avertir le commandement, un front arrière se constitue. Ouadjmès exultant, d'un violent signe de tête du côté de l'ennemi qui nous poursuit, me fait virer avant que nous ne soyons au milieu des nôtres. Ah ! le vrai prince ! nous aussi nous ferons face. Nos Egyptiens, venant de plus haut, nous rejoignent rapidement, nous encadrent, ébahis de voir qui nous sommes, et, d'un seul

bloc tonnant, lancé au galop, nous fonçons sur l'ennemi qui monte. Il a perdu le bénéfice de la surprise. Il est à contre-pente. Nos flèches, en plusieurs décharges, de plus en plus efficaces, ravagent les rangs de l'assaillant. Nous approchons. Les charriers qui nous entourent brandissent leurs piques. Ouadjmès, oui, le mince Ouadjmès, a saisi celle d'Intef. Avec une vibration puissante, elles volent toutes, brisant la ligne de l'agresseur, que nous recouvrons comme une vague. Oh ! quelle secousse, quel fracas, quel rappel à la réalité de ce qui résiste, de ce qui se rompt, de ce qui crie, de ce qui souffre. Nous volions comme des dieux, et maintenant, nous nous débattons assourdis dans l'entremêlement des chevaux cabrés. Nous nous retrouvons intacts dans notre char prêt à verser, empêtré dans les débris du char adverse, qui s'est couché dans l'horrible poussière, jetant à bas ses deux occupants étourdis. Au moyen des courroies de leurs chevaux abattus, je leur lie les mains. Ce sont deux jeunes gens, deux frères, deux jumeaux même, car ils se ressemblent beaucoup ; orgueilleusement je reconnais à leur type, à leurs riches vêtements, que ce sont de Marianou.

La bataille nous a dépassés ; Ouadjmès et moi, nous nous consultons du regard ; non, ce serait fou de poursuivre. Aux grands de continuer l'affaire. Plaqués de poussière, notre char tout de travers, nous n'avons plus l'illusion de planer comme des éperviers sur l'ennemi. Nous sommes tout moulus ; mais pas peu fiers. Nos captifs se réveillent, cherchent à se redresser, se révoltent ; ils se voient capturés, eux, grands jeunes gens aux larges épaules, par deux gamins. Mais ils se débattent en vain. Je les ai attachés court aux deux côtés du char ; nous leur laissons user leur rage inefficace ; enfin ils s'enferment dans un mutisme accablé.

Pendant ce temps, le reste des assaillants, pris entre les troupes que nous avons alertées et celles d'Intef, ont été-tous capturés ou tués. Intef lui-même, félicitant et grondant à la fois Ouadjmès, lui amène le chef de l'expédition qu'il a fait échouer, un magnifique gaillard, qui reste fier dans les liens : « Il sera pour toi ».

Et qui se fraye un chemin, là, entre les soldats ? Mahou, couvert de sang, mais pas du sien. Il a eu la même chance que la nôtre, de l'autre côté du vallon ; son char a culbuté un char ennemi. Mais Mahou n'a pas fait comme nous. Il a tué. Il tient une grande main, dont le poignet, scié par sa dague, dégoutte encore sur lui. Son visage obstiné ne se détend pas quand il nous voit, mais il nous montre son trophée.

Nous rejoignons le gros de l'armée ; je fais marcher les chevaux assez lentement pour que nos captifs ne soient pas traînés.

Nous gravissons ainsi la côte, et nous nous trouvons tout à coup devant un char doré aux chevaux superbes, empanachés de blanc, qui s'arrête à notre approche. Le roi ! Il a dû apprendre quelque chose de notre équipée. Inquiet, puis heureux, il fait monter à côté de lui Ouadjmès, qui me quitte sur un signe amical, et, sortant un instant de son impassibilité de statue, il l'embrasse, aux grands cris de joie de l'armée victorieuse.

Nous défilons devant eux ; je livre mes captifs en criant au scribe comptable le nom du prince et le mien. Mahou, resplendissant d'orgueil, jette sa grande main coupée sur le tas répugnant auquel je ne m'habitue pas.

Le lendemain, partage du butin.

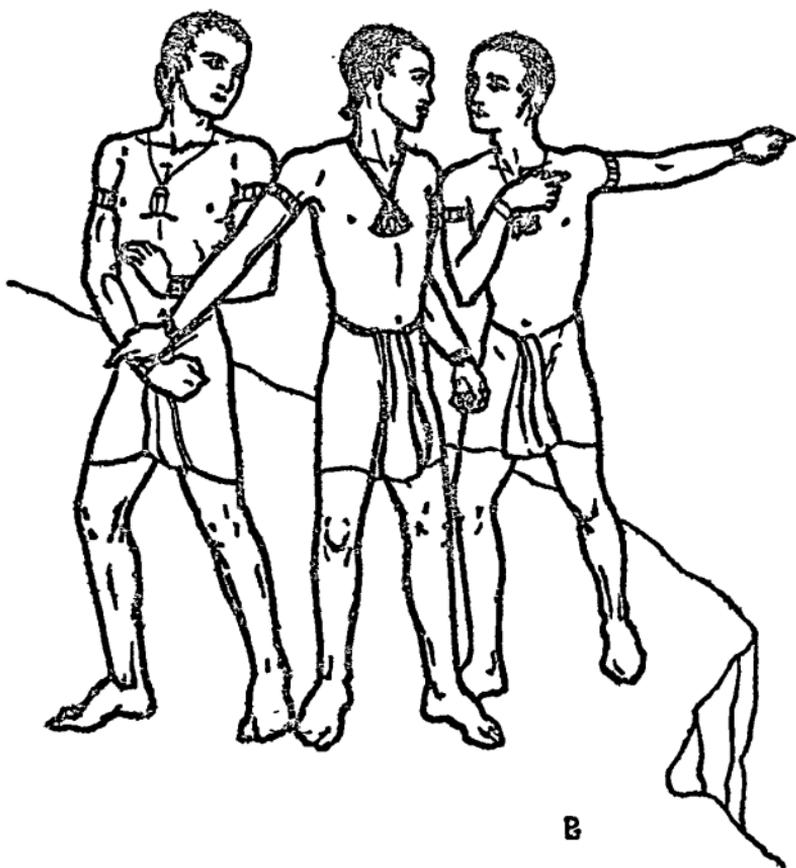
Thoutiy, Amenemheb, Intef, les officiers qui ont le mieux servi, reçoivent des colliers d'or et des captifs. Après eux, ce qui touche beaucoup Ouadjmès, parce que cela prouve qu'on le considère en ce moment, non comme prince, mais comme « guerrier », mon royal ami reçoit un collier d'or que son père lui attache lui-même ; à son tour, Ouadjmès nous en attache de semblables, à Mahou et à moi.

On force alors à se prosterner devant le prince le chef capturé par Intef ; Ouadjmès lui effleure la nuque de sa sandale.

On amène ensuite les deux frères que nous avons pris de notre main. L'un sera pour moi, l'autre pour Mahou. On me donne le choix. Mais le tourbillon d'orgueil et d'espoir qui me transporte, devant cette marque de la faveur royale, ne m'empêche pas de ressentir le pénible de la scène : les deux frères, s'apercevant qu'on va les séparer, peut-être pour toujours, repoussent furieusement nos soldats, avec un farouche désespoir. Mon cœur me pèse. Moi qui suis séparé de mon père, serai-je la cause d'une souffrance pareille ? Je m'entends dire : « Donnez-les tous les deux à Mahou ». Mahou, joyeusement surpris, avance d'un pas, comme pour en prendre possession. Mais le roi intervient brièvement : « Donnez-les tous les deux à Djédy ».

Je regarde, étonné ; de discrètes approbations se font entendre. Je lève les mains vers le roi, pour le remercier. Il m'a souri. Je pourrai lui demander, aussitôt que je le verrai privément, je lui demanderai la grâce de mon père ! Cependant, les deux frères, poussés tous deux devant moi, ont compris. Sans qu'on doive les y contraindre, ils m'embrassent les genoux et se prosternent ; un instant interdit, puis voyant ce qu'on attend de moi, je pose légèrement mon pied gauche sur leur tête courbée contre le sol. Ils m'appartiennent.

Du coin de l'œil, j'observe Mahou ; il a pâli de dépit ; il serre les lèvres jusqu'au moment où on lui amène, à lui aussi, deux esclaves ; une impression n'a pas le temps de chasser



D'un geste il montre la situation... p. 61.

l'autre, la joie et la fureur le possèdent en même temps ; d'une brusque pesée du pied sur la nuque, il plaque dans la poussière le visage des deux hommes ; ils savent tout de suite à qui ils sont échus, les malheureux !

Mais le roi ne s'attarde pas aux triomphes. Le même jour on pousse l'investissement de Karkémish et, du haut des remparts, les habitants voient tomber sous nos haches leurs antiques oliviers, tous les beaux arbres de leurs vergers et de leurs forêts. Avec tout ce bois, Thoutmès fait d'une part élever des barricades qui bloquent la ville et d'autre part augmenter la flotille préparée pour franchir l'Euphrate ; car le roi de Mitanni, à la faveur de la première nuit après sa défaite, a repassé le fleuve et se reforme dans ses états.

Toute communication est rendue impossible entre la ville et le reste du pays, par eau comme par terre. Nous espérons prendre part à l'assaut. Malheureusement, malgré nos « exploits », que le soldat transforme déjà en aventures légendaires, nous sommes de nouveau relégués dans le camp comme des bébés. Nous avons cependant l'impression que le roi ne se passerait plus volontiers de nos services !

XIV. — LE PASSAGE DE L'EUPHRATE.

Nous ne serons pas de la prise de Karkémish. Le roi ne juge pas nécessaire de l'attendre. Impatient, ardent, il laisse à Thoutiy la direction de cette opération. Pour lui, il franchira l'Euphrate avec Amenemheb. Il ne faut pas laisser au roi de Mitanni le temps de se réorganiser. Aussi le pharaon presse-t-il en personne les derniers préparatifs. Je ne l'ai plus approché depuis le partage du butin. Je n'ai pu lui adresser la prière qui me brûle. Mais j'ai confiance ; je patiente.

Pendant toute une journée, le roi a observé les manœuvres de l'ennemi. Il attend le déclin de l'après-midi, pour que les Mitanniens, sur la rive de l'Est, aient le soleil en face ; enfin il donne le signal. Il est debout à côté d'une grande stèle au sommet arrondi sur laquelle la chaude lumière nous permet de distinguer la fière silhouette d'un pharaon en prière devant le Dieu Amon. C'est, nous dit-on, la stèle de victoire que le premier Thoutmès, l'aïeul du nôtre, avait fait sculpter à la limite extrême de ses conquêtes. Au-delà, c'est le fleuve ennemi, c'est

la terre nouvelle; inconnue, la proie intacte que va entamer notre souverain. Il n'y a pas bien longtemps que les Asiatiques régnaient sur l'Égypte. Ils n'y reviendront plus ! Notre revanche est complète.

Une première flottille, en aval, s'avance sur le grand fleuve ; les flèches volent ; des renforts augmentent l'intensité de la peste ; l'ennemi donne ce qu'il peut de ce côté. Le pharaon en profite pour se lancer à la tête d'une deuxième flottille un peu plus haut tandis qu'une troisième tente le passage encore en amont. Environné de nombreux archers d'élite, Thoutmès, criblant lui-même l'ennemi de ses flèches infaillibles, le déconcerte assez pour prendre pied sur la rive opposée. Il y saute d'un bond de fauve, et ses troupes, lui faisant un rempart, font craquer autour de lui la résistance des Mitanniens divisés que le soleil éblouit. Pour n'être pas pris à revers, les adversaires des autres flottilles se retirent aussi, pas tous à temps ; Amenemheb rejoint le roi avec du butin et de nombreux captifs.

La bataille sur la rive a été dure. Beaucoup des nôtres ont succombé, mais avec l'étrange orgueil de marquer de leur corps le poids de l'Égypte sur ce sol lointain.

Nous, les enfants, nous embarquons à notre tour, et nous trempions les mains dans ce fleuve vaincu, ce fleuve singulier qui, par un caprice inexplicable de la nature, coule, à l'inverse du Nil, du Nord au Sud. Nous trouvons le roi sur la berge, éclairé par le soleil couchant, qui ne lui fait pas baisser les yeux.

Autour de notre camp, des arbres entassés brûlent à grandes flammes pour éclairer les approches ; précaution qui s'avère utile, car l'ennemi tente un coup de main au milieu de la nuit. Repoussés à grande perte, les Mitanniens fondent dans l'obscurité. Dès le lendemain, c'est la poursuite. Nos éclaireurs, toujours en mouvement, empêchent leurs petits groupes de nous harceler. On leur donne la chasse jusque dans les nombreuses cavernes où ils se terrent ; on les enfume et on les prend comme des renards. Rien n'est laissé aux circonstances. La route du retour vers l'Enphrate est jalonnée par les nôtres, qui maintiennent le contact avec Thoutiy. Celui-ci nous fait parvenir un jour la nouvelle de la prise de Karkémish.

Le roi de Mitanni a dû l'apprendre aussi. Il envoie une ambassade avec de riches présents. Il a perdu trop de ses précieux Marianou pour s'obstiner dans la guerre.

Je n'oublierai jamais ce glorieux camp, dans un sauvage pays de cavernes, où, sur son trône d'or aux reliefs exquis, entourés de hauts éventails de plumes d'autruche, le roi, cuirassé d'écaillés d'or, coiffé du casque bleu, reçoit, son fils à côté de lui, les

envoyés du Mitanni, puis, sans qu'il eût fait aucune avance, ceux du Hittite d'Asie Mineure, descendus des montagnes du Nord, et ceux du Babylonien, venus des plaines du Sud. Les premiers portent la tunique courte, serrée à la taille par une large ceinture ; ils sont chaussés de bottes à pointe relevée ; leurs présents sont assez grossiers, mais dans le nombre se trouve une dague de fer qu'après leur départ, d'un geste décidé, le pharaon passera à sa ceinture à la place de son beau poignard de bronze au pommeau d'or et de cristal. Les Babyloniens sont vêtus de longues robes chamarrées ; ils ont de l'allure, de grandes manières ; ils offrent de curieuses sculptures en lapis lazuli véritable ; leurs avances sont flatteuses, encore qu'elles inspirent peu de confiance.

La puissance et la gloire de l'Égypte se respirent dans l'air. Mais Ouadjmès, debout à côté de son père, et presque aussi paré que lui, fait peine à voir ; il est pâle et tiré. Les ambassadeurs étrangers lui jettent en passant un regard furtif, lourd d'espérance contenue ; ils escomptent déjà leur revanche, quand montera sur le trône ce prince trop délicat.

Le pharaon ayant marqué son empire, ne prolonge plus le séjour. Nous reprenons le chemin de l'Euphrate.

Je n'ai pas encore pu parler au roi, mais je m'en aperçois à peine, tant me donne de souci l'état de santé du prince ; il est brisé de fatigue. Enfin, nous repassons le fleuve. A côté de la stèle ancienne nos sculpteurs viennent d'en achever une nouvelle. La beauté de notre art touche plus encore sur cette terre barbare.

Nous logeons au palais de la citadelle de Karkémish, sur un escarpement qui domine le fleuve et le pays conquis. J'espérais trouver ici l'occasion de parler au roi ; mais il sait que c'est le moment critique, où les soldats vainqueurs, satisfaits de leur butin, comptent les uns sur les autres pour assurer le service, et il se multiplie en inspections, en tournées, qui maintiennent les alliés en haleine.

Ouadjmès reste alité quelques jours. Intef, qui le soigne paternellement, avec l'aide des meilleurs médecins de l'armée, ne croit pas devoir avertir Thoutmès. Le repos agit favorablement. Je passe une partie de mes journées auprès de lui, silencieux, à écouter le bruit de ce fleuve qui n'est pas le nôtre, que ma mère ne connaît pas. Et comment parvenir jusqu'à mon père si nous ne bougeons plus ? Je commence à croire que mon espoir de le rejoindre était une chimère. Mais une autre préoccupation m'empêche de m'abîmer en rêveries.

J'ai retrouvé ici mes deux esclaves. Ils ont prouvé l'intelligence qui anime leur regard ; ils ont appris déjà beaucoup

d'égyptien ; ils savent se faire comprendre. Mais il y a dans leurs yeux, avec de l'intelligence, une expression nouvelle, de crainte et de haine, qui fait mal à voir ; ils sont pâles, amaigris ; l'intendance, sous les ordres de Thoutiy, n'a pas eu beaucoup de sollicitude pour les hommes de Djédy. Et visiblement, ils appréhendent la venue du gardien et de sa matraque. Un jour que je le surprends à les frapper sans motif, avant de réfléchir, je lui déclaque en pleine poitrine mon fouet à chevaux, que je me trouvais avoir à la main : « Qui t'a permis de les toucher sans mon ordre ? Ce sont mes hommes, tu as compris ? » Le gardien grommelle : « C'est bon, c'est bon, je le sais maintenant », et il sourit basement. Thoutiy ne pouvait calculer mieux pour me remettre des esclaves dévoués ; il les a maltraités, il les a fait jeûner comme des chiens qu'on prépare à un nouveau maître ; aussi leur visage étonnamment semblable s'éclaire-t-il quand ils me voient, et eux aussi deviennent pour moi un réconfort. Rassemblés par le hasard et par la force, nous finissons par nous tenir un peu lieu de famille.

Ma grande difficulté d'abord, c'est de les distinguer. J'apprends bientôt que celui qui a une petite cicatrice près de la lèvre supérieure s'appelle Mariya, et l'autre Varouna. Il ne faut pas longtemps pour me demander comment j'ai pu les confondre. Nous nous attachons de plus en plus. Un jour que mon attelage s'est emballé, ils parviennent à s'en rendre maîtres, à leur grand péril ; et ils m'expliquent la raison pour laquelle j'ai agacé les chevaux, dont ils ont une pratique plus approfondie encore que les Egyptiens.

Le roi ne paraît toujours qu'à de brefs moments. Ouadjmès s'ennuie. Il nourrit quelque préoccupation qu'il ne nous communique pas ; enfin, il éclate ; il a un rêve, un projet audacieux. « Je suis le prince prédestiné, nous dit-il, les dieux ne m'ont pas donné beaucoup d'eau sous ma barque. Vous le savez bien ; à quoi bon me leurrer ? Je n'aurai pas une longue vie, et je dis, comme le prince du conte : « Raison de plus pour faire ce que je désire ; Dieu accomplira ce qui est dans son cœur ».

« Etes-vous vraiment mes amis ? Oui ? Eh bien ! alors vous m'accompagnerez. J'en ai assez d'être à la remorque comme un bateau-cuisine ; échappons-nous. D'ici, c'est difficile ; mais quand nous serons de nouveau sur les routes, il y aura moyen. Et nous connaissons la vraie vie ».

Je saute à deux coudées en l'air. Mahou brandit sa dague. Ouadjmès, ravi de notre enthousiasme, nous entraîne dans une danse de nègres, avec des cris qui attirent le vieil Intef, lequel, sans se douter, le malheureux ! de la cause de notre joie, est tout content de voir son prince en si bonne forme.

XV. — L'ESCAPADE.

Le moment est venu ! La lune a presque fini de décroître ; les nuits sont obscures. L'armée est en marche entre l'Euphrate et l'Oronte, vers la ville de Niy, dans un pays de montagnes boisées, parcourues de nombreux cours d'eau, un pays d'aventures, le Naharina de notre conte, où pourrait bien s'être retiré mon père, car il est très facile d'y échapper aux recherches. Mais il n'échappera pas aux miennes.

Ce n'est plus Intef, un peu souffrant, qui veille sur nous ; c'est un vieux bavard, flatteur et s'écoutant, qu'il est très facile de tromper.

Ouadjmès a écrit pour son père une lettre où il lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'il va seulement chercher quelques aventures comme le prince prédestiné. Il la laissera sur son lit.

Ce soir, nous sommés prêts. Nous campons au croisement de plusieurs routes ; il sera difficile de savoir par laquelle nous poursuivre. Nous choisirons celle qui se perd dans les bois les plus touffus. Nous n'avons pas mis dans la confiance l'esclave du prince, qui ne se prêterait peut-être pas à nos desseins ; mais les esclaves de Mahou et les miens, plus jeunes, et plus assujettis (par des moyens différents) à nos souhaits, se sont emparés de deux chars où ils ont entassé des provisions et des armes. Nous enveloppons de lainages les sabots de nos chevaux.

Dans ce pays soumis, pacifié, les sentinelles veillent sans conviction ; nous les voyons bavarder autour de grands feux qui renforcent l'obscurité un peu plus loin. Avec mille précautions, le cœur battant, nous passons, inaperçus. Nous sommes dans la nuit, dans la forêt, chez nous. Bientôt nous nous habituons à l'obscurité ; nous parvenons assez loin pour débarrasser nos chevaux de leurs chaussons, et nous allons de l'avant.

Enfin, vers le milieu de la nuit, nous croyons pouvoir nous arrêter. Nous nous installons sur un coteau parsemé de grands pins qui sentent bon ; le sol est feutré d'aiguilles sèches ; un ruisseau clair est à deux pas. Quelle bonne fatigue ! Et quelle faim ! Nos esclaves puisent de l'eau, allument du feu sur une roche, étalent des mets que notre fatigue rend délicieux. Puis nous nous disposons à nous endormir, enroulés dans nos couvertures, nos hommes autour de nous. Chacun d'eux à son tour entretiendra le feu et veillera à ce qu'il ne se communique pas au bois, « sinon... » a dit Mahou, concluant par un geste d'écuyer qui fouette ; ses esclaves ont eu un tressaillement qui en dit long.

Malgré cette menace (ou à cause d'elle?), nous sommes

tirés d'un profond sommeil par des craquements inquiétants, une fumée âcre, une chaleur croissante ; la forêt brûle ! Nous sautons sur nos pieds ; mes hommes, dont c'était le tour de repos, ouvrent les yeux. Les esclaves de Mahou ? partis ! Ce sont eux, j'en suis sûr, qui ont incendié le bois ; ils ont dû enlever les entraves des chevaux, nous les entendons hennir et cogner les arbres, dans leur fuite éperdue. Mahou donne un grand coup de pied à Mariya à peine éveillé : « Misérable, lui dit-il, vous êtes complices ! » — « Seraient-ils ici ? lui dis-je, et je te défends de les toucher ! » Les deux frères, tout à coup, conscients du danger, se sont dressés. Ils prennent ce qu'ils peuvent d'armes et de provisions dans les chars et nous crient : « Par le ruisseau ! Vers la rivière ! » Nous les suivons à travers des souffles embrasés, Mahou d'abord, puis Ouadjmès et moi. L'eau nous sauve. Mariya, me voyant le dernier, laisse son frère nous guider et m'attend. Parfois nous devons ramper sous des arbres abattus en travers du ravinement. Enfin, nous atteignons la rivière, éclatante des feux qu'elle reflète. Les arbres d'en face, entrevus dans le grand combat de l'ombre et de la flamme, ont des chances de résister, la rivière est assez large, et ce ne sont pas des résineux. Nous serons en sûreté là-bas, mais à peine nous sommes-nous engagés entre les roches qui encombrant le lit du cours d'eau que nous entendons un ébranlement sourd, des pas précipités. Ce sont les génies de la forêt qui vont se venger de notre intrusion ! Je touche sur ma poitrine l'oudjat de Hésyt, que mon collier d'or ne m'a pas fait quitter. Le martèlement se rapproche, un formidable vacarme, comme d'une armée de géants qui pataugeraient dans la rivière ; et ces cris, sont-ils ceux de nos chevaux ? Non, c'est un cri bien plus violent, que je n'ai jamais entendu. Varouna s'est dressé, les yeux agrandis par l'effroi ; il cherche des yeux un refuge. Là, dit Mariya, et, avec une rapidité que je n'aurais jamais crue possible dans ces éboulements de pierres glissantes, ils nous traînent, nous poussent, nous portent jusque sous une roche en surplomb de l'autre rive. Nous nous massons dans le fond de l'anfractuosité. Varouna éprouve la solidité du plafond ; il nous fait signe de ne pas bouger. Nous sommes là, les trois enfants, blottis, mi dans l'eau, mi sur la pierre moussue, maintenus dans un équilibre fort instable par les deux jeunes gens arc-boutés contre nous ; et, au milieu du tonnerre de plus en plus terrible (je pense au récit de mon ami le harpiste : « les arbres craquèrent, la terre trembla »), nous voyons d'énormes ombres passer sous la voûte des arbres en feu : des éléphants ! La curiosité, la joie de voir des éléphants nous arrachent à notre épouvante ; Ouadjmès bondit de plaisir, mais il

se cogne au plafond et se prend la tête à deux mains, les larmes aux yeux. Mahou regarde son arc, qu'il n'a pas lâché : « Tu es fou, lui souffle Mariya, tu ne ferais que les piquer et ils te découvriraient ; furieux comme ils sont... notre seule chance est qu'ils ne nous aperçoivent pas. Tiens-toi tranquille ». — « Oh ! je sais ce que j'ai à faire », répond d'un ton arrogant Mahou, furieux de se voir conseiller par un esclave. Mais cette distinction sociale est si ridicule dans un moment pareil que Mariya lui-même en sourit dédaigneusement.

— Quel dommage que mon chien Noub soit resté en Egypte, dit Ouadjmès pour changer d'idée, avec lui, le plaisir serait complet.

— Je crois bien, répond Varouna, toujours à voix basse, il ne manquerait pas d'aboyer et de nous perdre tous.

Tout à coup, un tronc embrasé tombe en plein sur le dos d'un éléphant ; poussant un barissement inouï, il se dresse et se roule dans l'eau, qui bascule jusqu'à nous submerger complètement. A peine la vague s'est-elle retirée que nous entendons Ouadjmès soupirer d'aise : « C'est merveilleux, mieux que tout ce que j'avais rêvé ».

Les éléphants s'espacent ; leur vacarme diminue. Encore quelques trompes balancées, quelques blanches défenses courbes, quelques échines arquées dans l'ombre ardente, et nous sommes seuls.

— Allons, dit Mariya à voix haute, n'attendons pas que le feu gagne l'autre versant. Nous sortons de notre abri et, nous reformant comme avant la rivière, nous gravissons la pente, avec moins de hâte que nous n'en avons mis à descendre ! Enfin, après bien du chemin, nous reprenons haleine sur un contre-fort rocheux qui émerge des arbres, et nous tenons conseil ; il nous reste peu de provisions, mais nous avons des arcs et des flèches ; nous pourrions tuer des volatiles, qui abondent dans ces bois. Mariya n'a pas perdu son boute-feu ; nous ferons de succulents repas et nous éloignerons les fauves.

— En attendant, dit-il, nous avons grand besoin de nous reposer. Mon frère et moi, nous veillerons à tour de rôle.

— Si vous croyez que je vais dormir, après le tour que les deux autres nous ont joué. Ah ! si je les tenais, ceux-là ! dit Mahou.

— Tu ne les as que trop tenus, remarque Ouadjmès ; je comprends qu'ils aient eu le désir de nous fausser compagnie. Mais c'est tout de même un peu fort d'avoir voulu nous flamber.

— Oui, méfions-nous, ce sont tous les mêmes, insiste Mahou. Les deux frères, un peu plus loin, font semblant de ne pas entendre.

— Ingrat, lui dis-je à voix basse, si mes hommes ne t'avaient pas sauvé avec nous, où serais-tu ? dans le feu ? dans l'eau ? dans le ventre d'un éléphant ?

— Ah ! ah ! ah ! comme si les éléphants mangeaient les hommes !

— Bien sûr, qu'ils mangent les hommes ; tu n'as pas vu leur grande bouche et leur énorme panse !

Tous partent d'un grand rire, même les deux frères, qui paraissaient hors de portée de la voix. Je me demande un instant si je dois me fâcher ; mais c'est tellement plus facile de rire !

Tout cela n'empêche que nous sommes fourbus. Que Mahou veille, s'il le veut ! Je dors.

Je me réveille le dernier. Je suis le plus jeune ; on a eu pitié de ma fatigue. Le soleil est haut. Que c'est bon de s'éveiller ainsi, au milieu de la forêt libre, entre de bons compagnons ! Il est vrai que Mahou... Bah ! Mahou a des crises, mais il a aussi de bons moments. Il s'adoucir, voyant qu'on ne lui veut que du bien.

Le déjeuner nous attend. Nous avons d'excellentes volailles que Mariya a chassées et apprêtées pendant notre sommeil. C'est agréable d'avoir des esclaves ; des esclaves ? Non. Des esclaves vous abandonnent et mettent le feu au bois où vous dormez. Ceux-ci auraient pu cent fois me quitter ; quel moyen de les retenir ? Mais ils n'ont pas voulu abandonner des enfants. Ce sont des amis ; un jour j'espère leur prouver que j'en suis un pour eux.

Justement Mariya revient d'avoir été puiser de l'eau. Il paraît soucieux ; en me voyant éveillé, il reprend son visage ordinaire. Nous tenons conseil.

— Qu'allons-nous faire ?

— Retourner à l'armée, dit avec décision Mahou ; sans char, sans équipement, nous sommes trop démunis.

— Toi, le vaillant Mahou, qui as tué un géant (il est vrai qu'il était déjà écrasé sous ses chevaux), tu te décourages, tu veux rentrer comme un marmot qui a perdu sa bonne, crie Ouadjmès ; oh ! non, je ne veux pas rentrer, moi, je veux encore voir des éléphants, vivre dans la forêt où il y a quantité de bêtes que nous n'avons pas encore observées ».

— Tout cela est bel et bon, prince, répond Varouna, mais tu oublies que les éléphants, s'ils ne nous mangent pas (ceci avec un coup d'œil de mon côté) sont un peu gênants quand ils vous marchent dessus ou qu'il leur prend la fantaisie de nous lancer en l'air avec leur trompe ; et que, parmi les bêtes des bois, d'autres, comme les lions, assez fréquents dans ces parages, nous mangent très bien..

— Que sont vos lions d'Asie, répond fièrement le prince, à côté de nos lions d'Égypte, qui n'en feraient qu'une bouchée ?

— Les lions d'Égypte ne feraient qu'une bouchée des lions d'Asie, mais ceux-ci ne feraient peut-être qu'une bouchée du prince d'Égypte...

— Voici ce que je propose, dit Mariya. Retrouver l'armée sur la route est impossible, à moins que par hasard le seigneur Mahou ne consente à nous guider ?

Pas de réponse de Mahou.

« Je pense que le mieux, reprend Mariya, est de suivre vers l'aval le cours de la rivière. Ce doit être un affluent de celle qui arrose Niv, où vous rejoindrez... » ; il rougit, et reprend : « où nous rejoindrons l'armée ».

Avant d'arriver à destination, je puis garantir au prince qu'il verra encore beaucoup de choses dignes d'être vues ».

— A cette condition-là, j'accepte, dit avec chaleur Ouadjmès.

Je voudrais aussi placer mon mot, pour prolonger l'aventure. Il faut me laisser la latitude de chercher mon père. Je ne sais comment exprimer mon souhait sans me trahir.

— Mon maître, demande Mariya avec une solennité plaisante et malgré tout amère, aurait-il mieux à proposer ?

— ...rien pour l'instant.

— Il n'y a pas à craindre que les bêtes, ajoute Varouna. Les habitants respectent l'armée du pharaon ; ils ont peu de raisons d'avoir des égards envers une troupe de cinq guerriers dont les plus âgés ont dix-huit ans et le plus jeune onze. Ils seront d'autant plus enclins à prendre sur nous une sournoise revanche que l'appât de l'or y aidera. Je crois que le prince d'Égypte ferait bien d'imiter le prince du conte, et de déguiser sa grandeur. Ne pouvez-vous dissimuler vos colliers d'or et toutes vos parures sous vos vêtements ? Nous dirions que vous êtes des fils de marchands semés par une caravane égarée.

— Naturellement, dit le prince, enchanté, l'aventure n'était pas complète sans cela ; les princes des contes se déguisent toujours pour voyager.

— En route !

La promenade est délicieuse à l'ombre des grands arbres. Le déguisement nous occupe beaucoup. Nous enfilons nos colliers, bracelets, bagues à notre ceinture, que recouvre notre pagne. Mahou, d'abord vexé d'avoir à descendre de sa dignité, finit par s'amuser comme nous.

— Si on nous fouillait, dit Ouadjmès, nous expliquerions que notre père est orfèvre, car il faudra dire que nous sommes frères.

Mahou est à la fois flatté d'être le frère d'Ouadjmès et outré d'être le mien.

L'après-midi s'achève. Nous nous taisons ; nous sommes las, « il me semble que le prince est bien fatigué », dis-je tout bas à Mariya.

— Oui, mais il nous faut trouver, pour la nuit, un gîte plus sûr.

— En allumant un feu, ne serions-nous pas assez protégés des bêtes ?

— Des bêtes...

Enfin nous découvrons, à la nuit tombante, une petite caverne à l'ouverture étroite, au fond d'une légère dépression du coteau. Il suffira de rouler de l'intérieur une grosse pierre pour y être tout à fait en sûreté.

XVI. — LES HEURES DE LA NUIT.

Les deux frères nous ont fait une bonne litière de feuilles sèches où nous dormons admirablement. Nous nous réveillons tout dispos ; mais qu'il fait noir !

— Enfants, prononce la voix de Mariya, si altérée que j'en frissonne, soyez courageux. Notre situation est grave ; j'ai retiré la pierre et voyez, une autre pierre bloque l'entrée de l'extérieur. On a dû en entasser d'autres par dessus, car mon frère et moi, nous ne parvenons pas à l'ébranler.

— Misérables ! hurle Mahou, qu'aviez-vous besoin de nous faire dormir dans ce piège ?

— Nous avons eu tort, seigneur Mahou, l'événement le prouve ; mais récriminer ne sert à rien.

— Comment expliquez-vous cela ? demande calmement Ouadjmès, comme si l'explication était la seule chose qui comptât.

— L'explication est aisée, prince. Nos deux compagnons de servitude ont dû constater que nous avions échappé à l'incendie de la forêt. Hier matin j'ai vu des empreintes suspectes près de notre campement. Je croyais n'avoir plus rien à craindre ici, après tant de détours. Je me suis trompé. Les esclaves du seigneur Mahou nous ont suivis. Et voilà leur vengeance !

— Bien deviné ! crie de l'extérieur une voix assourdie par l'épaisseur de la barricade, mais si Mariya et Varouna veulent redevenir des hommes libres, qu'ils tuent les trois Egyptiens, et

nous leur ouvrirons. Nous pratiquerons une brèche par laquelle ils nous passeront, pour commencer, les têtes des maîtres.

Mariya me serre contre lui. L'idée me traverse, mais sans trouver prise en moi : « C'est pour m'égorger ! »

— Vous ne répondez pas, crie-t-on encore ; vous voulez mourir esclaves ? A votre gré.

— Vous n'êtes pas des Marianou, vous ne pouvez nous comprendre.

Sur ces mots dédaigneux, Mariya cesse de s'occuper de l'extérieur et nous entraîne en silence vers le fond de la caverne. Guidant nos mains, il nous fait tâter une ouverture au niveau de nos têtes.

— Tout espoir n'est pas perdu. Cette issue nous avait échappé hier soir, pressés que nous étions de manger et de dormir. Je ne sais pas où elle mène, mais en tout cas elle ne se termine pas tout de suite en cul de sac. Mon frère a déjà exploré un bon bout de couloir. Je distingue en me penchant la lumière de sa torche, la torche d'hier soir, qu'il a rallumée aux braises encore rouges sous la cendre du foyer. Laissons croire à nos ennemis que nous mourons bêtement derrière leur remblai, et tentons notre chance par ici. Nous n'avons rien à perdre.

— Et beaucoup à gagner, ajoute gaiement Ouadjmès.

Mariya soulève Mahou, puis le prince, puis moi ; il nous suit. Une très lointaine et intermittente lueur de torche nous éclaire vaguement le boyau où nous sommes engagés.

— Nous sommes comme le soleil, dit Ouadjmès...

— Comme le soleil, grands dieux !

— Oui, quand il franchit dans les enfers les douze heures de la nuit. Crois-tu que nous allions devoir comme lui nous faire ouvrir, à grand peine, douze portes gardées par des démons ?

— Il me semble, Ouadjmès, que c'est déjà assez terrible sans les démons ; qu'est-ce qu'il te faut ?

Le plafond est si bas que nous avançons sur les genoux. Enfin la galerie tourne, s'amplifie. « Par là », dit-il. Nous formons la chaîne, un frère à chaque bout. Nous descendons, branlant, trébuchant ; bientôt nous devons nous laisser glisser ; la pente est trop raide. C'est à croire qu'Ouadjmès avait raison. Nous descendons dans les enfers. Je prête l'oreille ; je ne serais pas étonné d'entendre les cris des démons. Nous descendons longtemps ainsi, de palier en palier. Ouadjmès les compte : « première porte, deuxième porte... ». Tout à coup, Varouna pousse un cri d'admiration ; d'admiration ? oui, il y a de quoi ; débouchant à notre tour du couloir, nous nous arrêtons, saisis, dans une salle immense ; du dôme descendant, étincelantes dans la pénombre, de nobles draperies blanches et une infinité de sta-

lactites qu'à la retombée des voûtes rencontrent, en piliers puissants, des montagnes de stalagmites; le palais est digne du passage du soleil; et pour qui, sinon pour lui, se seraient formés là ces cristaux merveilleux? A quoi bon leur transparence, quand elle ne reflète que l'ombre? Notre pauvre torche y allume déjà des feux éblouissants. Je pense à mon père, qui a découvert le pays de Pount. Ceci aussi est une découverte; nous avons aussi franchi une clôture divine. Le châtiment sera de ne pouvoir en sortir... Le froid et l'inquiétude nous reprennent.

« Ecoutez », souffle Mariya. Quoi? Les démons? Non. C'est un sourd murmure. Nous allons vers ce bruit. « Oui, de l'eau! il y a une issue! » reprend le jeune homme. Un étroit couloir descendant nous mène, par une nouvelle salle, à la nappe souterraine. L'eau noire nous glace les pieds.

« Vous savez tous nager? » demande mon esclave, devenu le chef incontesté de l'expédition. Tous les Egyptiens savent nager. Varouna déchire un morceau de sa tunique blanche et le jette à l'eau; la petite tache claire dérive lentement vers un enfoncement noir, que la torche n'éclaire plus.

— Tant mieux, dit Mariya, il y a du courant, mais, pas trop. Y sommes-nous?

Varouna descend dans l'eau, qui n'est pas très profonde; nous le suivons; mais bientôt nous, les enfants, nous devons nager. Ouadjmès me dit entre deux brasses: « Du moins nous ne mourrons pas sans avoir vu cela ». — « Es-tu bien sûr que nous ne sommes pas morts? Nous sommes au royaume des ombres », dis-je pour moi-même.

— Halte!

Varouna s'est arrêté devant un terrible obstacle. La voûte s'abaisse jusqu'à l'eau; elle y plonge. Nous n'étions pas morts, hélas! il nous reste à mourir. Nous sommes perdus; à moins que le plafond ne se relève assez vite... Mais, à supposer que nous puissions nager sous l'eau jusque là, notre torche sera éteinte; c'est trop effrayant.

— Je vais plonger, annonce Mariya, voir si je peux atteindre l'air.

Je m'accroche à lui: « Non, non, ne nous laisse pas! »

— Crois-tu que je ne reviendrais pas vous chercher?

— Non; mais si tu restais là-dedans...

— Vaut-il mieux mourir ici, avec la pensée que seule notre peur nous aurait empêchés de trouver une issue?

Il attend un long moment, respire plusieurs fois profondément. Il a plongé. Le temps est dans la main des dieux. Comme ils peuvent l'éterniser! Enfin, l'eau clapote; est-ce l'un de nous

qui a bougé ? Non, la tête de Mariya émerge ; il écarte ses cheveux ruisselants : « On passe ! »

Trois fois notre guide plonge en guidant l'un de nous par la main ; Varouna le suit à son dernier voyage. Nous prenons un certain temps pour rétablir notre respiration. Maintenant il faut avancer dans la nuit complète, horrible, nous serrant incommodément pour ne pas nous perdre.

Soudain Mariya pousse une exclamation : « Respirez sans bruit, ne bougez plus, écoutez ». Un flottement dans l'air module plutôt qu'il ne rompt le silence. « Une chauve-souris ! » s'écrie Varouna. « Oui, répond son frère, c'est que nous ne sommes plus loin de l'air libre ! » Serait-il possible ?...

Un peu plus loin, nous percevons, non sans angoisse, le grondement d'une cascade ; allons-nous échouer au port ? Le ruisseau sort-il de la montagne en une chute où nous nous briserons ?

— Tenons-nous tous !

Faible d'abord, mais déjà miraculeux, pour nous qui l'avions perdu, le jour nous accueille. Le jour ! Quoi qu'il arrive, je rends grâce : voilà, sous une arche, le glorieux ciel des hommes.

L'eau ne nous vient plus qu'aux genoux. Il n'y a pas de cascade, mais un riant rapide. Nous sommes sauvés !

Nous nous regardons l'un l'autre, incrédules, souriant de nous revoir ainsi. Je prends par la main les deux frères et, pour me faire entendre par dessus le bruit du torrent, je crie : « Je ne veux pas que le jour vous revoie avec le nom d'esclaves. Soyez libres devant le dieu soleil ! »

Même Mahou pousse un cri heureux.

Je me détourne brusquement, et me lance le premier ; tous se précipitent ; nous sortons de la montagne dans le bondissement merveilleux de l'eau écumante, où nous trébuchons joyeusement et nous roulons tout entiers, pour nous relever nouveaux et purs à la chaude lumière.

XVII. — DEVANT BAAL.

Des villageois ébahis nous ont vus. Ils nous prennent, je pense, pour des génies de la montagne. Ils se prosternent devant nous. Mais notre rire n'est peut-être pas tout à fait divin. Ils s'enhardissent jusqu'à nous regarder. Ils s'approchent. Bien que le syrien ne soit la langue d'aucun de nous, nous en comprenons assez pour saisir, avec satisfaction, des paroles flatteuses à notre endroit : « Quels beaux enfants, des frères d'Adonis ! » Ceci aurait dû nous avertir. Mais nous sommes trop joyeux pour être méfiants ; tout visage humain nous paraît fraternel.

Sans nous toucher, on nous entoure de toutes parts ; on nous témoigne beaucoup de respect, on invoque le ciel ; mais, avec toute cette vénération, on nous contraint de suivre le mouvement de la foule. On nous conduit ainsi, tout en souriant, sur la place du village. Les anciens paraissent, nous saluent, et, les mains levées, prient longuement. Avec toutes sortes d'honneurs imposés, on nous fait entrer dans une maison plus vaste que les autres ; on nous installe sur de beaux tapis, sous une coupole — mais on nous enferme.

Nous nous regardons, sans vouloir formuler d'inquiétude. Quand nous parlons, nul ne nous écoute ; mais on cherche à prévenir nos désirs. On nous apporte à manger d'excellents plats ; on nous offre du très bon vin, qu'après notre expédition souterraine nous sommes heureux d'accepter. Le vin aidant, nous nous laissons vivre. Après tout, si on nous empêche, respectueusement, de sortir aujourd'hui, c'est qu'on tient trop à nous, qu'on veut se donner le temps de nous adorer. Laissons-nous adorer !

Hélas ! on a dans ce pays, nous nous le rappelons trop tard, d'étranger manières d'adorer, et de consacrer aux dieux ce qui paraît devoir leur appartenir. Le nom de Baal, pourtant, maintes fois répété, finit par éveiller notre attention. Nous pâlissons. Mariya se lève, tire sa dague, se met devant nous, montre la porte d'un air impérieux. On nous barre le chemin ; il lève le bras ; on ne bouge pas. Nous nous ruons tous, la dague à la main ; le sang coule. Plusieurs de nos « adorateurs » tombent sous les coups de Varouna et de Mariya, voire de Mahou ; Ouadjmès et moi, nous ne nous laissons pas non plus maîtriser sans peine ; mais au bout de quelques instants, sans qu'on se soit départi de son obséquiosité, on nous a désarmés ; on emporte les blessés et les morts, on ne nous tient nullement rigueur de les avoir mis à mal, mais le cercle, irrésistible par sa pesée multiple, s'est resserré sur nous, et nous oblige à re-

prendre la place d'honneur. On nous invite à dormir sur le divan, avant de nous brûler le lendemain devant le Baal de la montagne d'où nous sommes sortis : « Ce qui vient des dieux doit retourner aux dieux ».

— Il n'y a rien à faire, dit Ouadjmès, d'une voix sereine, restons tranquilles, pour qu'on ne nous lie pas ; c'est la seule chose que je ne pourrais supporter ».

A ces mots, les deux frères ont rougi. Je remarque :

— Ce ne sont pas les liens qui font la servitude.

— Oh ! si, répond tristement Varouna ; on ne peut pas, dans les liens, rester sans crainte et sans haine... avant ton retour à Karkémish... »

— Tu vois, me dit Mahou, on ne saurait trop se méfier des esclaves. Même ceux-ci, tu les as libérés trop tôt, puisqu'ils ne nous auront pas sauvés ».

— Je ne les ai pas libérés trop tôt ; je les ai libérés en vain.

— Non, pas en vain, réplique vivement Mariya, nous mourons libres, nous ne serons pas esclaves dans l'autre monde.

— Peut-être qu'un dieu nous sauvera, dis-je ; nos dieux laisseront-ils sacrifier à un piètre génie barbare leur fils Ouadjmès et ses féaux ?

Et nous dormons. Il faut même m'éveiller, le lendemain ; Ouadjmès et Mariya me regardent d'un air désolé. Avec un coup au cœur, je me rappelle.

— C'est le moment.

On m'offre à manger. Je n'ai guère faim. Mais il ne faut pas s'exposer à faiblir pour une question de ventre creux ; les premières bouchées avalées, je mange de grand appétit.

On nous présente, dans des coupes d'argent godronné, du vin à l'arôme étrange.

— Je sais ce que c'est, dit Mariya ; ils donnent aux condamnés un breuvage assoupissant qui les enivre et les empêche de souffrir.

Ouadjmès, relevant la tête, repousse la coupe : « Il faut subir l'inévitable, mais c'est trop de marquer qu'on y consent. Et je veux entrer là-bas avec toute mon âme ».

Nous l'imitons tous, non sans un pincement de regret instinctif.

Nous entendons un son de flûte. La porte s'ouvre, un cortège se présente, dans lequel on nous fait prendre place, entre des rangs pressés de paysans en habits de fête. On nous couronne de fleurs.

— Encore un déguisement ! dit bravement Ouadjmès.

Il a essayé de la suprême ressource ; il a dit qu'il est le prince d'Égypte. Mais rien de ce que nous disons ne parvient

à l'entendement de ces fanatiques. Nous sommes pour eux des fils de la montagne, et rien ne les en fera démordre.

Au son lancinant, infatigable, des flûtes, le cortège se dirige vers cette montagne. Après quelque temps de montée, une vive impression dont je ne perçois pas la cause, ébranle la foule. On gesticule ; on montre quelque chose qu'au milieu du cortège serré, je suis trop petit pour voir. Mais les deux frères, plus grands que l'entourage, ont vu : « Nos deux ennemis, les esclaves de Mahou ! disent-ils, leurs corps sont là, écrasés sous des roches, à l'entrée de la grotte où nous avions dormi. Que s'est-il passé ? Ils ont dû, pour nous enfermer, arracher des quartiers de roc au porche même de la caverne, qui, ébranlé, se sera effondré sur eux, pendant que toute leur attention était tournée vers l'intérieur, où ils ne nous entendaient plus ».

« Nous sommes vengés ! », crie Mahou. « Soulève-moi, Varouna, que je les voie avant d'être brûlé ; merci ; cela me rafraîchira dans le feu ! »

Je suis content aussi d'être vengé, mais au fond de mon cœur, j'avais cru que l'émotion de nos persécuteurs était causée par l'apparition du sauveur divin que j'espère, et je suis déçu.

Le cortège se remet en marche. La route monte en lacet. Tout à coup, après avoir contourné un épaulement, nous voyons, loin encore au-dessus de nous, mais énorme, et violent à faire trembler les roches, le brasier. Je n'ai pu retenir un cri, dont j'ai honte. Mariya et Ouadjmès me prennent la main. Moi, furieux de m'être laissé surprendre, je mets mon point d'honneur à marcher du même pas qu'eux, sans leur donner l'impression qu'il faut m'entraîner, et je regarde le bûcher. Au-dessus des flammes, et plus saisissant d'être parfois perdu dans leur éclat, surgit le Baal de la montagne ; il est taillé dans un rocher trapu, où on n'a pu que le figurer assis, la tête dans les épaules, sans cou et sans front, avec d'énormes yeux saillants. D'abord il augmente la peur ; et puis, non, il est trop barbare. Nous, enfants de l'antique Egypte, nous dont les ancêtres ont enrichi l'horizon humain de la forme pure des pyramides, nous sommes au-dessus de ce monstre. Nous le lui prouverons.

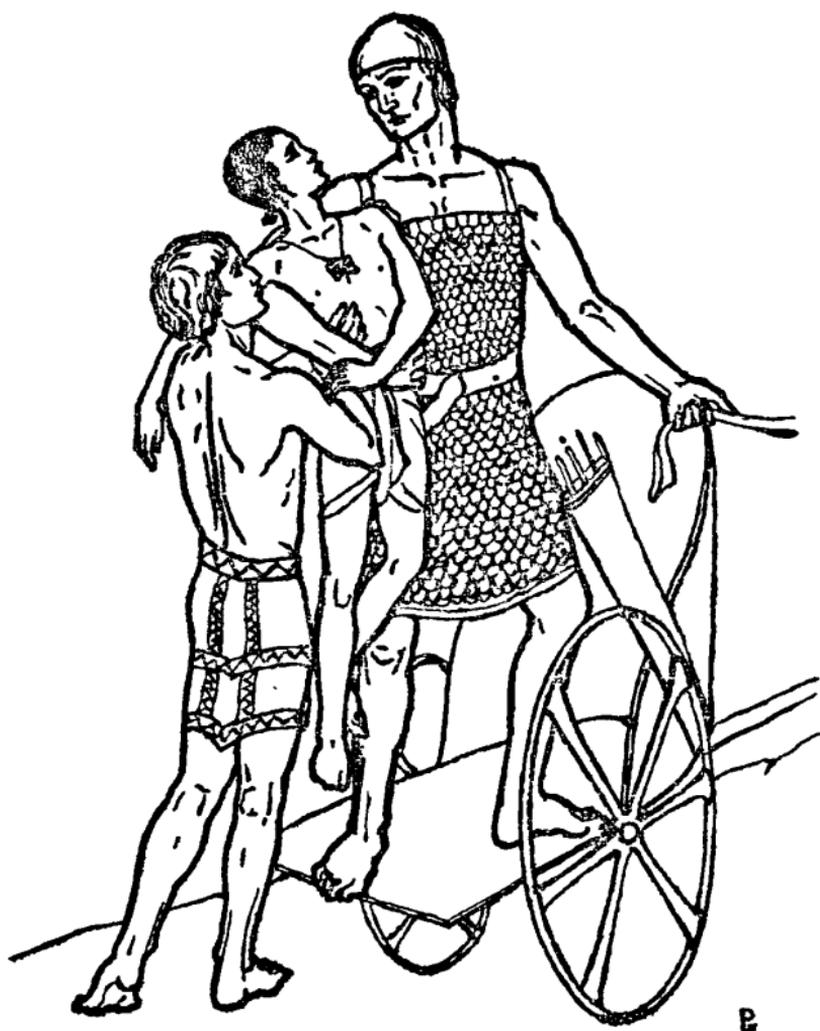
Cependant, une angoisse me point.

— Ouadjmès ?

— Oui, Djédy ?

— Est-ce que le pouvoir de nos dieux s'étend jusqu'ici ? Ils ne vont pas nous laisser devenir les serviteurs de celui-ci dans l'autre monde, n'est-ce pas ?

— N'aie pas peur. D'abord, tu as vu Amon-Râ, sculpté sur les stèles de l'Euphrate, attribuer à mon père tous les pays jusque là ; et puis, regarde, il est là, en personne, le soleil de chez



Mariya m'a soulevé jusqu'au char du chef... p. 89.

nous, presque au-dessus de notre tête ; il nous attend. Nous nous élancerons de ce bûcher jusqu'au plus haut du ciel ; nous monterons dans la barque du jour ; là ce vilain dieu-ci, qui est un génie de l'orage, n'est plus que le hideux serpent Apophis. Et nous, à l'avant de la barque du soleil, nous le harponnerons. Et nous reverrons l'Égypte, et les nôtres, malgré lui !

Le prince, d'un clair regard ironique, remet à sa place la monstrueuse idole.

Un dernier tournant et nous serons à ses pieds, sur une table de pierre qui surplombe le brasier et d'où...

Aurai-je le courage de sauter ? Faudra-t-il me pousser ? Non ! Mariya répond à ma question non formulée :

— Tenons-nous fermement, nous sauterons tous ensemble.

— Avec un feu pareil, ce sera tout de suite fini, constate calmement Varouna. Nous atteignons presque la ligne des crêtes, que nous cache maintenant, comme pour un dernier sursis, un épaulement boisé.

Les hululements des flûtes ont atteint leur paroxysme déchirant. Mais leur vacarme aigu ne couvre plus le grondement du bûcher. Nos bourreaux tournent des yeux extasiés vers l'endroit de la montagne où réapparaîtra leur dieu. Nous le revoyons, et quoi ? Entre le Baal et nous, venant à notre rencontre, d'une autre route que nous cachait le coteau, quelle est cette troupe d'hommes de guerre ? Viennent-ils aussi pour assister à la « fête » ? En tête, sur un char aux chevaux magnifiques, le chef, cuirassé d'écailles de bronze, grand homme aux cheveux gris, au visage ravagé mais puissant, aux splendides yeux graves, ne peut pas être des adorateurs de Baal ! Ceux-ci, avec des cris stridents, qui remplacent le chant des flûtes, se dispersent devant lui. Ils tournoient sous l'attaque des nouveaux-venus ; il en tombe jusque dans le brasier. Ceux qui nous entourent nous feraient bien un mauvais parti avant qu'on ne nous sauve. Mais nous nous débattons, les deux frères nous défendent et très vite, renversant, écrasant les barbares, n'arrêtant que juste devant nous ses chevaux cabrés, dont les sabots effleurent la poitrine de Mariya et de Varouna, le chef nous prend sous sa sauvegarde. Ses hommes le rejoignent.

— Voilà ce que j'appelle vivre ! clame Ouadjmès.

Mon cœur me bat jusque dans la gorge. La joie est trop grande pour ma poitrine ; elle éclate, je crois ; mes genoux plient, mais tant pis, cela n'a plus d'importance.

XVIII. — LA CLAIRIERE.

Mariya m'a soulevé jusqu'au char du chef qui, dans ses bras d'étouffeur de lions, m'a pris et bercé un instant comme un marmot ; mais grâce aux dieux, je peux supporter ma joie maintenant et en jouir, je ne veux pas en être indigne ; je me coule sur mes pieds, et là, je me demande ce que je dois faire : tomber aux genoux de notre sauveur ? L'espace restreint du char ne permet pas beaucoup de démonstrations...

Il me regarde avec un demi-sourire voilé :

— Qu'y a-t-il, petit ?

— Es-tu un dieu ou un homme ?

— Les dieux n'ont pas les cheveux gris.

— Ils peuvent se déguiser. Mais il leur reste cette lumière que tu as dans les yeux.

— Il y a de la lumière dans mes yeux ? Elle n'y restera pas. J'ai bien éprouvé que je ne suis pas un dieu. Tiens-toi au bord du char.

Les adorateurs de Baal jonchent la route. D'autres fuient plus bas, éperdument. Le dieu monstrueux couve son vain brasier.

Mes camarades ont tous trouvé place dans les chars des vainqueurs. Nous tournons et prenons la route des crêtes, par où sont venus nos amis. Le chef m'explique que, voyant de loin ce feu, sachant ce qu'il signifiait, et ayant entendu dire que les adorateurs de Baal avaient saisi des enfants égyptiens, il en avait conclu à notre péril et fait diligence (heureusement !) pour le conjurer.

— Tu es donc un ami des Egyptiens ?

Il ne répond pas.

A travers un lacs de vallées inextricables, qui fait de cette région un pays de caches, nous passons, de forêt en forêt, jusqu'à une clairière où se trouvent les tentes de nos sauveurs. On nous en attribue une, où nous nous retrouvons tous autour d'Ouadjmès de plus en plus ravi.

Un certain mystère nous entoure ; les vaillants qui nous ont protégés ne disent pas qui ils sont. Il y a parmi eux des gens d'origine très différente. Ce sont pour la plupart des hommes très rudes ; et pourtant avec quelle bonté douce leur formidable chef ne m'a-t-il pas recueilli, serré contre sa cuirasse aux écailles de bronze ? Je vais à sa rencontre quand il entre chez nous s'informer de notre confort ; je lui prends la main, et j'ai plaisir à entendre Ouadjmès, qui s'est levé, le remercier, en quelques mots justes, avec ce grand air qui trahit le sang des dieux.

Notre hôte en est visiblement frappé ; il le considère avec une attention courtoise, puis il se tourne vers moi :

— Viens dans ma tente, me dit-il brièvement. Ce ton ne m'effraie pas dans sa bouche. Je me suis mis dans la tête que j'aurai par lui des nouvelles de mon père, qu'il m'aiderait même à le retrouver.

Il me fait asseoir.

— Quel âge as-tu ?

— Onze ans, seigneur.

Après un silence où j'entends le bruit du camp dans la clairière :

— Qui es-tu ?

Que répondre ?

— Tu crains de me le dire ?

— Non, seigneur, mais...

— Tu as des raisons de ne pas répondre ?

— Mes compagnons m'appellent Djédy. Mais je ne peux pas te tromper ; ce n'est pas mon vrai nom, que j'ai dû promettre de ne dire à personne.

— Voilà un grand mystère.

— Il n'y a pas de mystère qu'autour de moi...

Il lève les sourcils d'un air troublé. Je reprends vivement.

— Pardonne-moi, je ne voulais pas être indiscret.

— Eh ! bien, parle, que veux-tu savoir ?

— Rien qu'une chose ; voit-on des Egyptiens, par ici ?

— J'en vois.

— Je voudrais savoir où se trouve un Egyptien qui est en Asie depuis longtemps, qui a passé par Bybios il y a trois ans, par Qatna, l'an passé, et qui a été, je crois, au service du prince d'Alep contre les Hittites.

— Plusieurs Egyptiens sont dans ce cas.

— O dieux, me serai-je trompé... ? Je baisse la tête ; je reprends : « Celui que je cherche avait autrefois exploré les mers du Sud et pénétré dans le jardin des dieux ; il avait vu de ses yeux les montagnes de l'encens et de la myrrhe.

Le grand guerrier s'est levé ; il se détourne pour ouvrir une cassette d'ivoire, seul objet de luxe de sa tente, à part les armes. Il reste penché sur un rouleau de papyrus, puis, sans me regarder, me le tend.

Serait-ce une lettre à propos de mon père ? Je lis :

« Au seigneur Néhésy, la dame Isit, sa femme... »

Je me suis levé avec un cri éperdu. Il se retourne alors, les bras ouverts. C'est ma place dans ces bras-là.

Comment nous rassasier de ces instants sans mesure ? Nous nous manquons depuis toujours.

— J'avais deviné (sans me l'avouer de peur d'être déçu), me dit-il enfin, j'avais deviné dès le moment où je t'ai vu ; tu lui ressembles tant.

— Et elle dit que je te ressemble.

Nous nous écartons du présent pour songer à ce jour où nous serions tous réunis. Mais ce rêve ramène un nuage sur le front de mon père : « Je suis proscrit ! »

Je lui expose alors mon dessein de parler au roi :

— Il est généreux envers l'ennemi. Ne le serait-il pas envers un grand Egyptien, envers le père d'un ami de son fils ?

— Tu ne sais pas quel abîme il y a entre lui et tout ce qui touchait à la reine Maâtkarâ. Là le ressentiment, la passion, l'emporteront toujours sur la justice.

— Mais sûrement Ouadjmès intercédéra pour nous. Demandons-le lui ; je vais te le chercher.

— Cette ressemblance-là non plus ne m'avait donc pas trompé ? C'est le fils de Thoutmès qui était avec toi ?

— Oui, nous avions voulu voir du pays ; il cherchait les aventures, et moi j'espérais retrouver mieux tes traces au cours de cette équipée en cachette.

— Et tu espères encore obtenir quelque chose du roi ? Mais il doit être dans une inquiétude qu'il ne vous pardonnera pas ! Tu n'obtiendras plus rien de lui... à moins que les circonstances ne nous permettent de lui forcer la main ? Je pourrais lui écrire que je lui rendrai son fils à condition qu'il prête le serment de pardonner...

— C'est tout ce que je désire... et... oh ! père, ce n'est pas possible. Tu ne peux pas vouloir cela. Je suis l'ami d'Ouadjmès ; il me tenait la main quand il croyait que nous allions mourir. Il a confiance en moi. Ce n'est pas moi qui en aurai fait un otage.

— J'aime te voir ainsi.

L'avenir sera ce qu'il pourra. Jouissons d'aujourd'hui, en secret ».

Cette première ombre sur notre joie infinie nous rapproche plus encore.

Mais le temps fuit, il faut que je rejoigne mes compagnons pour ne pas provoquer de questions auxquelles j'aurais peine à répondre. Je suis heureux que Mahou ne soit pas là quand je rentre. Ouadjmès et les deux frères, encore tout au miracle qui nous a sauvés du feu, n'attribuent à rien d'autre l'exaltation que je sens bien que je rayonne. C'est curieux ; mon bonheur, au lieu de me les déprécier, me les rend plus chers.

Le repos dont nous avons tous besoin, Ouadjmès au moins autant que les autres, sert de prétexte à prolonger notre séjour. Les hommes de la carrière sont des proscrits, Egyptiens et autres, dont mon père a fait une troupe estimée de mercenaires ; le prince de Niy, qui les a pris à son service, a, sur le conseil de mon père offert son alliance à Thoutmès, mais il ne prétend pas pour autant se priver de leur appui ; il les rappellera quand le roi sera passé. Allié de l'Égypte et fort de son armée de métier, il pense se créer dans le pays un état considérable.

Nos journées se passent comme des rêves. L'été n'est pas torride dans ces montagnes, sous ces forêts ; il est fait pour ma joie. Nous prenons part à de petites chasses. Nous voyons les hommes revenir de grandes expéditions. Nous nous mêlons à leurs travaux. Ouadjmès n'y entend rien, mais il se fait bien voir de tous. Son royal courage dans l'épreuve lui a donné plus de confiance en lui-même. Il ressemble plus à son père. Et cependant son prestige est d'une autre sorte.

Une après-midi, je lui tiens compagnie, en l'absence des autres, partis à la chasse au sanglier avec mon père, qui ne veut pas avoir l'air de se désintéresser de ses hommes à mon profit.

Nous nous baignons dans un ruisseau qui coule sur des roches ; il forme des bassins où nous pouvons nager. Nous nous séchons sur l'herbe, au demi-soleil d'un taillis clairsemé. D'être pour la première fois séparé de mon père, mais sûr encore de le revoir tout à l'heure, me donne le loisir de mieux goûter mon bonheur et de sentir, hélas ! combien il est précaire.

— Notre temps a dépassé notre attente, n'est-ce pas, Djédy ?

Je ne peux qu'acquiescer en silence. Ouadjmès reprend :

— Il est près de finir, mais rien ne peut nous ôter de l'avoir eu.

Le temps de ce monde passe comme l'eau transparente. Le prince, d'un geste mélancolique, puise un peu d'eau dans sa main, ouvre les doigts ; quelques cailloux blancs brillent dans sa paume tant qu'ils sont mouillés.

— Tiens, dit-il, voilà ce qui reste. Mais non, pas même cela. Secs, ces cailloux deviennent ternes ; on voit qu'ils sont pleins de défauts. Il ne faut rien vouloir retenir. Je les rends au courant. « Dieu accomplira ce qui est dans son cœur ».

XIX. — LES ELEPHANTS.

Le temps a passé. C'est le départ. Mon cœur est terriblement tiraillé. Je n'ai pas perdu l'espoir de convaincre le roi, j'ai hâte de le tenter ; j'ai hâte de retourner en Egypte dire à ma mère la grande nouvelle. Mais rien n'est sûr que ce qu'on tient ; et je vais quitter mon père... Je vais quitter Mariya et Varouna, que mon père va faire rapatrier par le prince de Niy. Il n'y a pas longtemps qu'abusant du choc qui les avait assommés, je les ai capturés comme des bêtes, et maintenant je les respecte comme des frères aînés. Ils me remercient. « De quoi ? leur dis-je ; croyez-vous que je ne vous avais pas devinés, quand Mariya, le premier jour de notre escapade, nous a dit : « ...lorsque vous arriverez à Niy... ? Il s'est repris, mais j'avais saisi. Vous aviez l'intention de nous fausser compagnie, à la dernière étape, n'est-ce pas, quand nous n'aurions plus eu besoin de vous ? Nous dire adieu maintenant est moins triste, quand nous nous le disons sans détour, au lieu de cette dérobade, à laquelle j'aurais été honteux de vous réduire ».

Je leur donne à chacun un bracelet. La princesse Mérytamon, de qui je les tenais, ne m'en voudra pas. Ce sont les anneaux que je portais au haut des bras ; ils leur iront au poignet.

Nous nous embrassons sans plus parler ; nous savons que nous ne nous reverrons ni dans ce monde ni dans l'autre, puisque nos dieux sont différents ; à moins que ce ne soit vrai ce qu'Ouadjmès, initié à la doctrine du palais, m'assure, que tous les justes se retrouveront auprès du seul dieu en qui tous se résorbent, le Soleil de Vérité ? Il nous reste cet espoir.

Pourrais-je être aussi brave en me séparant de mon père ? Ah ! il le faut, pour ne pas le désoler, et pour ne pas nous trahir. J'ai passé toute la soirée hier dans sa tente, bien fermée aux regards des hommes et des étoiles. J'étais sur ses genoux et nous ne voyions rien au-delà. Il faut être sage. Il y a quelques jours, je commençais à désespérer de le retrouver jamais, et hier ma tête était sur son épaule.

Aujourd'hui, je le vois encore, à côté de mon char, près de quelques Syriens qu'il nous donne comme escorte, mais je ne peux déjà plus l'appeler mon père. Mahou nous regarde. Ouadjmès, qui trouve tout naturel mon attachement pour notre sauveur, et la prédilection de celui-ci pour le plus jeune d'entre nous, s'absorbe dans la contemplation des chevaux.

Dans le ciel, au-dessus de la clairière, passent en triangle les premiers oiseaux migrateurs. Ils volent vers le Sud, ils vont vers

l'Égypte. Mon père les suit des yeux. Je sais de quels souhaits, de quels regrets, il les accompagne.

Ouadjmès monte en char.

— Adieu, hôte généreux, dit-il, je ne cesserai pas, dans mon pays, de prier pour toi les dieux ; et pouvoir un jour te rendre service est une des raisons qui me font souhaiter de vivre.

Nous aurait-il devinés ? Se doute-t-il du service qu'il pourrait nous rendre ? C'est impossible. Mais un dieu lui a fait trouver les paroles de bon augure qui nous permettent, mon père et moi, de détacher nos regards sans trop de mal.

Nous reprenons la route des crêtes. Mais qu'importent les chemins ? Nous sommes perdus dans nos pensées. Pour la première fois, nous cherchons ce que nous dirons au roi. Ce ne sera pas si facile !

En effet, à peine en ville, où notre escorte se disperse prudemment, nous sommes entourés de cris de joie ; la rumeur de notre arrivée vole avant nos chevaux jusqu'au palais. Le roi a eu le temps de couvrir de sévérité sa joie de notre retour.

— Prince, dit-il, agir sans prévoir n'est pas digne de mon fils. Il t'en coûtera. Et vous, les compagnons, vous avez été en-dessous de ma confiance.

On fait sortir de prison notre vieux bavard de gouverneur, qui se vautre aux pieds du pharaon avec des convulsions d'humilité.

Inutile de dire qu'Ouadjmès et Mahou sont assez respectueusement fustigés ; pour moi, c'est une autre affaire — j'ai réussi à ne pas crier. Mais quand on me laisse aller, tout sanglant, je cingle à ma façon le vieux bavard qui s'est vengé sur moi de la colère du monarque : « Tu fais inscrire dans ta tombe, je suppose, selon la coutume, que tu as protégé l'orphelin ? Osiris jugera... »

— Tâche de ne pas vivre jusque sous mon règne, siffle Ouadjmès, qui l'a vainement conjuré de ne pas me traiter ainsi.

Et je ne suis pas le plus à plaindre ; les hommes qui étaient de service, la nuit de notre évasion, ont été roués de coups ; ils sont encore aux ceps. Ce n'était pas prévu dans le jeu ; je les plains ; mais Ouadjmès trouve qu'ils n'avaient qu'à faire leur service.

Amèrement, mon illusion s'écroule. Qu'obtiendrai-je encore du roi ? Il sépare le prince de ses deux camarades. Thoutiy reprend Mahou auprès de lui. A qui va-t-on me livrer ? Privé à la fois de parents et d'amis, j'ai le cœur bien lourd. Enfin Amenemheb me réclame. Il me tance assez vertement, dès l'abord, pour se permettre ensuite de me témoigner son amitié. J'en avais besoin.

Il m'apprend que le prince, habilement, a parlé à son père des éléphants que nous avons vus. Thoutmès a bondi. Il les lui faut.

Des traqueurs ont parcouru le pays. Enfin les animaux sont repérés. On les guette. On prépare la chasse. J'y prendrai part avec Ameremheb. Cela me ragailardit. d'autant plus que j'aurai peut-être l'occasion d'apercevoir Ouadjmès.

Les gens du pays ont coutume d'attirer les éléphants dans un piège. Mais Thoutmès, encore furieux, et qui a besoin de passer sur eux sa rage, ne veut pas entendre parler de piège. Il a fait cerner leur harde au déclin de l'après-midi. Nous les surprenons à l'heure où ils vont boire, dans le lit d'une rivière encombrée de roches, fort semblable à celle où nous les avons vus la première fois. Nous les observons en silence. Ils sont très nombreux. Les plus grands mâles se tiennent en tête de la colonne. Derrière eux, les femelles s'affairent ; elles prennent de l'e audans leur trompe et en aspergent leurs petits. Je ne veux plus d'esclaves, mais comme j'aimerais avoir un petit éléphant !

Amenemheb ne quitte pas des yeux le roi, qui s'est posté près des grands mâles inconscients du danger. Thoutmès est trop à son affaire pour prendre garde à moi. Je le vois choisir sa place vis-à-vis de l'éléphant le plus formidable, dont les oreilles déchiquetées, le cuir creusé de grands plis rudes disent l'âge et les combats. Une de ses défenses est un peu de travers, mais elles sont toutes deux d'un ivoire superbe.

Dissimulé dans le feuillage, et impatienté de toute velléité d'assistance, le roi, bien planté sur ses pieds écartés, le torse jouant sur les hanches, balance une lourde javeline à lame tranchante. Elle part, siffle, se plonge avec un retentissement mat dans la nuque de l'animal ; mais elle a dû dévier sur l'os. L'éléphant, furieux, barit, alertant la harde, et donnant à tous nos hommes le signal de la chasse ; il fonce dans la direction d'où lui est venu le coup. Thoutmès, brandissant une pique plus longue que la première, se porte à sa rencontre ; mais il glisse sur une roche moussue ; il tombe sur un genou. L'animal, de sa formidable trompe, lui saisit le bras. Amenemheb a bondi à son tour dans le lit de la rivière ; porté par son élan, il tranche, d'un coup de son glaive, la trompe de l'éléphant, qui pousse un cri horrible, saute et retombe sur mon pauvre ami. Non ! Amenemheb a pu se rencoigner entre deux roches. Il est sain et sauf, mais en fâcheuse posture. Le glaive lui a été arraché des mains par le choc. C'est à moi qu'il a confié son épée de rechange. Je dégringole dans l'eau et la lui passe à temps pour que, de sa poigne célèbre, il éventre l'animal affolé, qui, tombe sur les genoux et s'épuise en sursauts désordonnés ; nous

nous jetons sur le côté. Notre premier regard est pour le roi. Un autre éléphant l'a assailli ; mais celui-ci, frappé par lui dans l'œil, s'écroule aussitôt près du premier. Le roi tend la main à Amenemheb. Il me donne une petite tape sur la tête. Le péril et le succès l'ont déchargé de sa colère. Sa physionomie détendue respire le plaisir. Tout autour de lui maintenant volent les lances.

Le long de la vallée, c'est une mêlée incroyable, un déchaînement de vacarme et de fureur à perte de vue ; partout les hommes en masse harcèlent les bêtes enragées, qui foncent, ruent, déchirent, écrasent. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les Syriens préfèrent les prendre au piège ! Nous trouvant en tête de la harde, vers l'aval, nous voyons venir maint éléphant échappé à d'autres chasseurs. Ouadjmès, surgi aux côtés de son père, et moi, près d'Amenemheb, nous passons sans cesse à l'un et à l'autre de nouvelles armes. Certaines bêtes forcent le passage, ayant esquivé les coups, ou n'en ayant reçu que de peu meurtriers ; d'autres succombent ; d'autres encore font face, et la lutte recommence. Mais comme nous ne sommes plus seuls, que Thoutmès, satisfait de son engagement du début, laisse nos hommes le seconder, les éléphants assaillis d'une nuée de lances, sont moins souvent capables de se venger. En maint endroit la rivière est barrée par un entassement de corps gigantesques, sur lesquels par à coups déborde un flot épais et rouge. Constamment des combattants frais viennent relayer ceux que le massacre a fatigués ou blessés. Ce n'est plus une chasse, c'est une guerre, où les éléphants font preuve d'une intelligence extraordinaire ; nous les voyons s'organiser ; les mâles survivants changent de tactique devant les faits ; ils laissent galoper, à peu près hors d'atteinte, au milieu de la rivière, les femelles et les petits ; eux les encadrent, remontent les berges. Vainqueurs ou non, les hommes doivent s'éloigner, nous nous résignons à prendre position plus haut sur les pentes ; il n'y a pas à résister à une charge massive et concertée. Quelques-uns des mâles, aux flancs de la colonne, tombent encore sous les piques, et roulent sur les coteaux, dont ils brisent et déracinent les arbres ; mais les autres poursuivent sans se troubler. La manœuvre est si belle et si bien exécutée que le roi, émerveillé, fait sonner, par une sorte d'hommage, non le signal de la fin de la chasse, mais la sonnerie du ralliement après le combat. Le reste de l'armée des éléphants défile avec les honneurs de la guerre.

Leur troupe disparaît en bon ordre au tournant de la vallée, dans l'ombre qui descend des grands arbres agités par leur fuite. Cent-vingt bêtes restent là comme des montagnes après un cataclysme. De mémoire d'homme, on n'a jamais vu pareil

butin d'ivoire. On déchausse avec des cris d'admiration les splendides défenses. Les trophées précieux s'entassent, à la lueur des torches, devant le roi infatigable. Les soldats sont dans l'exaltation de trouver tant de viande fraîche. De villages invisibles, prévenus on ne sait comment, accourent des hommes, des femmes, des enfants qui, presque à tâtons, ou éclairés par de minces lumerottes, travaillent avec des tranchoirs de fortune et dépècent, tirent, nettoient comme des fourmis les carcasses énormes.

Un amas de bêtes abattues avait protégé un petit éléphant blessé au pied, et sa mère, qui n'avait pas voulu l'abandonner ; on s'apprête à les achever ; Ouadjmès proteste ; il agite son flambeau ; il crie : « Père, père, donne-les moi vivants ! » Je ris de constater qu'il a eu la même idée que moi. Le roi, remis de bonne humeur par cette belle journée, accorde tout. Il n'a plus l'air de vouloir nous séparer. Malgré notre fatigue, nous dansons, tirant de nos torches secouées des traînées d'étincelles. Nous allons avoir nos éléphants ! Nous les ferons dresser sous nos yeux. Ce sera bien du plaisir, et, pour moi, c'est beaucoup davantage. Car ce sera le signe que je suis rentré en grâce, et alors... au-dessus du dernier affairément des chasseurs, mon espoir rouvre tout grand ses ailes dans le silence de la nuit fraîche.

XX. — DISGRACE.

Le lendemain, distribution des récompenses. Amenemheb, sur l'épaule duquel le roi s'appuie familièrement, s'est vu donner de l'or, de l'ivoire, trois vêtements brodés. Thoutmès me prend par l'oreille et me regarde en riant : « Tu mériterais qu'on te rende à ton ami Baal, pour t'apprendre à courir les bois ». Je fais la grimace : « Il est trop laid ! » — « Tu trouves, jeune fat, que tu es trop beau pour lui ? » — « Ce n'est pas difficile... ». — « Retourne auprès d'Ouadjmès ; il m'assomme d'insistances pour te ravoïr ».

J'ai grand peine à ne pas sauter de joie. Comme je me courbe aux pieds du roi, il me rattrape par le menton : « Va vite ; ne le fais pas languir ; il t'attend pour aller voir son éléphant ».

Le pauvre éléphanteau est couché sur une abondante litière. Un de nos vétérinaires a retiré habilement de son pied la javeline qui le traversait. Il a lavé la plaie avec du vin clarifié. L'in-

telligent animal a reconnu qu'on lui voulait du bien ; il ne s'est pas débattu ; la mère l'a compris aussi. On lui a passé une corde autour des défenses parce qu'elle reste ombrageuse quand on l'approche elle-même ; mais elle ne cherche pas à faire de mal à ceux qui soignent le petit ; le dressage s'annonce assez facile.

Mahou n'a pas encore paru. Le roi lui tient rigueur, me dit Ouadjmès, non sans malice, parce qu'il est le plus âgé de nous trois, qu'il aurait dû être le moins fou, et s'opposer à notre fugue. Il ne nous est pas désagréable de nous passer un jour ou deux de Mahou... Tout me sourit. Aussi le lendemain, quand le roi me fait demander, je me prépare à lui dire qui je suis, à plaider la cause de mon père ; c'est une grande décision à soutenir ; je prends mon courage à deux mains.

Je ne savais pas combien il allait m'en falloir. Dès l'entrée, je vois que le vent a tourné. Thoutiy, debout près du roi, me jette un coup d'œil haineux et triomphant, mêlé de je ne sais quel air de crainte. Thoufmès profondément troublé, me glace :

— Est-il vrai, me dit-il, en me transperçant du regard, que tu es le fils de Néhésy ?

— Oui, roi.

— Pourquoi me l'as-tu caché ?

— Parce que sa Majesté ne m'aurait pas admise auprès d'elle et que j'espérais mériter ici la réhabilitation de mon père.

J'aurais dû dire la « grâce » de mon père. J'ai manqué de diplomatie, mais l'attitude de Thoutiy soulève en moi une rage froide. J'ai cru qu'il allait me frapper. Je n'ai pas bougé d'un cil. Il se domine. Le roi reprend, implacable :

— Ton père est proscrit et le restera.

— Tu es le plus fort, ô roi.

— Où est-il ?

Les dieux soient loués, il ne sait donc pas où se cache mon père.

Thoutiy me secoue par le bras ; il hurle :

— On te fera parler si tu n'y viens pas de bon gré.

Puisque tout est perdu sans remède, je peux me donner le luxe de répondre à Thoutiy :

— Le seigneur Thoutiy est-il aussi enclin à frapper les enfants que les statues ?

Blême, il lève le poing. Un regard du roi l'arrête. Thoutmès, une main crispée à l'accouder de son trône, se passe l'autre sur le front, sans détacher de moi ses grands yeux noirs où je vois monter l'orage. Il se ressaisit, puis de nouvelles ondes de colère viennent battre sa poitrine. Il prononce enfin :

— On ne te demande rien, Nedjouty. Je vais te faire recon-

duire en Egypte sous bonne garde. Intef, que sa santé rappelle au pays, veillera sur toi. Vous prendrez le premier bateau du courrier. Tu seras traité comme un enfant de haute naissance. Une fois chez toi tu seras libre. Mais que je ne te voie plus ! Je ne répondrais pas de ma colère.

Je détache mon collier d'or.

— Garde-le, dit Thoutmès, tu l'as mérité.

Je le dépose aux pieds du roi, me relève, suis sorti. Je marche dans un nuage, mais je marche. Quelqu'un me prend par la main ; c'est Intef. Je me laisse conduire. Je ne comprends rien à ce qui se passe, mais qu'importe ? Un point est sûr, auprès duquel plus rien ne compte ; ma mission a échoué.

XXI. — LE RETOUR EN EGYPTÉ.

Après les forêts, les torrents au détour des montagnes, après la mer, monotone est la terre d'Egypte, piquée de maigres palmiers sous le ciel vide, mais c'est la terre dont je suis fait ; j'aspire à son odeur profonde.

Les pyramides m'accueillent ; nous entrons dans la vallée, je retrouve de mieux en mieux le grand Nil de mon enfance heureuse, entre ses deux falaises qui portent le ciel sur leur table déserte.

Intef a été bon, sans insistance ; il est lui-même accablé, très souffrant. Le soin de son bien-être a occupé mon attention ; je suis trop navré pour lui consacrer beaucoup de mon cœur, dont il n'a pas besoin ; il est tout au désir de revoir les siens. Le léger lien qui nous unit tombe de lui-même à notre arrivée à Thèbes, mais nous sentons alors qu'il n'était pas sans douceur.

Et je revois la ville, les quais, les rues, notre mur, au-dessus duquel nos arbres ont un peu grandi. Le portier m'aperçoit. Il se lève, allonge le cou, reconnaît que c'est bien moi, tombe assis sur son banc, rebondit comme une balle, me prend les deux mains, qu'il appuie sur ses joues : « Ma Mère ? » lui dis-je ; il pousse un cri, se sauve à toute vitesse, trébuche, se tord le pied, saute sur l'autre : « Dame Isit ! dame Isit ! crie-t-il à tue tête avec un tel accent que ma mère, très vite apparue, demande à voix presque basse : « Des nouvelles de Nédjouty ? » Elle n'a pas achevé que je suis dans ses bras. Les moineaux, dispersés par ma course, ont eu le temps de se rassembler et

de se remettre tout à leur occupation, qui est de picorer les raisons tombés de la treille, avant que nous n'ayons bougé.

— Mère, j'ai vu mon père ; il vit, il dirige les mercenaires du prince de Niy. Le roi l'ignore, mais il sait que je suis son fils ; il m'a chassé !

— Ton père t'a vu, mon petit ! Vous vous connaissez ! Cela lui donnera le courage d'attendre encore. Les dieux changeront le cœur du roi. Nous ne pouvons tout obtenir en même temps. Et tu es là ; toi. Comme tu as grandi ! Et de ses douces mains longues, elle me prend la tête et me considère. Il n'y a pas que du bonheur dans ses yeux, à constater que j'ai grandi. Mais la fierté l'emporte. Toute la maisonnée est autour de nous à s'ex-tasier sur ma robustesse et ma bonne mine. Les dents blanches des noirs brillent dans leurs braves figures rondes.

Deux marins déposent mes coffres. Je distribue des souvenirs de Syrie ; je fais grande figure. Mais ma mère est jalouse. Elle m'entraîne dans son appartement et là, tout en buvant des flots de jus de grenade, qu'elle me verse distraitement, je raconte...

Ma mère, enfin, s'est reprise. Elle me dit posément : « Tout cela est bel et bon, jeune seigneur ; mais il faut songer à l'avenir. Nous allons rendre grâces au temple, pour ton retour ; et demain tu iras à l'école. Je sais que tu as appris bien des choses utiles qu'un maître n'enseigne pas. « Apprends avec l'ignorant comme avec le savant », disait il y a bien longtemps le sage Ptahhotep. Il n'y a pas de limite à l'art, on le trouve jusque dans la main de la servante de la meule ». Mais l'étude et l'aventure sont nécessaires l'une et l'autre. Et il faut te refaire une habitude d'un travail régulier.

Le lendemain, je ne vais pas à l'école. Un char du palais est venu me prendre. Une suivante de la reine Mérytrâ, chargée de messages aimables pour ma mère, me demande pour la journée. La reine aura des comptes à rendre à son époux et souverain. Mais elle désire, je suppose, avoir des nouvelles d'Ouadjmès. Je suis assailli de questions à son sujet. Les princesses me choient, non seulement parce que je leur vante les exploits de leur idole, mais aussi parce que je suis le fils de Néhésy. Il est un héros à leurs yeux comme aux miens.

La princesse Mérytamon n'est jamais longtemps sans plaisanter ; elle m'adresse de vifs reproches : « Qu'as-tu fait des bracelets que je t'avais donnés ? Tu les a échangés ? Contre quoi ? Des armes syriennes ? Des cèdres ? Des gâteaux ? »

Je lui explique ce que j'en ai fait ; c'est le point de départ de nouveaux récits. Sans dire que c'est mon père, je raconte qu'un ami des Egyptiens nous a sauvés du feu. La reine est si bou-

l'aversée de notre péril que rétrospectivement elle me gronde un peu. Mais la princesse exulte :

— Voilà la vie qu'il me faudrait, pour laquelle je suis née ! Que je voudrais être un homme ! Mère, je vais me déguiser en homme et partir pour la Syrie. Nedjouty me servira de guide et d'écuyer. Nous dresserons un éléphant. Avec lui, nous vaincrons les rebelles, nous leur ferons prêter serment d'obéir à mon père et d'ennuyer Thoutiy de toutes les façons.

La princesse respire une fleur de lotus bleu d'un air extrêmement féroce. Elle poursuit :

— Nedjouty se serait teint en un beau noir d'èbène ; mon père ne nous reconnaîtrait pas. Au milieu d'une bataille acharnée, nous lui sauverions la vie en le faisant monter sur notre éléphant, qui, bien stylé, irait s'asseoir sur le chef ennemi. Dans cette situation, le roi, mon père, me proposerait, pour me récompenser, la main de la princesse sa fille ; je lui éclaterais de rire au nez ; il nous reconnaîtrait ; nous obtiendrions qu'il rappelle Néhésy, et il donnerait à Nedjouty (que l'éléphant, puisant de l'eau dans sa trompe au fleuve voisin, aurait déteint en un instant) les bracelets que voici pour remplacer ceux qu'il a donnés.

Et la princesse tire d'un coffre, dont elle oublie de rabaisser le couvercle, deux anneaux d'or et de turquoise. Elle me les attache au haut des bras.

— Et moi, continue-t-elle pour couper court à mes remerciements, que recevrai-je comme récompense de mon intrépidité ? Pan ! l'intrépide guerrière sursaute, le couvercle du coffre étant retombé avec fracas : « Oh ! que j'ai eu peur ! » soupire-t-elle, et elle rit dans la fourrure de son chat Béner qu'elle a attrapé au vol. Je baise la main que me tendent les princesses et je m'en vais, un peu moins mélancolique : la charmante Mérytamon arriverait-elle un jour à convaincre son père ?

Un troisième exposé de mes aventures s'impose, devant Hésvt et son grand-père. Depuis que j'ai parcouru la grotte dans l'obscurité complète, je sais ce que c'est que d'être aveugle, et je m'émerveille bien plus de la gaité du musicien. Il m'accueille sur la petite place ombragée, près de sa maison.

— Eh ! quoi ? s'écrie-t-il, est-ce là le prince Nedjouty, que les dieux appellent Djédy ? Il revient d'avoir conquis le Naharina ? Je ne puis te célébrer que sur une harpe à la fois, mais écoute, dans tous les instruments de musique de la maison, il y a une chanson pour toi, prête à s'élever. Et vois-tu, toi qui as tes yeux, paraître à mi-corps, entre les branches des sycomores et des acacias, les déesses de chacun de mes arbres, qui t'offrent des fruits, et l'eau fraîche de la bienvenue, dans le petit

chenal qu'elles protègent de leur ombre et qu'elles éventent de leur feuillage ?

— Je ne les vois pas, cher vieillard, il n'y a que toi qu'elles favorisent de leur grâce ; mais je n'ai pas besoin de les voir, puisque leur filleule et leur reine est ici, et que je la vois, elle.

Dès que nous sommes seuls, Hésyt retire de son cou la figurine de Maât en or émaillé. Je proteste :

— Tu ne veux pas la garder, par amitié ?

— Non, c'est toi qui as besoin de la Vérité-Justice. Qu'elle te protège ! Qu'elle te fasse triompher !

— Et voilà ton oudjat. C'est peut-être lui qui m'a sauvé. Je l'ai pressé contre moi dans les plus grands périls.

Hésyt aussi, sans réfléchir, en m'écoutant, le presse un instant contre elle.

Je lui raconte tout. Je lui dis que j'ai vu mon père, que je ne le verrai peut-être plus. Mais je m'arrête court ; elle est orpheline...

Me comprenānt, elle me rassure : « Un chagrin mort est moins dur à supporter qu'un chagrin vivant ».

J'ai passé par le malheur ; je sais maintenant : c'est parce qu'elle a souffert que sa voix est si douce. Elle ajoute : « Et pourtant, Nedjouty, tant qu'il y a vie, il y a espoir ».

Enfin, je retourne à l'école, avec un mélange d'appréhension et de joie. Celle-ci prend le dessus, quand je vois m'accueillir avec des cris enchantés tous mes anciens camarades, y compris Ousekh, un peu moins replet. Il ne se doute pas que je lui dois la vie singulière que j'ai menée depuis un an. Je n'en parle pas. L'amertume de la fin gâte les autres souvenirs. Il y en a pourtant qui me reviennent plus clairs ; ils me brûlent les lèvres ; je les confie alors à mon camarade Rensy, que j'ai eu grand plaisir à retrouver.

Les autres années, les cinq jours de congé que nous valaient les actions de grâces du roi au « Trône des Deux Pays » et son triomphe après son retour d'Asie, avec l'armée en bel arroi, et le pittoresque défilé des captifs, liés en d'étranges attitudes, étaient une période de joie enivrée. Je n'irai pas, cette année, bien que les fêtes soient encore plus belles, acclamer ce vainqueur injuste. Je n'irai pas voir dresser, devant le pylône sud du grand temple d'Amon, le prodigieux obélisque dont les inscriptions commémorent pour des millions d'années la campagne à laquelle j'ai pris part. C'était cependant passionnant, les autres années, de voir débarquer de sa barge, équiper d'un savant réseau de cordages, traîner avec mille précautions jusqu'à son emplacement, au milieu d'une butte de sable, la gigantesque et fragile aiguille de granit rose. Quelle angoisse au moment où,

couchée sur la butte, d'où l'on enlève progressivement du sable, elle s'incline, bascule, et, guidée par la manœuvre des câbles, touche de sa base son piédestal, dans les rainures duquel enfin elle s'emboîte, avec une secousse alarmante, lorsque les efforts des marrins l'ont amenée à la verticale !

Tout étant achevé, la consécration faite, je vais avec Rensy admirer le merveilleux contour effilé du monument, qui s'élève net et pur, brillant d'un poli égal jusqu'au ciel bleu, comme le faisceau de rayons qu'il symbolise. Nous lisons l'inscription, et, avec une fierté mêée de chagrin, je raconte à Rensy le passage de l'Euphrate.

XXII. — LE PROCES.

Je me désolais de cette atonie de notre espoir, mais cet état paraît tout à coup très enviable à côté de la situation qui nous est révélée. Un soir Intef vient nous trouver, ma mère et moi, et avec maintes précautions nous apprend que le roi, on ne sait comment, a su la retraite de mon père et l'a fait saisir, qu'il l'a ramené en Egypte, qu'il va faire instruire son procès.

Ma mère a pris tout le précieux encens qui lui restait de l'exploration de Pount et l'a porté au temple d'Amon pour le salut du prisonnier.

Après le premier accablement, la colère me fait relever la tête. Le roi est trop dur ! et surtout la fureur me prend contre les délateurs. Intef n'a voulu nommer personne. Mais j'ai appris à interpréter ses finesses de vieux diplomate ; j'ai deviné plus d'un sens à certaines de ses paroles. Je mets ensemble des souvenirs que leur rapprochement éclaire. Lorsque je quittais la tente de mon père, je ne retrouvais jamais Mahou auprès d'Ouadjmès ; il nous espionnait ; il nous écoutait. Je revois son expression quand j'ai dit (du regard) le dernier adieu. Mahou n'a peut-être pas eu tout de suite l'intention de nous dénoncer. Mais son affreuse jalousie du début l'a repris lorsque le roi m'a rappelé avant lui auprès du prince ; de là sa première délation, par l'intermédiaire de Thoutiy, et, probablement sous la pression de celui-ci, l'indication enfin du refuge de mon père. Dire que je m'étais habitué à Mahou, que je m'étais presque attaché à lui ! Ah ! il faut savoir haïr ! J'ai plus d'un but, aujourd'hui, devant moi : sauver mon père et punir Mahou.

Ma mère multiplie en vain les démarches pour obtenir au moins de voir le prisonnier. Nous vivons tendus vers le jour du procès. Notre seul espoir réside dans la personnalité respectée du vizir Rekhmirâ, qui doit présider les assises. L'impression favorable s'est confirmée le jour où je suis allé, me faufilant inaperçu dans la foule, assister à une de ses audiences. J'ai vu le grand magistrat, doucement hautain, doucement bienveillant, tenir tête à Thoutiy, qui essayait de couvrir de son autorité un de ses intendants.

Cet intendant plaidait contre un paysan. Je me rappelle le sujet de leur litige. Le paysan apportait à la ville les produits de sa culture. Ses ânes passaient le long de l'eau. La troupe s'arrête un instant devant du linge étendu à blanchir sur le chequin. Le paysan prend le parti de faire passer ses bêtes une à une au bord du champ voisin, au risque de gâter un peu d'orge. L'intendant qui l'épiait, surgit là-dessus, et, jouant l'indignation, confisque les ânes et tout leur chargement.

Le pauvre paysan, débouté de sa réclamation devant les tribunaux inférieurs, en avait appelé au vizir. Celui-ci, avec un fin sourire désabusé, interroge l'intendant, qui se croit fort de la protection de Thoutiy :

— Qui avait mis les pièces de toile à blanchir sur le chemin ?

— Comment le savoir, seigneur juge, et qu'importe ?

— Selon toi, qu'aurait dû faire le paysan ?

— Ecarter le linge pour passer et le remettre ensuite.

— S'il l'avait vu enlever la toile, le propriétaire aurait pu l'accuser de vouloir la voler.

— Il eût été bien extraordinaire que le propriétaire du linge se fût trouvé là juste à ce moment... c'eût été comme un fait exprès.

— Mais toi, tu t'es bien trouvé là au moment où les ânes effleuraient le champ d'orge...

Et puis les pièces de toile étaient peut-être trop nombreuses pour qu'il fût aisé de les déplacer.

— Il n'y en avait que seize, seigneur juge.

— Mais peut-être étaient-elles trop grandes pour être maniables ?

— Non, seigneur juge, il y avait dix pièces de deux coudées sur deux, et six de deux coudées sur trois.

— Tu les avais mises là toi-même, l'intendant. Personne d'autre que celui qui les a placées ne peut en avoir retenu le nombre et les dimensions. Tu rendras au paysan les ânes et leur chargement, et tu lui donneras ensuite deux deben d'or, pour le dédommager de ta calomnie et payer ta malhonnêteté.

— Seigneur mon maître, crie alors l'intendant à Thoutiy, qui

jusque là s'était tenu tranquille, vois-tu comme on bafoue ton autorité ?

Thoutiy, furieux, s'est levé : « seigneur vizir, souviens-toi, je te prie, que cet homme est à moi ; tu sais qui je suis ».

— Je sais, seigneur Thoutiy, que nous sommes l'un et l'autre des hommes du roi, et que le roi veut la justice.

Alors le paysan de se prosterner, puis de sauter de joie, puis de se prosterner de nouveau, et de s'exclamer : « je reverrai mes ânes, mon cher Kêmi, le noiraud ! A-t-il seulement mangé depuis qu'on me l'a pris, lui qui ne mangeait que dans ma main ?

« Ah ! seigneur juge, tu es le pasteur de ce peuple pour le roi, notre dieu ; dans ta main, la balance est égale ; tu es le bon pilote sur lequel le capitaine se repose de conduire la nef à travers la tempête... »

Rekhirâ congédie, avec une dignité courtoise, l'éloquent campagnard ; l'intendant récalcitrant est reconduit à coups de bâton par les huissiers. Thoutiy se retire d'un air offensé qui me réjouit le cœur. Le juge lui a tenu tête. Tiendra-t-il tête au roi ?

Le jugement de mon père aura lieu dans le temple de Maât, accolé au temple de Monthou, dans l'enceinte nord du « Trône des Deux Pays ». Intef a pris sur lui de nous introduire, ma mère et moi, dans une chambre secrète, d'où nous voyons sans être vus.

Il n'y a encore personne dans la grande salle, partagée en trois nefes par de sveltes colonnes de bois. Le tribunal du vizir est au fond de la nef centrale, ouverte sur les chambres sacrées, voisines du sanctuaire de la Vérité-Justice.

Des huissiers viennent disposer devant la place du juge les quarante rouleaux de la loi. Tout à coup, ils se jettent le front contre la terre. Nous ne voyons pas encore devant qui ; est-ce déjà le juge ? C'est le roi ! Il est accompagné d'Ouadjmès, que suit de près le vizir Rekhirâ. Je ne sais où regarder, dans mon trouble de reconnaître celui que j'ai tant admiré, et mon ami, bien pâli et maigri, avec le juge intègre ; je place tout mon espoir dans ces deux derniers.

Le roi se dirige vers le sanctuaire. Avant de disparaître, il se tourne brusquement vers le magistrat : « Rekhirâ, ce procès est le mien. Penses-y ! »

— Tu es le juge suprême, ô roi ; je me retire. Voilà les livres de la loi.

— Non, je te fais confiance ; du sanctuaire où nul ne me verra, j'entendrai le procès, et nous nous souviendrons, moi et mon fils, de la façon dont tu auras défendu la royauté.

— Je me rappellerai les instructions de sa Majesté, quand elle m'a élevé à la dignité que j'occupe : « écoute également le grand

et le petit, le fort et le faible. Considère du même œil ton ami et l'étranger. Et ne tombe pas dans l'erreur d'un de tes prédécesseurs, qui se montrait plus sévère envers ses amis qu'envers les étrangers...

Le juge, très pâle, n'ajoute rien, mais son silence laisse assez entendre que l'accusé, cette fois aussi, n'est pas pour lui un étranger. Le roi et le magistrat s'affrontent, l'un et l'autre immobiles, droits, chargés de puissance. Je suis avec angoisse leur combat, et le combat intérieur de chacun d'eux. Je ne sais si c'est à dessein, ou tout naturellement sous l'empire de sa préoccupation, que Rekhmirâ, d'un imperceptible mouvement inspiré, détache un instant ses yeux de ceux du roi et regarde vers le sanctuaire, vers le siège de la Vérité-Justice. Instinctivement le roi a suivi son regard : un tressaillement le parcourt. C'est comme si la déesse avait paru. Mais il fronce le sourcil, de colère de s'être laissé couper de son ressentiment. D'un signe de tête, il ordonne au vizir de l'accompagner dans les chambres sacrées. Je ne les vois plus. Ouadjmès les a suivis sans quitter son air morne.

Le public est admis dans les nefes latérales ; il ne se doute pas de la présence du roi. Je distingue beaucoup de personnes de la meilleure société, qui ont autrefois connu mon père. Quel supplice si nous avions dû prendre place parmi cette foule.

Le juge reparait seul. Rien ne permet de deviner son violent débat. Il entre en fonction avec une gravité rituelle. Il donne l'ordre d'introduire l'accusé. Ah ! que les larmes ne m'aveuglent pas, que je me dédommage dans ce moment de tout le temps où je ne l'ai pas vu, de tout le temps, peut-être, où je ne le verrai plus ! Il est là. Je serre la main de ma mère. C'est lui : quelle grande mine il garde dans la disgrâce ! Il parcourt des yeux l'assistance ; il espère nous y voir. Nous aurions dû y être !

Rien qu'en pensant à nous son regard s'est adouci, et j'ai reconnu tout mon père. Mais déjà il fait face au vizir, et au sanctuaire. Un cri en jaillit : « père, père, c'est lui qui m'a sauvé du feu ! » Ouadjmès a surgi dans l'encadrement de la porte sacrée ; le roi, trahi par son exclamation, paraît à son tour. Toute l'assistance se courbe contre terre. Mon père, les yeux dans les yeux du souverain, a fléchi le genou. Ouadjmès lui tend les mains. Thoutmès, pour la première fois de sa vie peut-être, reste partagé entre deux courants qui se heurtent. Sa décision d'aigle est suspendue. Il serre son fils contre lui au souvenir du danger qu'il a couru, regarde mon père avec des yeux presque égarés, repousse toute la vision d'un geste et décide d'une voix sourde : « qu'on le reconduise à la prison ».

Le jugement n'aura pas lieu ! Est-ce un mal ou un bien ?

Le roi disparaît ; Ouadjmès adresse à mon père, qu'on emmène, un signe désespéré d'amitié et d'adieu. L'assistance s'écoule. Nous sommes seuls. Ma mère s'est adossée au mur, contre lequel s'appliquent ses mains tremblantes. Je la soutiens. Elle se redresse, Intef rentrant. La vie recommence.

XXIII. — POISON !

Les jours suivants, plus de nouvelles. Nous flottons entre l'espoir et l'inquiétude. Pour me distraire des tourments dont elle ne saurait s'affranchir elle-même, ma mère m'envoie parfois chez mon ami le musicien. J'accompagne Hétyt dans ses promenades d'herboriste. Nous ne sommes pas toujours seuls à chercher des plantes. Nous rencontrons souvent un Syrien qui se livre à la même occupation, mais lui, alors que nous cueillons les plantes salutaires ne semble choisir que les espèces vénéneuses. Un jour que Hétyt est allée conduire l'aveugle au temple où on lui demandait de chanter, je vais herboriser seul dans notre chemin de tamaris, d'où, sans le vouloir, j'entends une conversation saisissante entre l'amateur de plantes mauvaises, et son maître, à ce qu'il paraît, un certain Ithobaal, que j'ai rencontré naguère au palais, parmi les otages princiers de la maison de Syrie. Ce personnage demande à l'autre s'il a trouvé ce qu'il faut.

— Oui, le breuvage n'aura pas de goût ; je l'ai essayé sur un chien il n'a pas tardé à crever.

— Malheureux, c'est un poison lent qu'il me faut ; sans quoi on me soupçonnera, moi qui suis désigné pour remplir le rôle d'échanson le jour de la cérémonie. Arrange-toi pour qu'il n'apparaisse aucun rapport entre la fête pour l'investiture du prince de Hamath et la mort du roi.

— Ne crains rien ; l'effet sera beaucoup moins rapide sur un homme.

Ils s'éloignent. Je reste figé d'effroi entre mes tamaris.

Que faire ? En tout cas ne rien dire à ma mère, qui a déjà bien assez de soucis. A qui me confier ? Intef est à Thinis, dans ses terres patrimoniales. Reste Armerheb. Je demande à le voir ; il me fait dire qu'il me souhaite du bien, mais qu'il ne peut pas à entretenir de relations avec quelqu'un que le roi considère de sa présence. Quel coup ! Amenemheb est pourtant le modèle



des braves. Hélas je pense que sa loyauté l'égaré. Il ne veut pas de compromission, me dit-on, lorsque j'insiste.

Je me retrouve seul. Le sort veut-il que je laisse faire ? après tout la mort de Thoutmès nous sauverait. Ouadjmès, roi, réhabiliterait mon père. Pourquoi défendre notre persécuteur ? N'a-t-il pas mérité de périr par l'injustice ?

Mais tout à coup je me rappelle les regards voilés que les Orientaux jetaient sur le prince, au glorieux camp de l'autre côté de l'Euphrate. La mort de Thoutmès serait la fin de l'empire, la revanche des Asiatiques, peut-être leur retour en Egypte. Ouadjmès, à douze ans, ne pourrait réaliser l'union du pays contre les rebelles. Un peu de mon ancien enthousiasme pour le roi renaît bizarrement à cette idée. L'Egypte est attachée à lui. Et je laisserais de sang-froid assassiner ce héros ?

Je n'ai à compter que sur moi ; heureusement que je connais les habitudes du palais. Je sais un marchand de fruits qui y a ses entrées. Je me faufile dans son entrepôt, entre les grands paniers prêts à partir. J'en avise un, plein de noix du Liban, dont je verse une partie dans un autre. J'ai repensé à propos à la façon dont Thoutiy prit la ville de Joppé ; je l'imite sans scrupule. Je me fais un nid entre les coques. Je m'y enroule, je tâche d'en arranger au dessus de moi. Hélas on vient. Aurai-je le temps de me dissimuler ?

— Tiens, dit un porteur, je croyais avoir rempli ce panier.

— Bah ! répond un camarade ; verses-y un peu de cet autre qui est trop rempli, et tout sera bien.

Bon ! Je reçois une avalanche de noix sur la tête. Je suis caché ; et je respire tant bien que mal entre les coques. Je suis enlevé, lancé dans un chariot, qui roule et cahotte, et finalement me dépose. On parle autour de moi, puis on s'éloigne. Heureusement ! j'en ai assez d'être recroquevillé sous mes noix. Je les envoie bouler d'un coup de tête. Je me trouve dans une cour du palais ; je sors de mon panier, me glisse entre les autres. Je m'oriente : oui, je suis malheureusement très loin de la maison de la reine, où le mieux serait que je donne l'alarme ; mais comment y arriver sans être vu ? J'aperçois quelques serviteurs affairés, je leur échappe assez facilement, jusqu'au moment, où tournant un coin, je me trouve nez à nez avec deux d'entre eux, qui me reconnaissent :

— Tiens, Djédy ! Que fais-tu ici, malheureux ?

Je paie d'audace : « Bonjour, bonjour, vous ne savez pas que le roi m'a rappelé ? »

— Non, nous ne savions pas... eh ! bien, tant mieux ; le pauvre prince n'en a certainement plus pour longtemps à vivre. Il doit être heureux de te revoir ; tu le changeras du seigneur

Mahou, qu'on lui impose à son corps défendant... Tu vas probablement à la maison de Syrie, pour la fête de l'investiture du prince de Hamath ? Il est temps, tu sais ; à bientôt !

Ils me laissent très ému ; j'ai appris deux nouvelles qui me bouleversent ; Ouadjmès serait presque à la mort !! et la fête a déjà lieu ! Je n'ai pas le temps de m'abandonner à mon émotion : il faut que je me précipite à la maison syrienne, d'autant plus vite que les deux serviteurs auront peut-être parlé de ma présence ici et donné l'éveil à d'autres, moins bienveillants. Je ne donnerai pas longtemps le change, je ne suis ni habillé, ni paré pour une fête.

Je me hâte ; je vois de loin les derniers invités entrer rapidement sous le porche de la maison de Syrie ; je vais y arriver, quand une main s'abat sur mon épaule et me force à me retourner. C'est Mahou !

Il n'y a pas de paroles perdues. Nous nous jetons l'un sur l'autre. Il est plus fort que moi, je suis plus vif. Je le jauge d'un coup d'œil : il s'est encore appesanti. Mais quels muscles ! il s'agit de tenir, de le fatiguer, de le déconcerter, et alors seulement de le frapper à bon escient. Il est dans une colère démente ; il se plaît à me faire mal ; je parviens à encaisser, sans trop me troubler, ses premiers coups ; j'en pare et j'en évite d'autres, qui le laissent pantelant d'avoir frappé dans le vide. La sueur lui coule jusque dans les yeux. J'arrive de plus en plus souvent à esquiver ses poings. La rage l'aveugle. Je concentre toute ma vigilance. J'achève de l'user en dansant à droite, à gauche, en arrière. Il m'allonge une violente décharge du droit que j'évite de justesse, et, de mon poing gauche, avec toute ma force, qu'augmente son élan opposé, je l'atteins en plein sous le menton ; ses dents claquent. Avant qu'il ait réagi, je l'ai touché du droit près de l'œil gauche. Il vacille. Sans attendre mon reste, je bondis, je fais volte face, j'arrive à la maison syrienne. Aux serviteurs, ahuris de me voir, haletant et en sueur, je crie : « de la part du prince Ouadjmès ». Ce nom, comme peut-être la fausse nouvelle de ma rentrée en grâce, m'ouvre les portes ; adviene que pourra, j'entre sans hésiter dans la salle du festin. Le roi est debout, il répand sur les cheveux du prince de Hamath agenouillé devant lui le parfum d'un vase d'obsidienne, qui consacre sa souveraineté. Le prince Ithobaal tend une coupe d'or au pharaon, qui en répand quelques gouttes en libation : « Que mon dieu Amon et le Baal, ton dieu, t'accordent un long règne, prince, et te protègent aussi longtemps que tu seras fidèle à la double couronne » (1).

(1) La couronne d'Égypte, double parce qu'elle est de Haute et de Basse Égypte.

Il s'élève un concert de harpes et de flûtes.

Le roi va boire. « Poison ! » ai-je crié, de la porte. La surprise de me voir là, le saisissement de tenir une coupe qu'on lui dit être de poison, n'altèrent pas le visage du souverain. Il me regarde d'un air hautainement interrogateur. Je n'ai pas besoin d'expliquer. Un singe familier a lappé le breuvage répandu et, assez vite, témoigne un malaise suspect ; la tête basse, il se dandine, se tourne dans tous les sens, gémit, se couche, se relève s'abat enfin, dans une pitoyable attitude contractée, comme un enfant malade.

Ithobaal n'attend pas qu'il succombe. Au moment où les yeux de tous les assistants se reportent sur lui, on s'aperçoit qu'il s'est enfoncé sa dague dans la poitrine. Il s'étend, se couvre le visage. Le prince de Hamath et les autres Syriens se ruent sur lui et, pour prouver leur innocence et leur loyalisme, l'insultent et le frappent.

Je suis aux genoux du roi. Il allait peut-être me relever quand un serviteur entre, s'incline à peine, et dit : « la reine t'appelle, ô roi ». Puis après un moment, « le prince est très mal... ».

Thoutmès a tressailli, le sol a manqué sous ses pieds ; il ne m'oublie cependant pas :

— Viens.

Je me relève, je le suis, le cœur battant.

Mahou me guettait à la porte, prêt à se jeter sur moi. Il s'est effacé avec stupeur devant le pharaon. Je suis trop ému pour songer à triompher de lui.

XXIV. — LE RETOUR AU « SUBLIME ».

Était-ce ainsi que je devais rentrer chez mon royal ami ? Sa chambre est pleine de médecins et d'exorcistes. Mais ils s'avouent vaincus, même le harpiste, me dira-t-on plus tard. La reine, d'un geste devenu désespérément automatique, essuie la sueur qui baigne le visage gris d'Ouadjmès ; sa sœur l'évente.

Sur un signe du roi, les étrangers sortent. Les princesses me reconnaissent avec un air de bonté désolée. Thoutmès me pousse auprès de son fils :

— Tu vois, je te l'ai amené ; es-tu content ?

Ouadjmès me tend la main et sourit faiblement à son père, qui a dû espérer longtemps cette marque de bienvenue car, sous



Sur la berge du petit chenal... p. 112.

l'émotion, ses mâchoires se contractent. Que cette main est maigre et chaude dans la mienne ! De son autre main ouverte, et déjà retombante, mon ami me fait un signe évasif, comme pour dire : « Voilà, c'est arrivé ». Puis d'une voix éteinte : « Je voulais te rendre ton collier d'or. Tu l'accepteras de mes mains ? » La princesse le prend dans un coffre dont, cette fois, elle referme doucement le couvercle, et le lui remet ; il veut me l'attacher ; je le fais pour lui et lui dis tout bas : « Tu es le fils des dieux ; ils vont te secourir, comme l'an passé ».

Sa voix s'élève, étrangement mince et exaltée : « Les dieux meurent aussi. Quand j'ai quitté le Liban, on entendait, loin sur la mer, les lamentations des femmes de Syrie ; elles pleuraient Adonis ». Sa voix faiblit.

La reine le conjure de se taire, de ne plus faire d'effort. Je m'éloigne pour qu'il ne soit plus tenté de parler. Il reprend cependant : « Père, veux-tu me relever un peu ? »

Je ne sais s'il étouffe réellement ou s'il veut avoir laissé à son père cette marque de confiante tendresse. Le roi le soutient sur son bras. La fine tête épuisée repose sur la puissante épaule, où elle pèse plus lourd que l'empire.

La voix faiblissante s'élève une dernière fois : « Je n'aurai pas connu mon petit frère ; ce sera un garçon, et il sera plus fort. Il apprendra mieux que moi pour être roi ». Il ferme les yeux. Le roi pâlit.

Je ne sais que faire. Sortir serait déjà trop attirer l'attention sur moi. Je me pelotonne terrifié contre un coffre.

De temps en temps un hoquet secoue le prince « prédestiné ». Que c'est difficile de mourir, même pour un dieu ! Sa mère lui baigne le front d'une eau de senteur ; il la remercie d'un regard, puis se défait.

Tous se penchent sur lui. Le roi serre dans ses bras ce corps qui ne répond plus. Mérytamon, avec une lenteur épouvantée, a pris un miroir, l'a approché des lèvres entr'ouvertes. Un choc sonore et grave ; le miroir de bronze est tombé. C'est fini.

Le roi, avec des sanglots qui saisissent affreusement, de sa part, a recouché son fils, lui a fermé les yeux et la bouche, lui a croisé les mains sur la poitrine. La reine, alors, ouvrant ses mains vides, parle avec une autorité que je ne lui ai jamais vue, l'autorité du désespoir :

— Nous les perdrons tous, notre fille, et celui qui va naître, si tu n'apaises pas l'ombre de celle que tu as offensée. Ma mère se venge ! Elle a pris Oudjmès. Elle nous les prendra tous. Il n'est plus temps pour lui. Agis pour les autres avant qu'il ne soit trop tard aussi pour eux.

Au milieu de mes larmes, j'ai saisi, un instant seulement, parce

que tout de suite, confus, j'ai baissé les yeux, le regard échangé entre les époux. Le roi recule ; puis, de la tête, il acquiesce.

Il se rappelle ma présence : « Nedjouty, viens ; oui, tu peux t'approcher ; il tenait à toi. Il t'a demandé souvent. Je croyais... viens ».

Je le suis, le cœur chaviré. Nous sommes dans une chambre que la nuit commence à remplir. Un serviteur accourt. « Donne au petit un encensoir », lui dit le roi d'une voix sourde, « un coffret du meilleur encens de Pount, une lampe, un vase avec des braises sous la cendre ». Thoutmès avec une hâte étrange enlève de son front le diadème qu'il portait pour l'investiture du prince de Hamath, fait sauter de ses bras les anneaux.

— Enlève-moi ce bracelet, dit-il avec impatience parce qu'un fermoir résiste ; ses yeux sont aveuglés de larmes. Je le débarasse de ses parures royales. Nous sortons de la maison. Je crois apercevoir Mahou qui se dissimule ; il me guettait encore ; il ne sait pas.

Nous passons sous le ciel étoilé. Je regarde, vers le Nord, les *étoiles infatigables*, qui sont les âmes des morts divinisés. Ouadjmès est-il là maintenant ? C'est moins triste sous le ciel. Le roi appelle ; il donne quelques ordres tout bas à un serviteur qui s'incline. Nous descendons à l'embarcadère du palais. Quelques instants après une grande barque vient nous prendre, dans laquelle on a déjà introduit un attelage. Je me rappelle ma traversée du Nil, dans l'autre sens, vers le temple, l'an passé. J'allais connaître Ouadjmès.

Le Nil charrie des étoiles à pleins bords. Sur l'autre rive, le roi dit aux rameurs de l'attendre. Il monte en char et me fait signe de l'accompagner. Nous allons seuls, inconnus, dans la nuit. Où ? Je l'avais deviné, au « Sublime ». Près du portail, nous mettons pied à terre ; j'entrave les chevaux. Nous traversons le verger des arbres à encens, dont le parfum diminue à la fraîcheur. Les feuillages bruissent à peine. Les oiseaux dorment ; les fleurs des bassins se sont fermées et plongées dans l'eau noire. Nous sommes au pied de la rampe. Devant nous s'étagent, à droite et à gauche, les purs portiques rectilignes, plus blancs sous la lune montante.

Je me rappellerai toute ma vie cette recherche fébrile ; le roi m'a pris la lampe. Il l'approche des parois dévastées ; partout jaillissent de l'ombre des images admirables de lui-même et des dieux, mais là où se trouvaient les figures de la reine Maâtkarâ, il n'y a plus que des martelages dont la silhouette rappelle le contour du relief effacé.

— On m'avait dit cependant, et cela m'avait assez déplu,

qu'un portrait au moins avait échappé, murmure Thoutmès entre ses dents, avec une sorte de désespoir.

Nous parcourons portiques et sanctuaires. Chaque fois que, de loin, nous croyons repérer un image intacte, de près c'est une déception ; il n'en reste plus que quelques traits balafrés. Le roi m'entraîne de terrasse en terrasse. La beauté calme de la nuit et du moment irritent son angoisse. Je l'entends se dire amèrement : « C'est moi qui l'ai voulu ».

Nous passons devant la portique de Pount. C'est à moi à serrer les poings devant les silhouettes martelées de mon père. Nous reprenons notre ascension. Franchissant le haut portail de granit rose, nous nous retrouvons dans la cour supérieure. Tout autour de nous un portique à double rang de colonnes cannelées encadre de ses belles corniches le ciel et la falaise aride où s'adosse le temple. Nous longeons le parvis et à droite, au fond d'une chapelle à colonnes, nous nous arrêtons ; avec un cri réprimé à mi-gorge, le roi s'est abattu sur les genoux devant une image intacte. Il me prend l'encensoir. Le parfum des dieux monte sous la voûte bleue peinte d'étoiles ; même ici on n'échappe pas à leur vigilance.

Le roi, agenouillé, le visage et les mains levés vers le dernier portrait vivant de la reine Maâtkarâ, la supplie. Et je vois, avec un saisissement qui me coupe la respiration, que le conquérant de l'Asie, malgré son véhément effort pour se dominer, tremble devant la souveraine qui l'a tenu trop longtemps à l'ombre de sa grandeur :

— Me voici à tes pieds, Maâtkarâ, comme tu le voulais, avec tout mon orgueil que les triomphes ont exalté. Tu m'as puni. Tu m'as pris mon fils. Epargne ma fille qui te ressemble, et celui qui va naître. Ma race est la tienne. Tu ferais tort à ton propre sang si tu me poursuivais dans ma descendance.

Après un silence, ponctué par les vacillations de la petite flamme de la lampe, le roi reprend :

— Tu m'as enlevé mon fils. Veille sur lui, là-bas. Je te le confie. Tu n'auras pas de peine à me vaincre en lui. Il tenait de ton sang plus que du mien. Je n'ai jamais su gagner sa confiance ; il y a des jours où il me haïssait. Tu es satisfaite ? Ah ! tu peux l'être, et ne pas me demander davantage ! Mais maintenant dis-lui (tu es assez généreuse, peut-être, pour cela, puisque je suis vaincu), dis-lui ce qui est dans mon cœur !

A cette demande, le silence est une réponse trop cruelle. Ma propre voix, sans que je l'aie voulu ni prévu, prononce : « Il t'aimait, ô roi, il savait que seul le souci de l'affermir t'empêchait de lui ouvrir son cœur ».

Thoutmès m'a pris la main :

— Est-ce toi qui as parlé par lui, Maâtkarâ ! Il tient de ton parti. Je réparerai. Tu pardonnes ? Tu acceptes mon alliance ?

Il a laissé aller ma main. Je me suis retiré dans l'ombre ; lui, la lampe l'éclaire par en dessous, accentuant la musculature puissante de son torse immobile et de son cou renversé.

— Pour sceller notre alliance, accorde-moi un fils vigoureux d'esprit, d'âme et de corps ; l'Égypte en a besoin ; qu'il soit un roi comme toi et comme moi. Si tu ne veux pas me donner cette grâce, accorde-la nous pour ton Égypte. Je ne te demande rien d'autre que ce que tu aurais désiré pour elle. C'est tout ce que cette vie peut me valoir.

A la lueur dansante de notre luminaire, l'image sereine semble prendre vie, et sa beauté descend sur nous comme une promesse de bienveillance.

Le roi se relève, triste, mais calmé. Nous sortons de la chapelle. Le portique à double rang de colonnes cannelées, de ses belles corniches, encadre le ciel. Et cette fois, nous sommes accordés à ce noble espace, fait pour l'adoration et la prière.

Le roi me met la main sur la tête :

— Oublie, dit-il.

— J'oublierai sur cette terre, dis-je, enhardi par la nuit lumineuse, mais je me souviendrai dans l'autre monde.

Ne va-t-il pas me parler de mon père ? Il a promis qu'il réparerait.

Nous redescendons. Loin devant nous, le Nil brille dans l'ombre. L'haleine de la nuit passe tiède entre les arbres à encens.

Je détache les chevaux et nous regagnons la barque. Un peu avant d'y arriver, nous sommes surpris par un bruit de lutte et des cris affreux, vers lesquels nos rameurs courent sur la grève basse. Nous les voyons approcher d'un même endroit, reculer, brandir leur rame, sauter sur le côté.

— Le crocodile..., murmure le roi. Il tire son glaive de fer. Nous distinguons le terrible seigneur du Nil, fouettant le sable de sa queue puissante. Il essaie de regagner le fleuve. Il tient dans sa gueule un jeune corps pantelant. Les rameurs, sans armes, ne peuvent que tenter de lui faire lâcher prise. Le roi saute du char et court vers eux ; la bête étant embarrassée par sa proie, il l'aborde presque de front, évitant ainsi d'être atteint par sa redoutable queue. Le crocodile reconnaît le danger, lâche sa victime pour y parer. Mais avant qu'il ait rien pu faire, il est cloué au sol, le glaive dans la nuque. Nos hommes le poussent de leurs rames ; il reste inerte, foudroyé. Avec des acclamations en l'honneur du roi, ils se penchent sur le gigantesque animal, puis psalmodient une incantation pour empêcher l'âme du seigneur sacrifié de les poursuivre dans un autre corps.

Thoutmès, un genou en terre, examine la victime, un jeune garçon dont la taille est presque sectionnée. « Ta lampe », me crie le roi. J'élève la lampe au-dessus du malheureux.

C'était Mahou.

Les marins nous expliquent le drame, qu'ils ont deviné plutôt qu'ils ne l'ont vu. Un canot nous avait suivis, puis avait accosté un peu en amont. Ils avaient cru discerner une ombre tapie contre la berge, comme pour guetter notre retour. Méfiants, ils allaient s'approcher ; le crocodile avait été plus rapide.

Mahou, tout à sa haine, intensifiée par la crainte de me voir rentrer en grâce, avait dû ne faire attention qu'aux bruits de la route, sans prendre garde au danger du fleuve. Il a payé. Je n'aurais jamais cru que ma haine pour lui se serait effacée avant la meurtrissure de ses coups.

— Malheureux Thoutiy ! dit le roi.

Il ordonne aux marins de porter le corps dans la barque.

A peine avons-nous abordé au palais qu'il fait appeler un chambellan. Celui-ci d'abord déconcerté devant cet homme que ne distingue aucun insigne, reconnaît le pharaon, s'incline.

— Voici mon sceau, dit le roi, tu iras à la grande prison avec le petit et tu feras libérer Néhésy.

Nedjouty, ajoute-t-il, en me mettant les mains sur les épaules, nous nous reverrons. J'ai hâte d'être à mon fils. Je ne t'oublierai pas plus qu'il ne l'aurait fait. Je sais que notre deuil assombrit ton bonheur. Mais tu en as été frustré assez longtemps pour que le père d'Ouadjmès t'enjoigne de t'y consacrer. Attendez avec confiance, ton père et toi, le moment où je vous rappellerai ».

Je le regarde, un sanglot dans la gorge. Je veux me jeter à ses pieds ; des deux mains, il m'en empêche ; je les lui baise, et je monte en char avec le chambellan.

Voilà comment à la fin de cette journée affreuse et hénie, ma mère, affolée de ma disparition, fut dédommagée au-delà de son inquiétude.

— Nedjouty, me dit mon père, à quelques jours de là, les grandes aventures sont finies, loués en soient les dieux ! Mais la vie de tous les jours n'est pas nécessairement plus facile que les moments exceptionnels. Si nous n'y prenions garde, les petites difficultés inévitables ou seulement l'accoutumance entame-raient notre bonheur de nous être retrouvés, et retrouvés tels que nous sommes.

Tu as été habitué à ne compter qu'avec la volonté de ta mère ; il te faudra un certain effort, oui, oui, ne te récrie pas, pour faire à la mienne la place qui lui revient.

— Oh ! père, il n'y a rien de difficile à cela ! D'ailleurs ma mère se repose maintenant sur ton autorité, me choie dix fois plus qu'avant et ne me donne pas lieu d'être jaloux...

Nous sourions de pouvoir nous expliquer ainsi, franchement.

— Alors, reprend mon père, tu es préparé à recevoir mes claques, lorsque je trouverai bon de t'en donner ?

Je tends la joue, mais ce n'est pas une claque qu'il me donne.

EPILOGUE

La seule crainte qui me restait vis-à-vis de mon père était de le voir se formaliser des bizarreries de mon vieil ami le harpiste. Mais il a reconnu en lui, avec joie, un ancien compagnon de ses voyages en mer. D'ailleurs aurait-il été cent fois plus original que mon père lui aurait encore tout passé en faveur de Hésyt, dont j'ai quelque mérite, cette fois, à n'être pas jaloux.

Mon père a repris son rang à la cour. Sa connaissance des choses de Syrie et de Nubie en fait un précieux auxiliaire pour le roi. Je l'accompagne quelquefois au palais ; mais la mort d'Ouadjmès y a laissé un vide qui me serre le cœur, jusqu'au jour merveilleux où, avec quelque cérémonie, on me met sur les genoux le petit frère qui le remplace et que j'aime pour lui ; c'est un bébé vigoureux et frais, aux yeux vifs, que, peu habitué aux tout petits enfants, j'ose à peine toucher.

Dans la suite, nous nous enhardissons ; il s'agit bientôt de l'empêcher de se précipiter de mes bras, ou de tirer du fourreau ma dague de fer à poignée d'argent, composée de corps de lions bizarrement entrelacés, que m'a envoyée du lointain Mitanni le père de Mariya et de Varouna.

Mais à quoi bon mener plus loin ces mémoires ? Tout le monde sait que cet enfançon, de qui j'ai eu la joie et l'honneur d'entraîner la jeunesse aux travaux du corps et de l'esprit, sous l'autorité accommodante de quelque gouverneur en titre, est devenu le héros au grand arc, le dompteur de chevaux, le pilote infatigable, le roi fort et juste, Amenhotep, Aakhépérouâ (en Vie, Prospérité, Santé !) qui a dépassé de loin son maître enorgueilli.

Je n'ai rien voulu déguiser de la vérité dans ces pages qui lui sont dédiées ; il eût été indigne de lui et de moi de transformer pour l'adoucir la grande figure de son père, que maintes légendes ont déjà faussée dans l'un ou l'autre sens. Je lui offre la réalité vivante. Là où la mémoire m'eût manqué, j'ai recouru aux souvenirs de mes parents ou de ma femme ; celle-ci a retenu, mieux que moi encore, les récits que je lui avais faits jadis, à l'ombre des hauts acacias, sur la berge du petit chenal.

FIN.

Imprimé en Belgique. — Printed in Belgium.

IMPRIMERIE GROENINGHE RUE DE BUDA, 56, COURTRAI

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.